

Devenue une grande ville, Constantine éclate aujourd'hui dans son site. Sa croissance spatiale impliquait des solutions audacieuses.

Ainsi, cette cité antique vient de donner naissance dans son voisinage à une autre ville : la ville nouvelle Ali Mendjeli. Côte à côte, à 15 km de distance, la ville de l'an -500 avant JC, et la ville de l'an 2000, la cité pétrée d'histoire et l'épure sortie des bureaux d'architectes.

Quel type de rejeton a crû à l'ombre de la vieille cité ? Quel visage prend cette création du 21ème siècle ? Il y a là un cas particulièrement intéressant à analyser. C'est l'objet de cet ouvrage.

Marc Côte, géographe, professeur émérite à l'université d'Aix-en-Provence, a enseigné 28 ans à l'université de Constantine. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'Algérie, en particulier : *L'Algérie ou l'espace retourné*, *L'Algérie*, *Guide d'Algérie* (Editions Média-Plus).

ISBN : 9961-922-39-5

Marc Côte

Constantine - cité antique et ville nouvelle -

Média-Plus

Marc Côte

Constantine

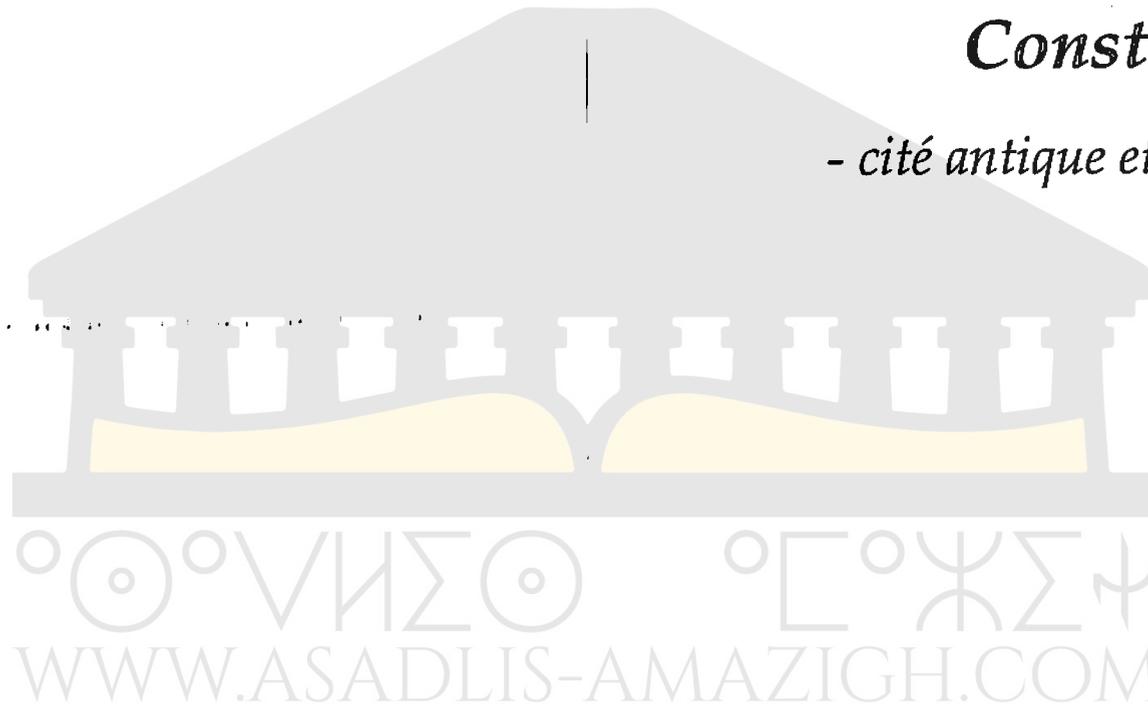
- cité antique et ville nouvelle -



Média-Plus

Constantine

- cité antique et ville nouvelle -

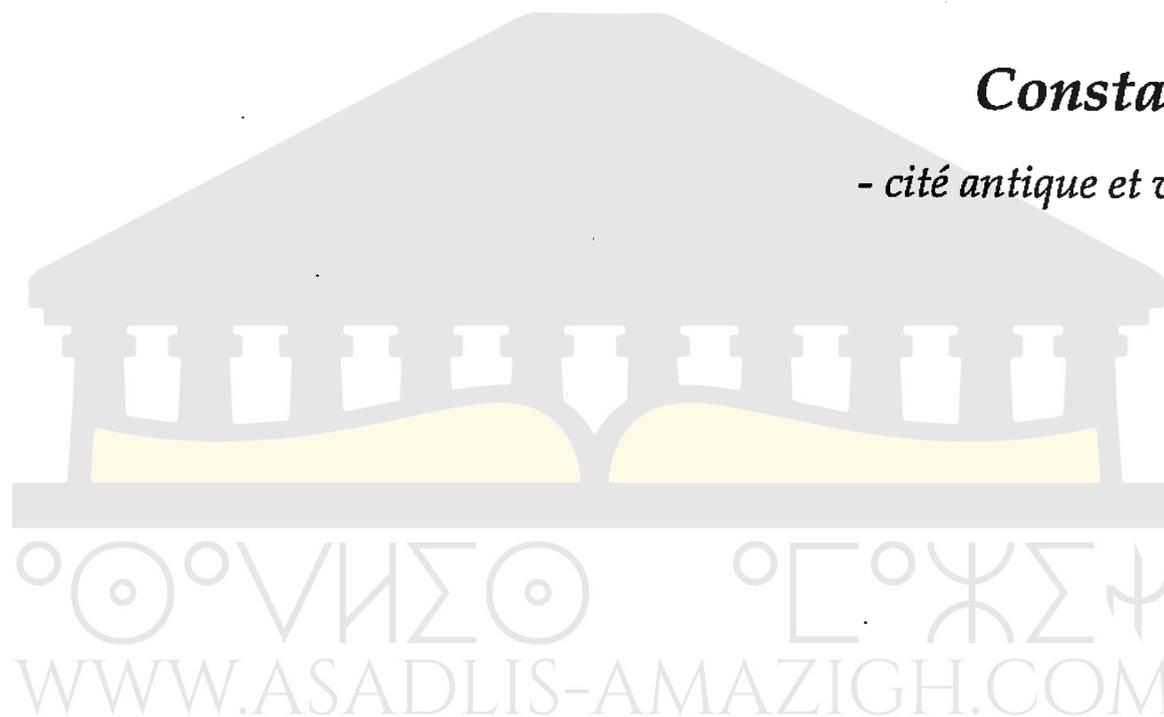


à mes anciens étudiants, qui m'ont "appris" leur ville.

Marc Côte

Constantine

- cité antique et ville nouvelle -



Média-Plus

Photo de couverture :
Constantine et ses 3 âges. Le précolonial avec la vieille ville au fond à gauche ; le colonial avec le pont Sidi Rached ; le post-colonial avec les deux immeubles dits "de la CADAT" au premier plan.

© Saïd Hannachi, éditions Média-Plus, Constantine, 2006

ISBN : 9961-922-39-5

Dépôt légal : 175-2006

Tous droits réservés.

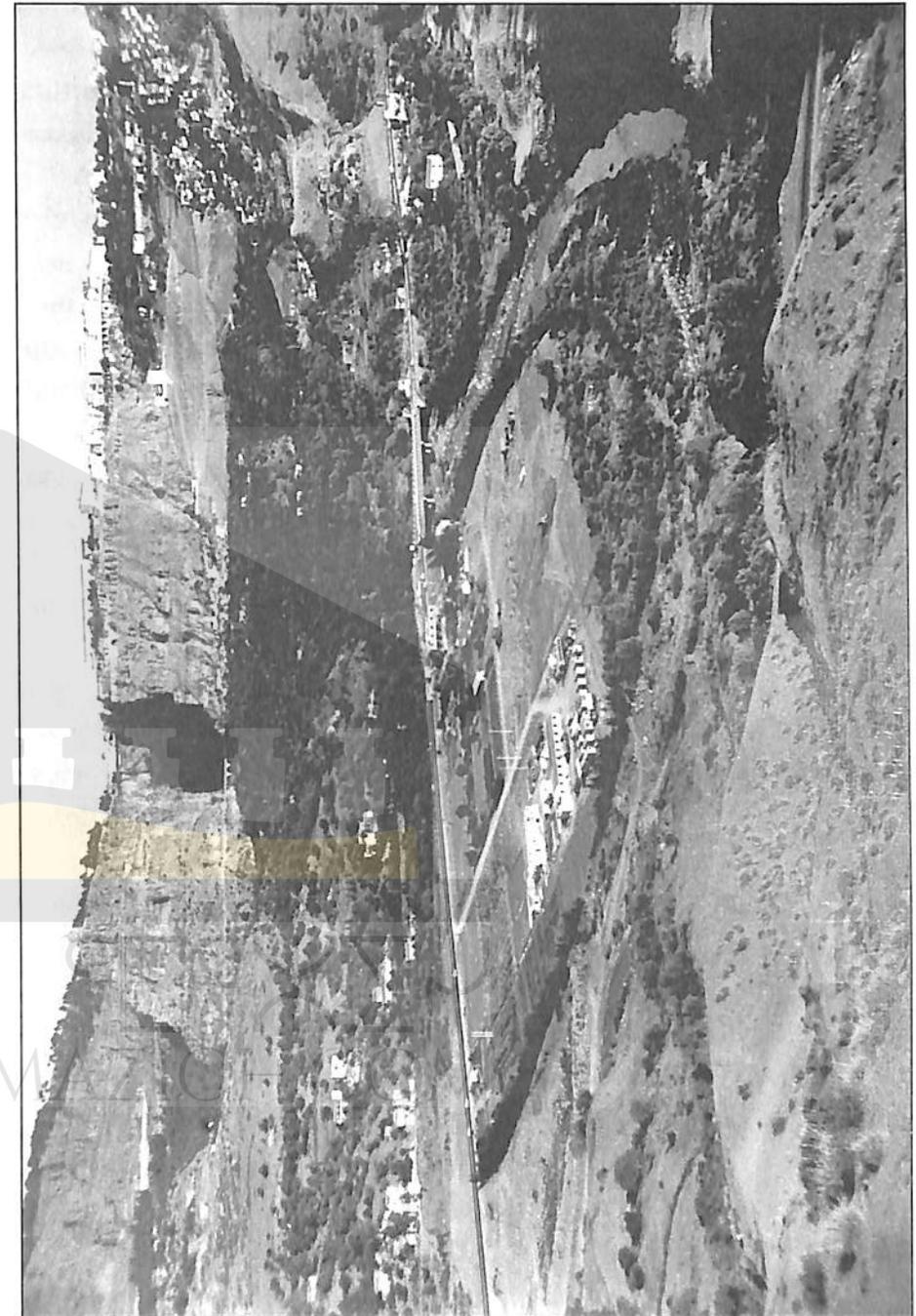


Fig. N° 1 : Le site de Constantine, vu de Salah Bey. Escarpement rocheux vertical, couronné par les bâtiments de la Casbah, coupé par la gorge du Rhumel (passerelle Sidi Mcid). En contrebas, les jardins, le méandre de l'Oued Rhumel, la route nationale. (Photo 1990).

De tout temps, il a été des villes, fortes de leur enracinement territorial, de leur continuité dans le temps, des liens tissés avec la culture locale, qui ont marqué l'histoire, et les représentations sociales. Constantine est de celles-là.

Au sein du territoire algérien, la ville de Constantine a une figure très affirmée. Ville au long passé historique, de visage traditionnel, sise dans l'intérieur des terres. Pour lui trouver des répondants, il faut aller loin, jusqu'à Tlemcen, Fès, Marrakech, ou Kairouan, villes qui allient une fonction régionale à une assise ancienne sur leur territoire, à une histoire enracinée dans tout le passé du Maghreb.

Cette ville, qui est une des plus vieilles cités maghrébines, sous le nom de Cirta, compte près de 2500 ans d'histoire, elle a vu passer ou s'installer les Phéniciens, les Numides, les Romains, les Vandales, les Arabes, les Ottomans, les Français, et s'est maintenue avec continuité sur les mêmes lieux pendant tous ces épisodes.

Constantine a aussi des spécificités, liées notamment à un site très particulier. Sa configuration de nid d'aigle perché sur un rocher lui a donné une image célèbre dans le monde. Devenue une grande ville, elle éclate aujourd'hui dans son site. Sa croissance spatiale impliquait des solutions audacieuses.

Ainsi, cette cité antique vient de donner naissance à proximité d'elle à une ville toute nouvelle : la ville nouvelle Ali Mendjeli. Côte à côte, à 15 km de distance, la ville de l'an -500 avant JC, et la ville de l'an 2000, la cité pétrie d'histoire et l'épure sortie des bureaux d'architectes.

Quel type de rejeton a crû à l'ombre de la vieille cité ? Quel visage prend cette création du 21ème siècle ? Il y a là un cas particulièrement intéressant à analyser. Nous mettrons l'accent sur ce problème dans la présente analyse.

Une ville est un ensemble complexe, à multi-facettes. L'on peut "entrer" dans une ville par bien des approches. Ici, l'entrée majeure retenue sera celle par le territoire et l'urbanisme.

Constantine, c'est un site magnifique et impossible à la fois, imbriqué à une histoire étonnante par sa durée.

C'est par là qu'il faut commencer.

*Ville de ponts et d'escaliers***I - UNE MÉTROPOLE HISTORIQUE A L'ÉTROIT DANS SON SITE**

Fig. N° 2 : Ville de ponts et d'escaliers. Le pont de pierre Sidi Rached, datant de l'époque coloniale. Derrière, la vieille ville et le quartier Sidi Abd el Kader, les hauteurs de Sidi Mcid. En avant, sous l'arche centrale, la petite mosquée de Sidi Rached, saint patron de la ville.

Il est des sites urbains qui (parce que plats, ou homogènes), jouent un rôle très secondaire. Ici, le site est tout.

Le site de Constantine est fait de pentes, d'escarpements, de gorges, de collines coupées d'oueds. Les Anciens avaient trouvé là un oppidum comme il y en a peu au monde : un bloc calcaire sis à 650 m d'altitude, ceinturé par les canyons de l'oued Rhumel sur les côtés nord et est ; le troisième côté à l'ouest est un gigantesque escarpement qui domine de 300 m de dénivellation les jardins du Hamma. Seul le quatrième côté, au sud, était accessible par un isthme étroit et pentu (Bab el Oued), facile à défendre par un rempart. Un nid d'aigle par excellence, un "bled el haoua" (pays aérien). Une ville "imprenable", selon l'expression de I. Grangaud.

C'est ce bloc rocheux, de 42 hectares de superficie, qui fut choisi pour en faire le site initial de la ville. Et il est resté le coeur de la ville jusqu'à aujourd'hui. On parle à Constantine du "Rocher", comme à Alger de la "Casbah". C'est une médina classique, avec le décrochement de ses artères, l'ombre de ses venelles, les passages sous voûtes. Depuis deux siècles la ville a éclaté en tous sens, le centre des affaires a débordé sur les alentours de la Brèche, mais il ne s'est pas dissocié fondamentalement du centre historique comme cela a été le cas à Alger. Le Rocher est resté un espace peuplé et actif (commerces et professions libérales), et un espace de représentation fondamental : pour la population, ce centre historique demeure le "centre ville" par excellence, où l'on aime flâner, faire les vitrines, passer les nuits de Ramadhan.

Le canyon du Rhumel fait la célébrité de la ville, mais il introduit dans le site une rupture physique qui a handicapé le développement postérieur de la ville.

Dès l'époque des Beys, l'urbanisation avait quelque peu franchi les gorges. La colonisation reprit en grand le mouvement de sortie. Mais cette urbanisation hors du "Rocher" n'a pas pour autant trouvé alentour des espaces plans. Partout des terrains montueux : le plateau du Mansourah à l'est, les collines argileuses de Boufrika au sud, les collines souvent malcommodes de Bellevue au sud-ouest. Le tout, coupé par les vallées des oueds Rhumel supérieur, Boumerzoug, Rhumel inférieur. Le tout, comportant une notable fragilité géologique : les terrains appuyés sur le rocher calcaire (argiles, schistes, conglomérats) sont peu résistants, et risquent de se décoller sous l'influence d'éléments extérieurs (séismes, infiltrations d'eau).

La colonisation, qui avait besoin d'espace, envisagea de créer une ville doublet, séparée spatialement de la ville traditionnelle, à la manière de ce qui sera réalisé plus tard au Maroc ; elle l'aurait été sur le plateau du Mansourah, aux terrains stables (calcaire lacustre). Les impératifs militaires l'emportant, ce sont finalement les casernes qui se sont implantées sur le plateau ; l'on opta pour un développement en continuité relative avec le Rocher, par la réalisation de "faubourgs coloniaux" morcelés (Lamy au NE, Sidi Mabrouk au SE, Bellevue au SW). D'où l'absence d'une ville européenne véritable, construite d'un seul tenant. Ensuite l'urbanisation a gagné les territoires proches, puis lointains, en une vaste tache urbaine qui couvre aujourd'hui plus de 1400 hectares. Mais partout elle a trouvé des pentes, des collines, des morceaux de plateaux, des versants d'oueds. Elle s'étage de 700 m d'altitude sur les hauteurs de Lalla Miriam, à 360 m dans l'oued Rhumel à El Menia. Autrement dit, l'urbanisation a répété les conditions difficiles d'implantation en un milieu topographiquement escarpé.

La première réponse des collectivités humaines à cette contrainte a été - lorsque c'était possible - le gommage de la topographie. Cela a été le cas au 19ème siècle avec le remblaiement

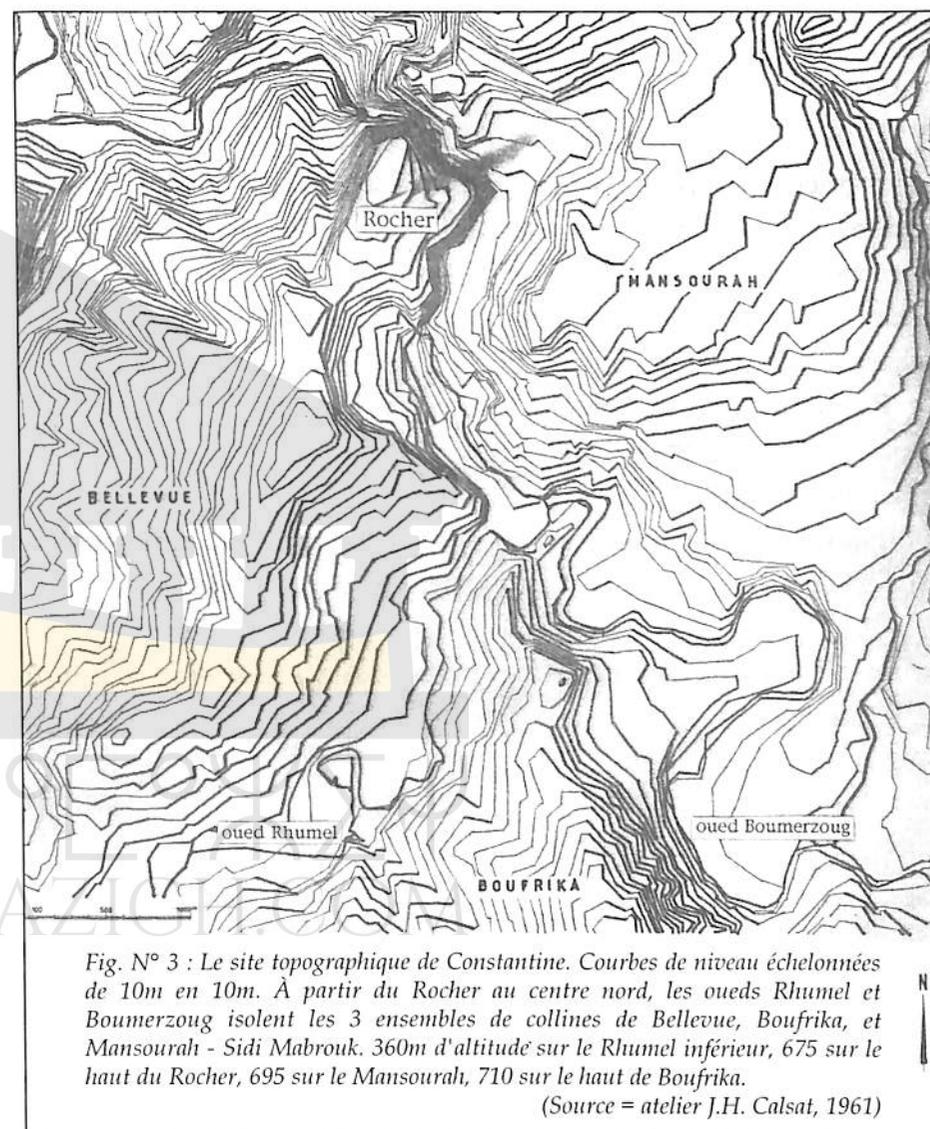


Fig. N° 3 : Le site topographique de Constantine. Courbes de niveau échelonnées de 10m en 10m. À partir du Rocher au centre nord, les oueds Rhumel et Boumerzoug isolent les 3 ensembles de collines de Bellevue, Boufrika, et Mansourah - Sidi Mabrouk. 360m d'altitude sur le Rhumel inférieur, 675 sur le haut du Rocher, 695 sur le Mansourah, 710 sur le haut de Boufrika.

(Source = atelier J.H. Calsat, 1961)

de la dépression de Bab el Oued, qui a permis ainsi à la colonisation de bâtir la place de "la Brèche" comme espace d'articulation entre médina et ville coloniale (des vestiges romains existants sous cette place attestent de ce remblaiement). Cela a été également le cas au début du 20ème siècle avec l'arasement de la colline du Coudiat, permettant la réalisation d'un quartier administratif ex nihilo, portant lycée et musée (des vestiges du niveau initial des conglomérats peuvent être observés à côté du musée).

Mais la réponse majeure a été la réalisation d'infrastructures appropriées, souvent spectaculaires. Pour relier le Rocher aux espaces environnants, l'on a creusé dans la roche des routes en corniche (route de l'Abîme sur le Rocher, route en corniche vers Bekira), ou des tunnels afin que la voie ferrée puisse accéder jusqu'à la gare installée à proximité du Rocher.

Pour franchir les gorges, il a fallu jeter des ponts ou passerelles sur les oueds. La ville en compte actuellement une douzaine, chaque génération ayant créé le sien : pont d'El Kantara, reconstruit sur l'emplacement d'un pont romain, pont de pierre de Sidi Rached, orgueil de la colonisation, pont suspendu métallique de Sidi Mcid, perché à 175 m au-dessus de la gorge du Rhumel. À échelle plus locale, l'adaptation aux pentes s'est faite par des escaliers, plusieurs centaines au total, grands ou petits, sur le Rocher (Souika) comme dans les quartiers informels (Halbedel, Benchergui).

L'on pourrait ajouter encore les passerelles (même si plusieurs ont été supprimées parce que mal adaptées aux usages), les ascenseurs (un seul des deux fonctionnant encore), ou les passages souterrains.

Peu de villes ont un urbanisme aussi difficile que Constantine. La densité urbaine y atteint des valeurs très fortes (300 habitants/hectare en moyenne sur la ville, 1000 dans la vieille ville), les visiteurs sont frappés par l'étroitesse des rues et jugent souvent les tissus urbains "trop serrés". La ville doit réussir la gageure de concilier ce site avec le fonctionnement d'une métropole,

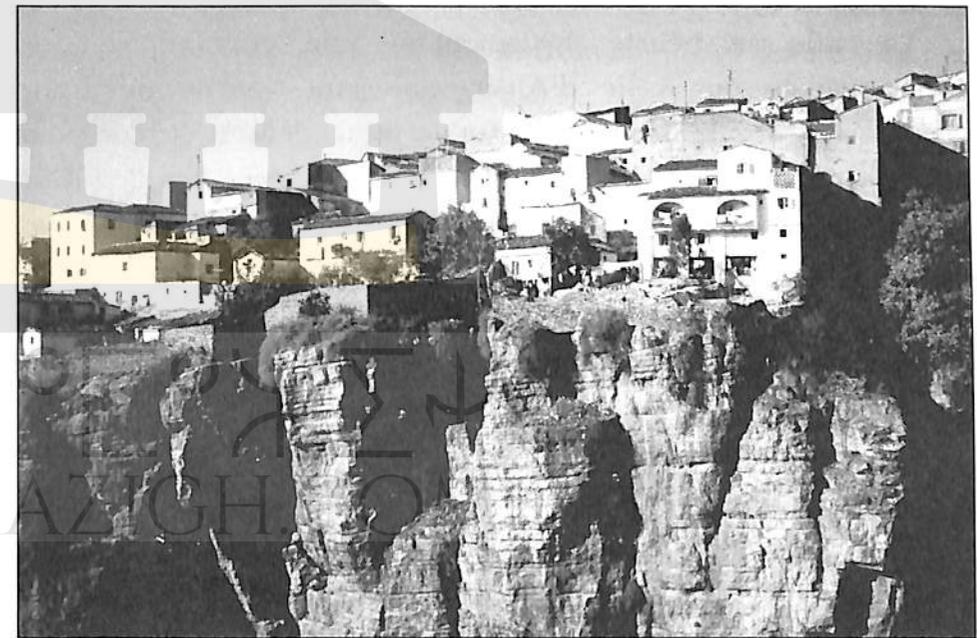
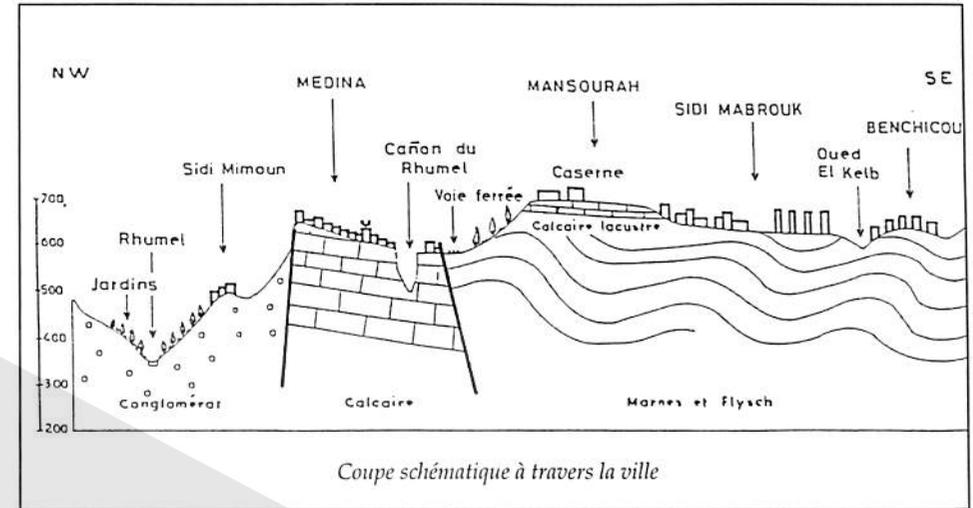


Fig. N° 4 : Une implantation urbaine difficile. Sur une courte distance, la géologie déroule toute une série de terrains. Les versants du Rhumel sont pentus et occupés par des jardins ; le calcaire de la médina est stable, mais enclavé par ses escarpements ; le plateau du Mansourah, le plus favorable à une urbanisation, est hypothéqué par les implantations militaires ; les marnes de l'oued el Kelb sont soumises à glissements.

En bas, quartier de Souika, au-dessus du canyon du Rhumel.

au prix d'un urbanisme acrobatique. À chaque génération, édiles et techniciens se sont évertués à établir des plans d'urbanisation et des plans de circulation. Mais ils se heurtent à une urbanisation très éclatée, avec de multiples coupures (gorges, escarpements, voie ferrée), et des vides interstitiels. Durant les décennies récentes, la situation s'est encore compliquée par les glissements de terrain, qui se sont manifestés dans nombre de quartiers (Saint-Jean, Abattoirs...), et remettent en cause les urbanisations créées.

C'est ce morcellement du territoire urbain qui explique la grande difficulté que l'on a à se situer dans l'espace, à appréhender d'un seul coup d'œil un paysage urbain aux multiples facettes. Seule la vue aérienne donne une vue d'ensemble de cette ville mosaïque.

Dans une telle ville en gradins, la réalisation des adductions d'eau (conduites et châteaux d'eau), comme celle de l'assainissement (par âniers et camions-bennes) sont des tours de force.

La ville se heurte également à une circulation aussi congestionnée que celle d'Alger, une large partie du trafic convergeant vers la Brèche, carrefour central devenu étriqué pour une grande agglomération. Envahie par l'automobile, la ville vit au rythme des difficultés de parkings et d'embouteillages, devenues hantise des vieux Constantinois, qui ne reconnaissent plus leur ville.

Le site est responsable de ces difficultés. Mais - c'est la facette positive de la médaille - il assure à la ville une beauté incontestable. Tous les voyageurs ont été frappés par le caractère insolite et splendide de cette ville. Vue de l'extérieur, lorsque l'on arrive par la route de Jijel, elle dresse au-dessus du bassin du Hamma un front urbain perché au sommet de son escarpement gigantesque. Vue de l'intérieur, elle offre dans l'axe de chaque artère des échappées saisissantes sur les monts du Tell au nord ou les collines au sud. Vue d'avion, la vieille ville dresse vers le ciel la masse de son Rocher comme inchangée depuis 2000 ans.

Peu de villes au monde ont un site aussi étonnant que Constantine.

Ville de vieille tradition historique

C'est là la seconde originalité de la ville : elle est une des plus vieilles cités d'Algérie. L'histoire s'est conjuguée avec le site pour faire la ville.

Le Constantinois a été habité depuis fort longtemps (probablement 5 ou 6 millénaires avant JC), puisque dans un rayon de 30 km l'on y a trouvé plusieurs milliers de dolmens et bazinas, plusieurs centaines de peintures rupestres ; les grottes de Sidi Mcid ont révélé des ossements et des instruments datés du néolithique. Mais le peuplement ne fait pas la ville.

En l'an 2000 de notre ère, la municipalité de Constantine a célébré le 2500^{ème} anniversaire de la ville. Soit 25 siècles d'existence. C'était là un peu un défi à l'histoire et aux historiens. Car ceux-ci ignorent pour le moment les origines de la ville ; l'on sait seulement qu'au 3^{ème} siècle avant JC, les souverains numides se disputaient la ville, et que Massinissa, écartant ses rivaux, en fit sa capitale, et organisa à partir de là un État centralisé. L'on sait également que l'influence de la culture (et du commerce) puniques y était forte : témoins en sont les vestiges du temple de Baal, et du sanctuaire d'El Hofra (en contrebas du Transatlantique), la vaste nécropole du Coudiat : en ces différents lieux ont été retrouvées au total près de 1000 stèles puniques, souvent avec écritures, certaines datées du 2^{ème} siècle avant JC. Mais il ne semble pas que Cirta ait été une création punique. Elle a été une création des Berbères, et leur doit son nom.

Histoire qui aurait besoin d'être approfondie, puisque ces grands ancêtres et ces événements sont revendiqués parallèlement par les historiens tunisiens pour le site d'El Kef, autre Cirta de l'histoire, à 200 km de là. En tout état de cause, toutes deux s'enracinent dans une histoire lointaine.

À partir de César et de ses victoires, Cirta passe comme toute la Numidie sous domination romaine, mais avec un statut spécial : la Confédération Cirtéenne, comprenant 4 colonies (Cirta, Mila, Collo, Skikda) qui dispose d'une relative autonomie au sein du système provincial romain.

La date de 312 n'est qu'un épisode des combats entre généraux prétendant au pouvoir à Rome, mais épisode important pour notre ville : ayant été rasée par Maxence, concurrent de Constantin, elle est reconstruite avec l'appui de celui-ci, et en son honneur abandonne son nom de Cirta pour celui de Constantine. Elle connaît ensuite des fortunes diverses, est occupée par les Vandales et les Byzantins, remplace le débouché portuaire de Skikda défaillant par celui de Collo.

À l'époque arabe, elle vibre à tous les grands événements qui remuent le Maghreb. Les Koutama, à l'origine de l'épopée fatimide, descendent de leurs montagnes de Petite Kabylie, ils occupent Mila et Constantine avant de partir pour l'Égypte. Au 11^{ème} siècle, elle est incorporée au royaume hammadite de la Qalaa, au 12^{ème} au royaume hafside de Tunis. Au 14^{ème} siècle, toujours dans l'orbite hafside, elle est décrite comme une métropole florissante, économique et culturelle, la troisième du royaume après Tunis et Béjaïa.

Le 16^{ème} siècle marque une étape nouvelle pour la ville : dans le cadre du régime ottoman, elle relève désormais d'Alger, mais est choisie comme capitale du Beylik de l'est. C'est-à-dire que pendant 3 siècles les beys de Constantine, dotés d'une certaine autonomie, auront commandement sur le tiers est du pays. Par delà les aléas de l'histoire, l'on peut noter le renouveau de rayonnement de la ville au 18^{ème}, avec plusieurs beys de grande valeur, dont Salah Bey, responsable d'apports importants à l'urbanisme (voies de communication, écoles, approvisionnement en eau). C'est de lui que, d'après la tradition, les femmes du Constantinois portaient jusqu'à une date toute récente le deuil, à travers le voile noir (m'laïa).

La résistance de la ville à la conquête coloniale fut un épisode glorieux (1830 et 1837). Une fois celle-ci achevée, la ville (comme tout l'Est), se replia sur elle-même. À l'inverse d'Oran, la population

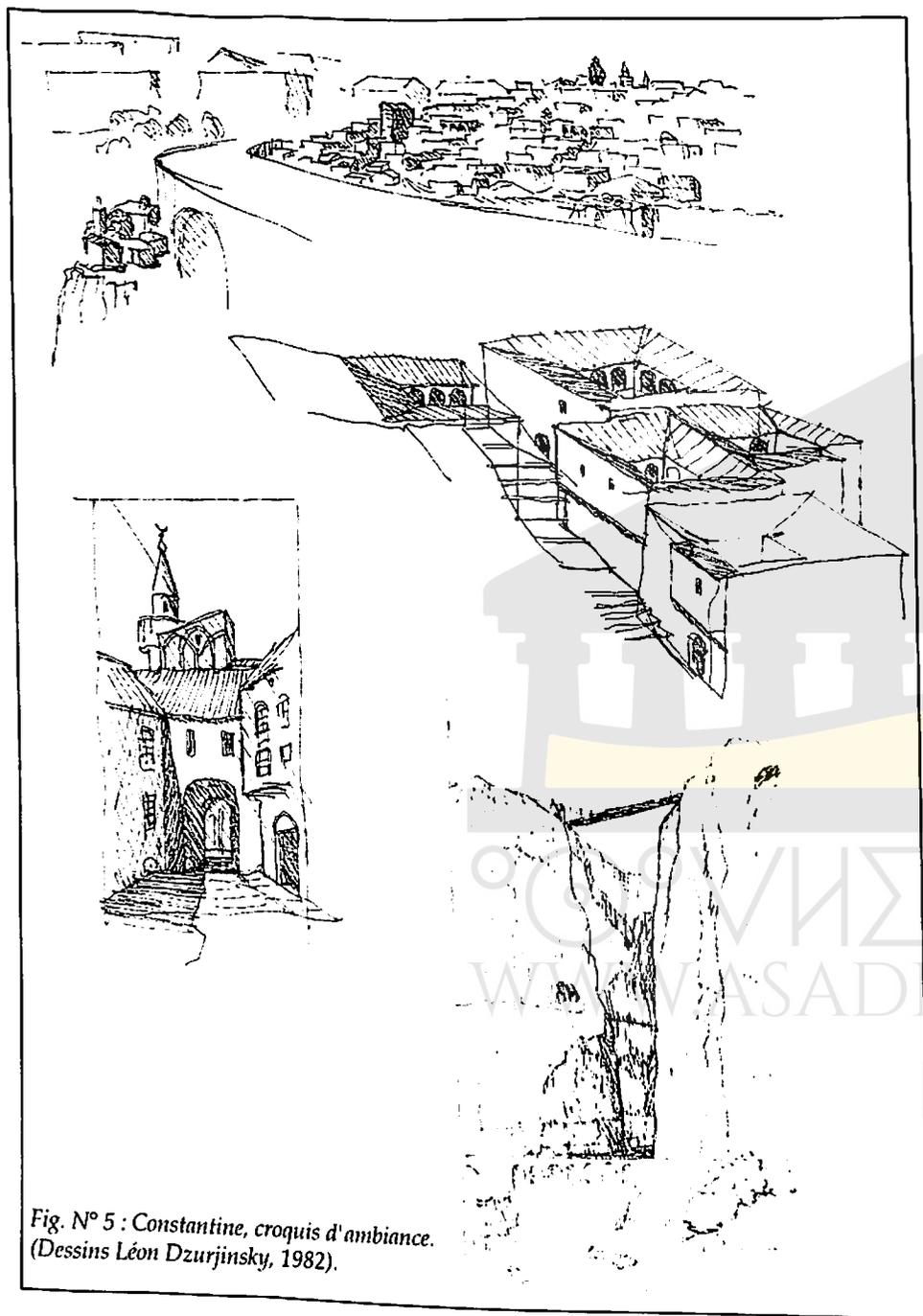


Fig. N° 5 : Constantine, croquis d'ambiance.
(Dessins Léon Dzurjinsky, 1982).

européenne y fut toujours nettement inférieure en nombre à celle des Algériens. Constantine conserva son rôle régional, puisque le Département de Constantine reconduisait le Beylik de l'est, avec les mêmes limites territoriales. Par contre, au niveau de la ville elle-même, la colonisation se traduisit par de grands bouleversements : placage sur le tissu urbain du Rocher de 3 percées transversales, et d'un quartier orthogonal couvrant la partie haute ; larges extensions périphériques (les faubourgs). Constantine comptait environ 30 000 habitants en 1830, elle en avait déjà 148 000 en 1954 (dont 40 000 Européens).

En 1958, la ville a donné son nom au "Plan de Constantine" lancé par de Gaulle pour rénover le pays dans cette étape ultime de la colonisation finissante. La ville en a conservé une série de grands ensembles (Siloc) et de cités de recasement (Mûriers).

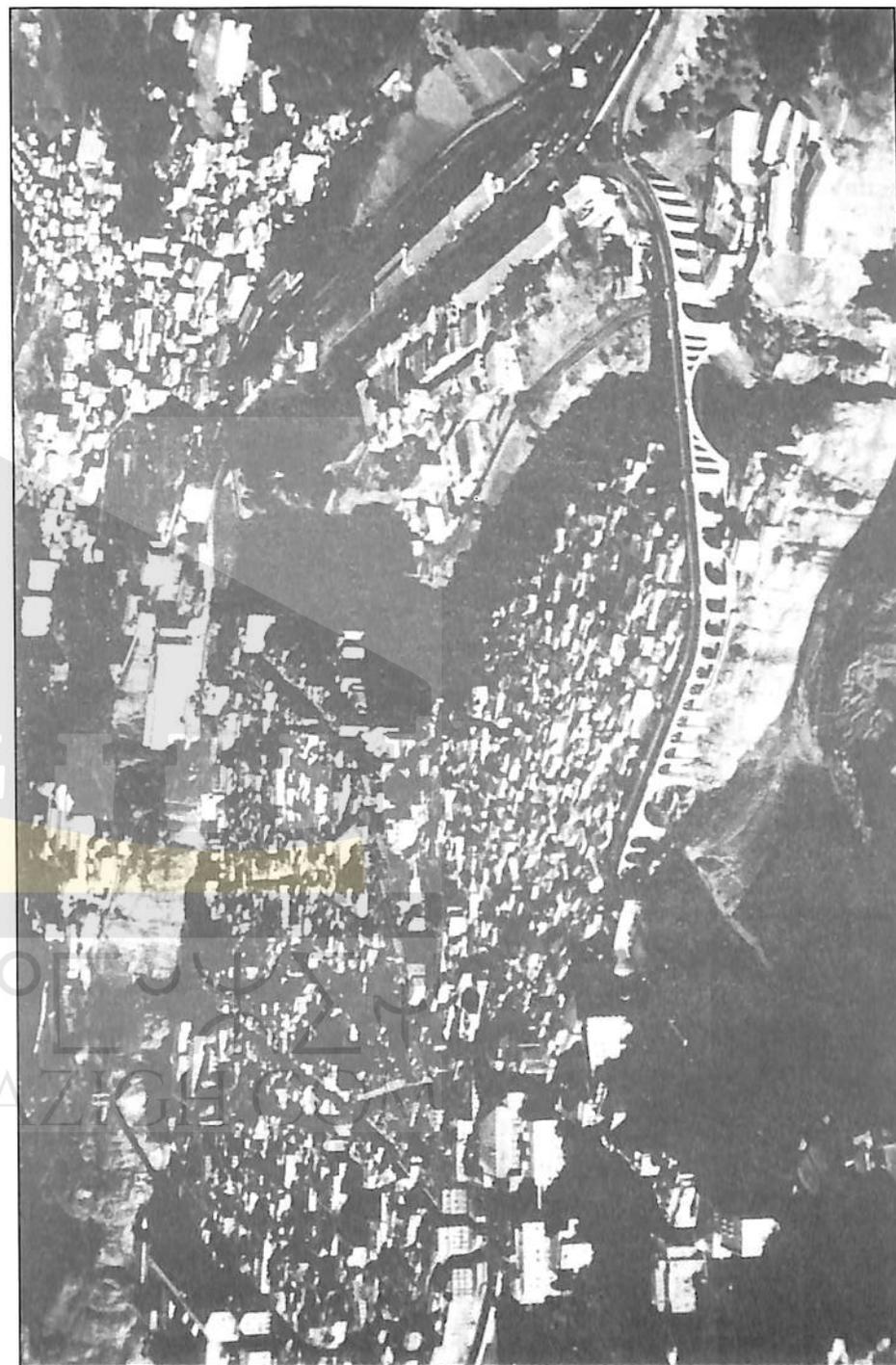


Fig. N° 6 : La vieille ville, en vue aérienne oblique. En avant, le pont Sidi Rached, surmontant la gorge du Rhumel. En haut à droite, le quartier Faubourg Lamy (Émir Abd el Kader).

L'Algérie indépendante devait pour la ville être marquée par une double tendance : d'une part l'aménagement de son cadre de commandement territorial, par suite des découpages administratifs successifs (l'ancien Département de Constantine étant divisé en 4 wilayate, puis en 16 aujourd'hui) ; d'autre part, la continuation de l'expansion démographique et urbanistique, passant à 500 000 habitants en 1998.

Telle est, résumée, l'histoire étonnante de cette ville. Étonnante parce qu'elle s'enracine dans un lointain passé (de l'ordre de 2500 ans), mais plus encore par la continuité de vie sur le même site. Alors que la plupart des villes maghrébines ont connu des interruptions dans leur existence (Tlemcen, Annaba, Biskra), ou sont moins anciennes (Alger, Blida, Béjaia), ou très récentes (Sétif, Batna, Sidi-Bel-Abbès), Constantine protégée par son Rocher perdue depuis 25 siècles. À la différence de Tlemcen, Achir ou Qalaa, elle n'a pas été capitale (hormis sous Massinissa), mais elle a toujours été active.

Sous les appellations successives de Kart, Cirta, Constantine, Ksentina, Qacentina, c'est la même ville qui a hanté ce cadre et animé sa région.

On comprend mieux dès lors l'image de marque de cette ville, lieu de citadinité ancien, ville gardienne de la tradition, abritant une vieille bourgeoisie et de grandes familles, et qui à l'instar de Tlemcen conserve les valeurs anciennes (religieuses et sociales) de la société algérienne. Ville de culture aussi, riche de sa musique (malouf constantinois), de traditions culinaires, d'un artisanat encore actif même s'il n'est plus aussi varié qu'autrefois (dinanderie dans le quartier du Bardo, broderie des gandouras par les femmes à domicile). Ville pluriculturelle, puisque s'y sont longuement côtoyées des communautés musulmanes, juives, et européennes, sans compter une petite communauté noire, présente jusqu'au 19^{ème} siècle. Ville qui a donné à l'Algérie des fils illustres, cheikh Ben Badis et le mouvement des Oulémas, le musicien Raymond Leyris, Alphonse Laveran (prix Nobel de médecine en 1907), et,

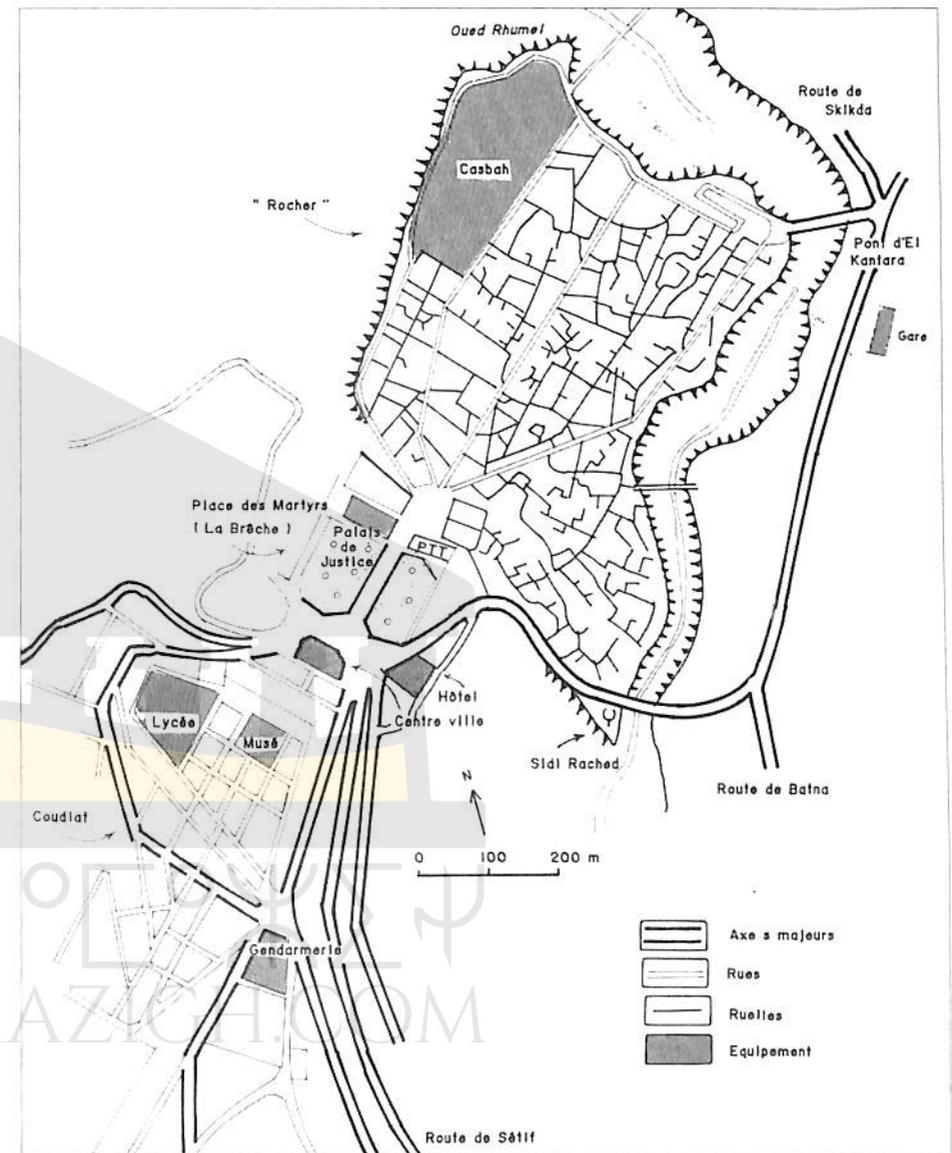


Fig. N° 7 : Le centre ville. 3 composantes : au N, le centre historique du Rocher, bien délimité dans ses remparts naturels, avec un tissu viaire irrégulier et fin ; au S, le centre administratif du Coudiat, sur la colline arasée, délimité par de grandes avenues (Belouizdad, Arcades) ; entre les deux, l'espace de la Brèche, espace d'articulation entre ville ottomane et ville coloniale, cœur de la vie urbaine aujourd'hui.

dans le domaine de la littérature, Kateb Yacine et Malek Haddad, pour ne citer que les plus célèbres. C'est également ce long enracinement culturel qui explique la floraison des associations de toutes sortes qui animent aujourd'hui la vieille cité.

La continuité de la présence humaine sur le même site explique par ailleurs la faiblesse des vestiges anciens, chaque sédimentation humaine ayant recouvert ou fait disparaître les couches précédentes. Les vestiges puniques sont dans les musées (musées Cirta et du Louvre) ; Rome n'a guère laissé que l'aqueduc et les pierres gravées des murs de la Casbah; les fondations de temples, forum, capitole ou citernes n'ont été retrouvées qu'à l'occasion de chantiers urbains sur le Rocher ou à ses abords.

Le patrimoine le plus riche est celui de la vieille ville ottomane, constituant en 1830 une des plus belles médinas d'Algérie, bâtie en dégradé depuis la Casbah jusqu'aux quartiers bas de Souika, drapée dans ses toitures de tuiles rondes et rouges de style andalou (opposées aux terrasses blanches d'Alger). Entamée par la colonisation, dégradée par la substitution de ruraux locataires aux vieilles familles propriétaires, elle n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même : un tiers de ses constructions sont en ruine. Mais elle conserve quelques magnifiques témoins (Palais du bey, mosquée Djamaa el Kebir, construite sur les ruines d'un temple de Vénus par les Hammadites et rénovée par les Turcs) ; elle a été classée patrimoine national en 1990, et des associations se sont créées pour sa sauvegarde.

Riche de ce long passé, la ville hésite entre tradition et modernité. Elle s'est donnée, sur la colline de Boufrika, une Université de style futuriste, signée par l'architecte brésilien Niemeyer, et dominée par sa tour de 18 étages ; sur la colline de Bellevue, en face, elle a construit la plus grande mosquée d'Algérie, de style arabo-islamique, signée par l'architecte égyptien Mustapha Mensour, et dominée par ses deux minarets.

Une ville de commandement régional.

Pourquoi cette perdurance de Constantine sur le même site ? Pourquoi cette ville a-t-elle pu 25 siècles durant assurer une continuité urbaine inconnue ailleurs ? Le rôle défensif du Rocher n'explique pas tout.

Il faut là regarder beaucoup plus large, et situer Constantine dans son contexte régional.

Dans un Est algérien doté de plus de profondeur que l'Oranie, et articulé sur le boulevard des Hautes Plaines, il y avait place pour une capitale intérieure. À égale distance du littoral et de l'Aurès, Constantine se dresse au contact de deux mondes, les montagnes telliennes, humides et boisées, au nord, les hautes plaines semi-arides et céréalières au sud. À travers toute l'Algérie une telle position entre domaines complémentaires a suscité des noeuds d'échange.

Cet axe de contact est recoupé par une grande ligne de fracture NNE-SSW, qui de Skikda à Biskra, par Constantine et Batna, recoupe les grands alignements WE, et crée un axe de passage à travers ces différents milieux : il suit les vallées des oueds Safsaf et Smendou, puis par un ensellement entre les Djebels Chettabah et Ouasch, permet d'accéder à la marche d'escalier des Hautes Plaines, et trouve son prolongement dans le couloir de Batna. Axe suivi par la route, la voie ferrée, aujourd'hui les conduites d'hydrocarbures. Axe qui place Constantine à égale distance de Sétif et de la frontière tunisienne, à 450 km d'Alger et autant de Tunis.

Constantine est ainsi en situation de contrôle de la voie méridienne. C'est une position clef, un noeud d'échange. La ville a toujours été une ville marché autant qu'une ville forteresse.

Cette situation a été valorisée par deux atouts locaux : le site d'oppidum d'un part ; l'existence en contrebas, d'autre part, d'une des plus grosses sources de l'Algérie, celle du Hamma (850 litres/seconde initialement), qui a donné à la ville les jardins péri-urbains indispensables au cours de l'histoire à toute ville maghrébine.

L'on comprend que de tels atouts appelaient une grande ville. Par là transitaient céréales, troupeaux et dattes du sud, fruits, légumes et bois du nord. Pendant toute l'époque coloniale, Constantine a été le grand marché céréalier de l'Est, la halle aux grains s'élevait sur l'espace de la Brèche. Depuis que le commerce des céréales est devenu monopole d'État, la ville s'est muée en un grand centre du commerce de tissus et d'habillement, les grossistes de la rue Larbi Ben M'hidi étant fréquentés par tout l'Est algérien. Le marché d'El Khroub à 15 km (reporté là afin de disposer d'espace suffisant) a été pendant plusieurs siècles le premier marché aux bestiaux de la région (et le second d'Algérie après celui d'El Harrach).

Rôle renforcé sur le plan administratif, puisque, durant les 3 siècles ottomans et le siècle colonial la ville a été le chef-lieu administratif de tout l'Est, soit plus d'1/3 de la population de l'Algérie.

L'époque récente a confirmé cette situation en faisant de Constantine le carrefour routier et ferroviaire de tout l'Est, avec une étoile de voies en direction d'Annaba, Skikda, Jijel, Mila, Sétif, Batna, Tebessa, Guelma.

La composition ethnique de la population de la ville reflète bien ce large rayonnement. De tout temps elle abritait des populations venues de très loin. Aujourd'hui encore, aux vieilles familles constantinoises s'ajoutent deux composantes majeures: venant du nord, les gens de Petite Kabylie (arabisés récemment); venant du sud les Chaouias des Aurès et des Hautes Plaines. L'exode rural des dernières décennies ont renforcé ces afflux en provenance du nord : Constantine s'est "kabylisée" à partir de la Petite Kabylie, comme Alger à partir de la Grande. Comme bien des grandes villes, Constantine est un creuset. L'on comprend que la ville soit difficile à gérer, autant par son contenu que par son site, les édiles qui ont eu successivement à en assurer les destinées le savent bien.

Au cours des décennies de l'Indépendance, le poids régional de Constantine a été tiré en deux tendances inverses.

D'une part, la ville n'a plus été considérée par les pouvoirs publics que comme l'un des 16 chefs-lieux de wilaya de l'Est algérien, puisque l'ancien département de l'Est a été subdivisé en 4, puis 16 wilayate dans le cadre de la politique d'affinement du découpage administratif. Elle a donc perdu une large partie de ses prérogatives territoriales. Des pôles industriels ont été créés à l'extérieur avant que Constantine ne reçoive des implantations. De même, des aéroports ont été créés dans d'autres villes, l'Université a essaimé largement, d'abord dans les 3 pôles d'Annaba, Sétif et Batna, puis dans chaque chef-lieu de wilaya. Ce qui n'empêche Constantine de compter à ce jour 70 000 étudiants...

Un autre phénomène a joué dans le même sens, c'est l'émergence des "nouveaux marchés" de l'ère de la mondialisation, Tadjenanet, El Eulma, Aïn Mlila ou Aïn Fakroun : auparavant Constantine alimentait par ses grossistes tout l'Est, aujourd'hui ce sont ces marchés qui, recevant la marchandise par pleins containers, ravitaillent Constantine et les autres villes de l'Est.

Cependant, il est des forces qui tendent à maintenir ou faire resurgir le rôle régional de la vieille capitale. Pouvoirs publics et grandes entreprises se sont trouvés devant la situation suivante: entre le niveau de l'État et celui des 48 wilayate, n'y a-t-il pas place pour un niveau intermédiaire, de type régional, assurant coordination et planification ? Et de fait, souvent empiriquement, des Directions ou Agences régionales ont été créées, afin de déconcentrer le niveau national ou coordonner le niveau wilaya. Et tout naturellement c'est Constantine qui a été choisie dans l'Est pour ce rôle : elle est siège d'une Région militaire, de Directions régionales publiques, d'Agences régionales privées, de l'INCT, des Chèques postaux, de la Protection civile...). Les tendances lourdes jouent au profit de la vieille capitale...

Globalement, Constantine fait ainsi figure de métropole régionale, unissant le Tell, les Hautes Plaines, les massifs aurasiens et le Sahara, appuyée sur les relais que sont Mila, Chelghoum Laid, Aïn Mlila, Oued Zenati en une première couronne, Skikda, Jijel, Sétif, Batna, Guelma en une seconde couronne. Elle partage avec Annaba cette fonction pour la partie extrême orientale du pays.

Cette prééminence du fait constantinois dans l'Est semble aujourd'hui évidente. Elle ne l'était pas en soi. La construction de l'espace colonial sur le modèle oranais aurait donné une capitale régionale littorale (Skikda) et une ville relais intérieure (Constantine). C'est parce que la situation et l'histoire avaient permis à Constantine de s'affirmer depuis longtemps que la colonisation a été amenée à respecter les hiérarchies urbaines en place.

Ainsi s'explique la continuité urbaine sur ce site, et le fait que Constantine soit une métropole intérieure, la seule du pays, la seule du Maghreb qui ait conservé son rayonnement initial.

Nombre de familles constantinoises dont le nom avait une base territoriale au 18ème siècle :

Annabi	(d'Annaba)	49
Jijli	(de Jijel)	47
Sadrati	(de Sedrata)	38
Mili	(de Mila)	34
Qafsi	(de Gafsa, Tunisie)	16
Tunsi	(de Tunis, Tunisie)	16
Bijawi	(de Béjaia)	13
Kafi	(du Kef, Tunisie)	13
Qulli	(de Collo)	13
Msili	(de Msila)	9
Tbasi	(de Tebessa)	9
Tlimsani	(de Tlemcen)	9
Trabulsi	(de Tripoli, Libye)	6
Tunbukti	(de Tombouctou, Mali)	6
Marakchi	(de Marrakech, Maroc)	5

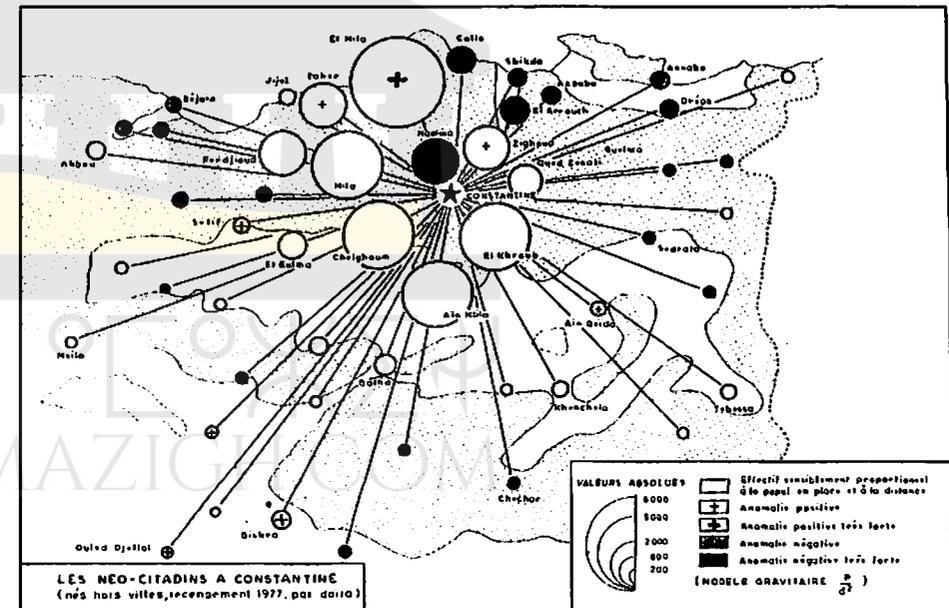


Fig. N° 8 : Les populations qui ont alimenté la ville de Constantine.

- En haut, au 18ème siècle : noms patronymiques d'habitants de Constantine (d'après archives, F. Z. Gechi 2004).

- En bas, au 20ème siècle, d'après le recensement de 1977. Origine de tout l'Est algérien ; part plus que proportionnelle des habitants de petite Kabylie.

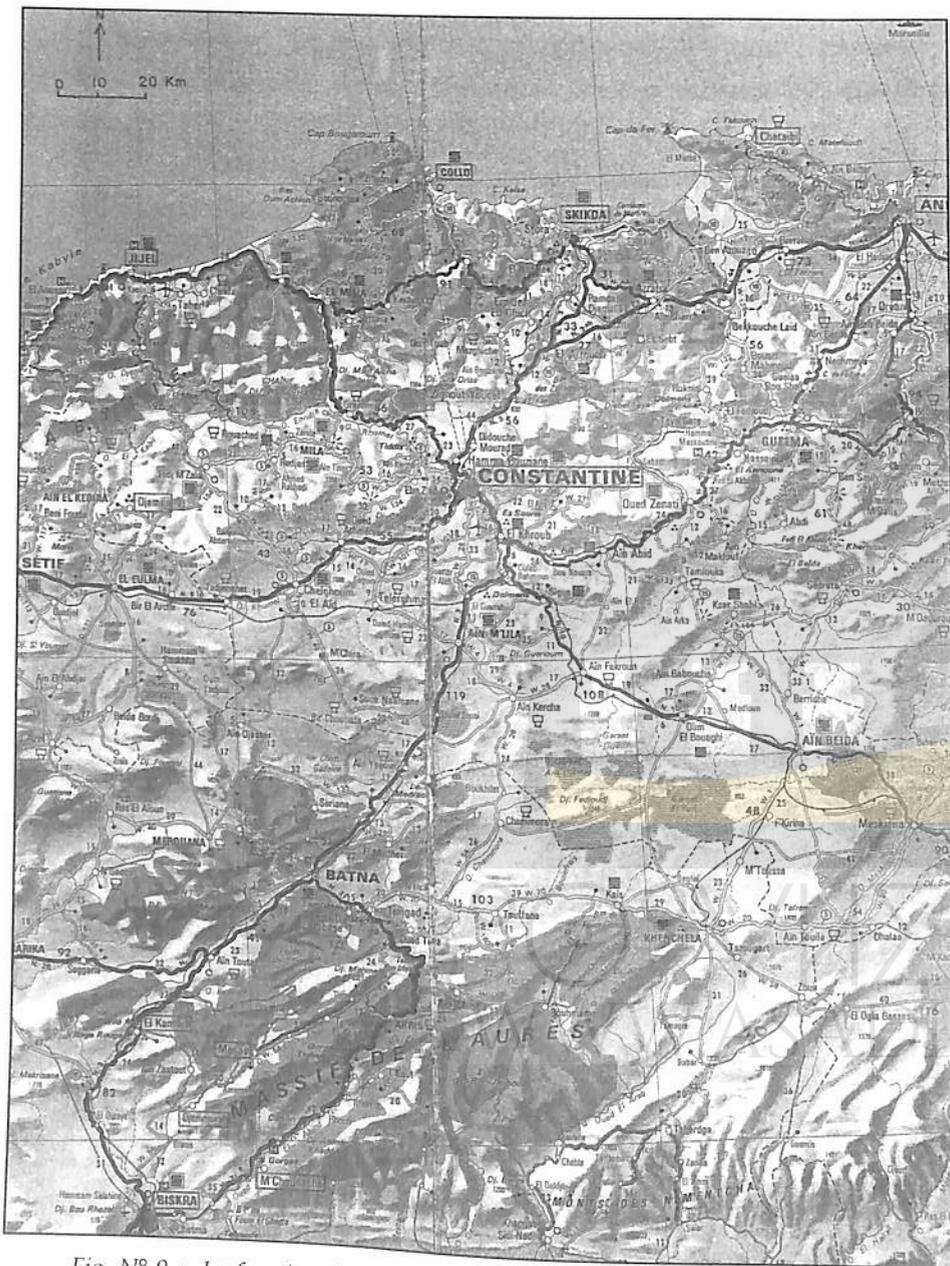


Fig. N° 9 : La fonction de commandement de la ville. L'étoile de routes autour de Constantine traduit bien son rôle d'attraction et de desserte sur l'ensemble de l'Est algérien. Dans un rayon de 150 Km, elle s'appuie sur les villes relais d'Annaba, Skikda, Jijel, Sétif, Batna, Aïn Beïda, Guelma.

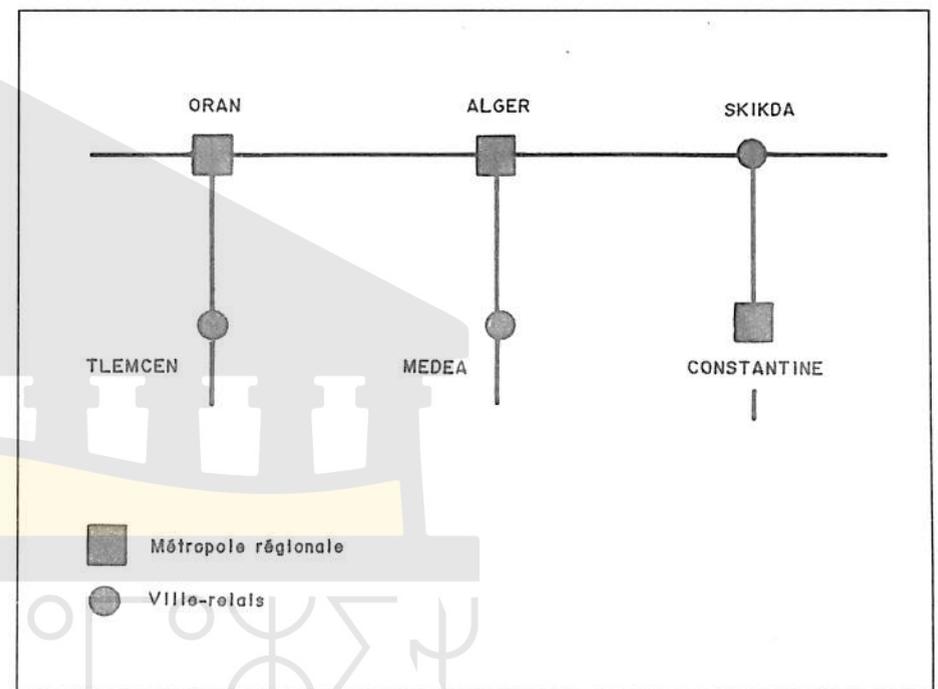


Fig. N° 10 : Deux modèles différents d'organisation du territoire par les métropoles. Modèle colonial à l'ouest (Oranie) : la métropole est littorale. Modèle traditionnel à l'Est (Constantinois) : la métropole est intérieure.

Une agglomération qui a rempli son site

Nous avons observé le site de Constantine du point de vue de l'observateur. Il faut y revenir avec l'optique de l'urbaniste.

Toute ville choisit son site au départ, en fonction de ses objectifs initiaux, et finit un jour par avoir des problèmes avec son cadre, lorsque l'extension urbaine déborde du site initial. De ce dysfonctionnement, Constantine offre un exemple spectaculaire.

Le grand carrefour Tell-Hautes Plaines - axe Skikda-Biskra, appelait une ville ; le site urbain correspondant à ce carrefour eût été logiquement le bassin Rhumel-Boumerzoug, ouvert et spacieux, qui s'ouvre à 15 km au sud de la ville actuelle. La présence sur cet emplacement du plus grand marché rural de l'Est (El Khroub), ainsi que celle du carrefour ferroviaire (vers Alger et vers Biskra), et du carrefour routier, sont symptomatiques de la "vocation" de cet espace.

L'histoire en a décidé autrement. Et elle a joué un tour à la ville.

Nous avons vu que les nécessités défensives des âges anciens l'avaient installée sur un site remarquable, mais dans lequel la ville s'est un jour trouvée prisonnière. Site qui, à deux échelles, et lors de deux étapes successives de son expansion spatiale, a obligé la ville à repenser tous ses rapports à l'espace afin d'éviter l'asphyxie.

La première étape a été le franchissement de la rupture physique des gorges, et l'étalement en une vaste tache urbaine autour du Rocher. Cela s'est fait par étapes, tout au long du siècle colonial. À partir des années 1930, la croissance urbaine s'est accélérée, la ville a eu à faire face aux contrecoups des bouleversements sociaux et démographiques introduits par la colonisation dans les campagnes

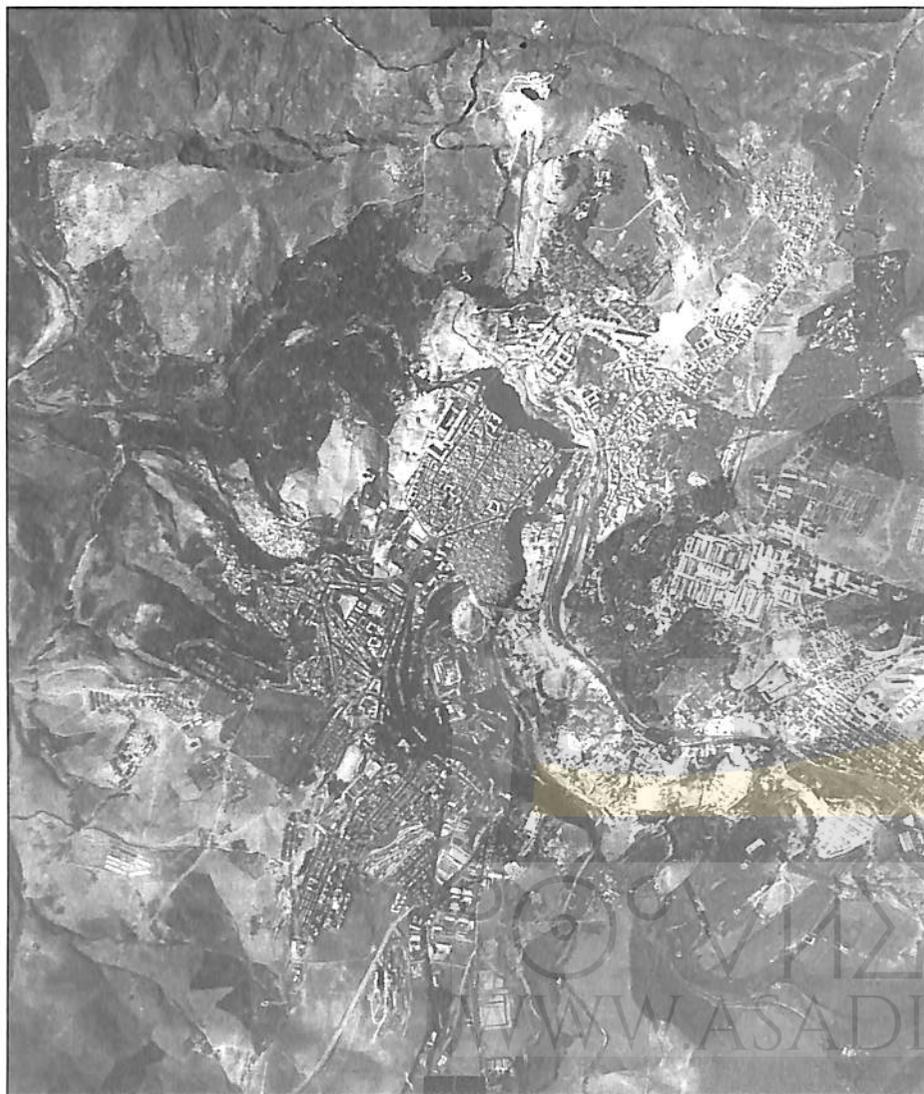


Fig. N° 11 : La ville et ses faubourgs. Au quadrilatère du Rocher s'identifie la vieille ville ottomane. Et à partir d'elle s'organise toute la ville : quartiers El Kantara Djebel Ouash au NE, Sidi Mabrouk à l'E, Coudiat au SW qui fait place ensuite à Bellevue. Coupures des oueds et voie ferrée.

(Source : cliché INC 1972).

de l'Est. La guerre d'Indépendance, puis la période d'industrialisation et de grande croissance économique du pays, ont relancé l'exode rural. Grands ensembles, lotissements, et cités spontanées, ont répondu à cette poussée. Mais cette urbanisation nouvelle s'inscrit dans une continuité spatiale assez étonnante avec celle qui l'avait précédée : malgré les difficultés du terrain, elle continue sur la lancée, par bourgeonnements successifs, sur les deux grandes ailes de la ville (Bellevue à l'ouest, Sidi Mabrouk à l'est) ; elle a conquis récemment la troisième colline, celle de Boufrika (Université). Elle a réservé les zones basses et inondables aux zones industrielles (Lamoricière, Palma). Elle se traduit également par des excroissances, sur des sites difficiles : terrains très pentus d'Aouinet el Foul, sols peu stables de Sarkina ou Boussouf, sites difficiles à relier à la ville (Bekira, Benchergui, Sissaoui). Ceci, sans plan d'ensemble, sans grandes artères de liaison, sans qu'ait été reposé le problème du centre ville. Bidonvilles et cités spontanées en dur ont jalonné les périphéries, et se sont même infiltrés jusqu'à proximité du centre ville en profitant des terrains non aedificandi des versants de la vallée.

À travers ces difficultés croissantes, force a été de reconnaître que l'on était arrivé aux limites d'une telle extension. Était advenu ce qui arrive dans leur histoire à certaines villes dans le monde : la ville avait rempli son site. Beyrouth, Marseille, Naples, ont connu la même situation. La ville avait fini par atteindre l'écran rocheux qui, à distance, entoure le Rocher : une ceinture de versants gréseux ou d'escarpement calcaires sur lesquels la ville peut difficilement s'étendre (Djebel Ouasch, Djebel Chettabah, escarpements du Hamma, gorges d'Aïn Smara). Pour la seconde fois, mais à une échelle nouvelle, la ville se heurtait aux limites de son site, et aux ruptures le cernant.

C'est alors, dans les années 1975, que fut décidée le report d'urbanisation au delà de l'écran topographique qui ceinture la ville. Celle-ci trouve là des lieux de colonisation qui avaient investi en

force les terres agricoles de la couronne constantinoise. Plusieurs villages de colonisation y tenaient de belles terres céréalières (Didouche Mourad, Aïn Smara, El Khroub), alors que les jardins du Hamma faisaient figure de petite huerta depuis longtemps aux mains de la bourgeoisie constantinoise.

De fait, le pas de cette exurbanisation avait été franchi, au coup par coup, par certains équipements encombrants ou entraînant nuisance : complexes industriels, aéroport, poste électrique, casse automobile. Mais le programme décidé par la Wilaya en 1975 officialisait ce type d'urbanisation, par création de 3 satellites urbains, greffés sur les 3 villages de colonisation les plus proches. Chacun de ces satellites recevait un programme de logement (Zone d'habitation urbaine nouvelle) et un programme de zone industrielle.

On mesurera la mutation subie par ces anciens villages en sachant qu'entre 1977 et 2000, leurs périmètres urbains sont passés de 30 ha en moyenne à 500 ha pour Aïn Smara, 540 pour Didouche Mourad, 980 pour El Khroub.

Ainsi, à la phase où la ville attirait sur elle les ruraux par un grand mouvement de concentration, succédait un mouvement inverse dans lequel elle reportait à l'extérieur son trop plein de population.

Petit récapitulatif de la croissance de population de la ville :

1954	148 000
1966	241 000
1977	362 000
1987	440 000
1998	482 000

(L'on saisit le gonflement continu de l'agglomération, et en même temps le tassement qui s'opère dans la dernière période intercensitaire. Il faut cependant tenir compte de la croissance de la couronne urbaine -les localités périphériques-, qui, de 1966 à 98, passe de 27 000 à 205 000 habitants).

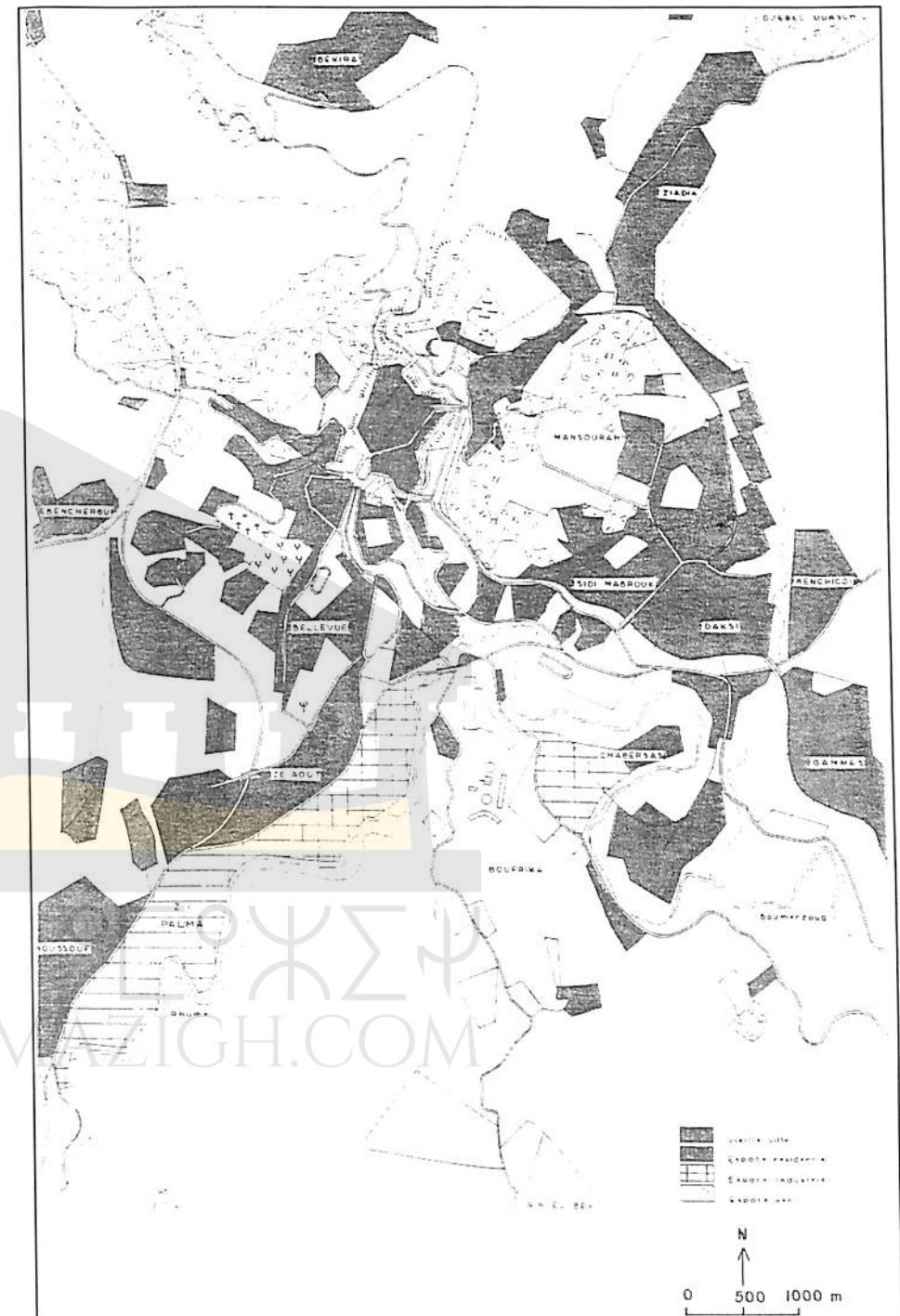


Fig. N° 12 : La ville de Constantine, aujourd'hui. L'on reconnaît au centre le quadrilatère de la vieille ville. Autour, la ville, en un tissu mosaïque, les interstices étant dus aux 3 oueds, à la voie ferrée, au Bois de la Légion d'honneur (retombée du Mansourah).

Cette organisation en tripode - le triangle du Grand Constantine - a été officialisée par la création d'un groupement d'urbanisme, regroupant les 5 communes en cause. Elle avait apparemment une certaine logique, celle de repenser Constantine dans le cadre de son aire métropolitaine. Elle avait été rendue possible par le fait qu'elle correspondait temporellement à la phase de grande croissance, à la grande poussée d'urbanisation et d'industrialisation du pays.

Mais très vite, cette politique a montré ses limites. Les vastes programmes d'habitat et d'industrie consommaient les meilleures terres agricoles de la wilaya, aux portes de ces villages. Par ailleurs toutes les liaisons avec la ville mère (routes, voies ferrée, lignes électriques, gazoducs...) étaient concentrées dans le couloir étroit des 3 vallées, où le trafic croissant provoquait des engorgements. Le rôle de centre ville, maintenu sur le même site mais fonctionnant pour un organisme beaucoup plus vaste, aboutissait à une congestion accrue. Enfin l'urbanisation éclatée sur 3 sites, et au sein de chacun de ces sites en un certain nombre d'implantations, provoquait la multiplication des infrastructures, des équipements, et donc un surcoût des VRD pesant sur le développement à venir.

Ainsi, la première solution, l'extension en continuum, n'était physiquement plus possible. La seconde, procédant par exurbanisation éclatée, se révélait créer plus de problèmes qu'elle n'en résolvait.

Devant cette situation de "désordre urbain", il fallait trouver d'autres solutions, repenser le problème d'extension spatiale de cette métropole.

II - UNE SOLUTION À LA CROISSANCE DE CONSTANTINE, LA VILLE NOUVELLE ?

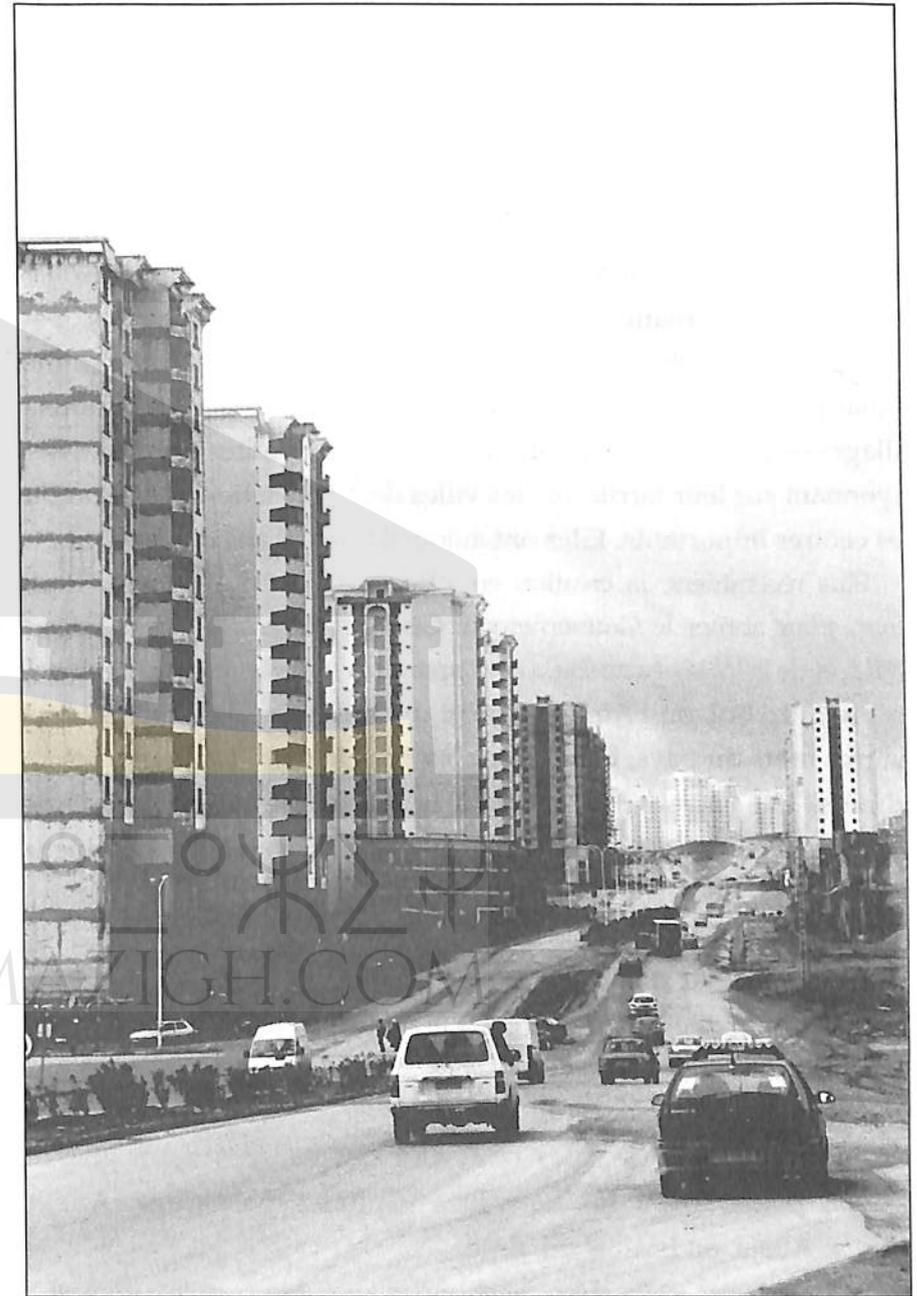


Fig. N° 13 : la ville nouvelle Ali Mendjeli. L'axe central et ses tours.

Chez les universitaires comme chez les édiles, les villes nouvelles ne laissent pas indifférents. Elles suscitent facilement discussions, débats, contradictions. Certains sont fortement pour, d'autres farouchement contre. La communauté scientifique est partagée.

Or l'Algérie porte aujourd'hui un grand intérêt aux villes nouvelles. On devrait dire "à nouveau", car son histoire est jalonnée de villes nouvelles. Sans parler des créations des époques romaines et arabes, au 19ème siècle la colonisation française en Algérie s'est traduite par la création ex-nihilo d'environ 450 "villes et villages de colonisation", destinés à la fois à abriter des colons, et à contrôler le territoire. Ces créations étaient autant de villes nouvelles. Sétif, Batna, Sidi-bel-Abbès, Chlef, ou Tizi Ouzou, en portent puissamment la marque. On peut dire que toutes ces créations ont "réussi"; tous les villages de colonisation se sont transformés en petites villes actives et rayonnant sur leur territoire ; les villes de colonisation sont devenues des centres importants. Elles ont aujourd'hui 150 ans d'existence.

Plus récemment, la création en 1958, à 50 km d'Alger, du "Rocher Noir", pour abriter le Gouvernement Général, devenu le Boumerdès du GPRA et de la Wilaya actuelle, a correspondu à une véritable ville nouvelle.

Aujourd'hui, où l'Aménagement du Territoire est devenu un des maîtres mots du pays, l'on relance les projets de villes nouvelles tous azimuts. Elle correspondent tout à la fois à une vision volontariste sur l'espace, et au désir de répondre aux bouleversements subis par le pays depuis 50 ans, et donc aux déséquilibres spatiaux afférents.

L'on retrouve dans les projets avancés les deux orientations attribuées aux villes nouvelles dans le monde au 20ème siècle :

- la ville conçue pour recomposer le territoire régional, pour créer dans des espaces délaissés un pôle d'entraînement, pour rééquilibrer le territoire. Telles les villes nouvelles des espaces neufs (Sibérie, déserts, polders), ou les nouvelles capitales politiques, Ankara, Brasilia, Abuja, ou Islamabad.
- la ville conçue pour décongestionner une métropole urbaine, et pour créer dans une couronne proche un (ou plusieurs) mini-pôle

jouant un rôle de desserrement. C'est le modèle des villes nouvelles créées autour des agglomérations de Londres (les "new towns" lancées par Abercrombie), de Paris (Cergy-Pontoise, Evry), ou du Caire (6 Octobre, 10 de Ramadhan).

Boughzoul, dans les Hautes Plaines au sud d'Alger, relève de la première conception. La ville nouvelle d'Ali Mendjeli à Constantine de la seconde, comme celle de Sidi Abdallah près d'Alger, ou le projet d'Imedrassen près de Batna.

1980-90, le temps des géographes - la ville nouvelle -

Le premier temps de la ville nouvelle de Constantine eut lieu à l'Université.

L'université algérienne, émergeant à la vie en même temps que le développement volontariste du pays, avait été orientée dès le départ à être en phase avec celui-ci, à adapter les formations universitaires à une recherche appliquée. Les termes de planification, aménagement, urbanisme, équilibre spatial, y étaient des maîtres mots.

Au sein de l'Université de Constantine, une post-graduation en urbanisme, encadrée principalement par des géographes, prit en 1982 comme thème de réflexion l'urbanisation à venir du Grand Constantine, en envisageant toutes les options possibles sur le long terme.

Deux principes guidèrent cette réflexion. D'une part, les projections démographiques qui, même dans la perspective de l'accent mis sur le développement des moyennes et petites villes, tel que prôné à cette époque par l'Aménagement, conduisaient à une forte croissance de la métropole. L'on y prévoyait 1 million d'habitants sur le long terme. En fait, le recul montre que sur ce point, l'équipe se trompait, comme tous les démographes algériens, parce qu'elle surestimait à la fois le croît naturel et l'exode rural, qui se sont tassés beaucoup plus vite qu'on ne le pensait au cours des dernières décennies.

Second principe, d'autre part, l'impossibilité de répondre à ce croît démographique par une expansion spatiale dans le cadre urbain actuel de la ville. Étendre plus encore la ville, c'était l'étouffer plus encore. Il fallait regarder au-delà du cadre topographique immédiat, sortir des vallées, chercher des solutions audacieuses.

Une série d'options fut retenue, analysée, mise en carte. Le travail, réalisé en liaison avec la Direction de l'Aménagement du Territoire de Constantine, fut transmis par celle-ci au Ministère de l'habitat qui, intéressé, demanda que soient approfondies les options villes nouvelles au sud de la ville. Ce fut l'oeuvre de la post-graduation 1983, qui étudia avec plus de précision le scénario El Khroub au SE, et le scénario Aïn el Bey au SW.

Le plus original était ce dernier. Le plateau d'Aïn el Bey qui s'ouvre au S de Constantine constitue tout naturellement un beau cadre d'extension pour une telle agglomération. Mais sa portion la plus proche de la ville est occupée par l'aéroport, qu'il n'était pas envisageable de déplacer, puisqu'il était en ce moment même en cours d'agrandissement avec création d'une seconde piste internationale. Mais au-delà, sur la petite route d'Aïn Smara, se poursuivait ce plateau, sans aucune contrainte.

C'est en approfondissant cette option Aïn el Bey que l'équipe d'enseignants et étudiants prit conscience progressivement qu'il y avait là, sur ce plateau au SW de la ville, une opportunité exceptionnelle d'urbanisation, demeurée ignorée jusque là, et qui pouvait peut-être résoudre les problèmes de fond de la vieille métropole. Passionnée par ce domaine qui s'ouvrait à elle, elle en établit un bilan aussi précis que possible.

Ce bilan pouvait se décliner ainsi :

- l'existence d'un terrain vide d'emprises d'une grande ampleur : 3000 à 3500 ha environ, entre le lieu dit les Quatre Chemins, et la bordure du Djebel Ouled Sellem. Terrain délimité tout naturellement sur 3 côtés par des hauteurs, qui dessinent une sorte de cuvette individualisée. D'un seul tenant, et ne comportant pour toute emprise qu'une route en son centre, 3 bâtiments de ferme, quelques gourbis en périphérie. La partie W n'était parcourue que par quelques troupeaux de moutons, et de rares promeneurs le vendredi.
- la bonne constructibilité de ces terrains. L'assise est assurée géologiquement par les calcaires lacustres d'Aïn el Bey, intercalés

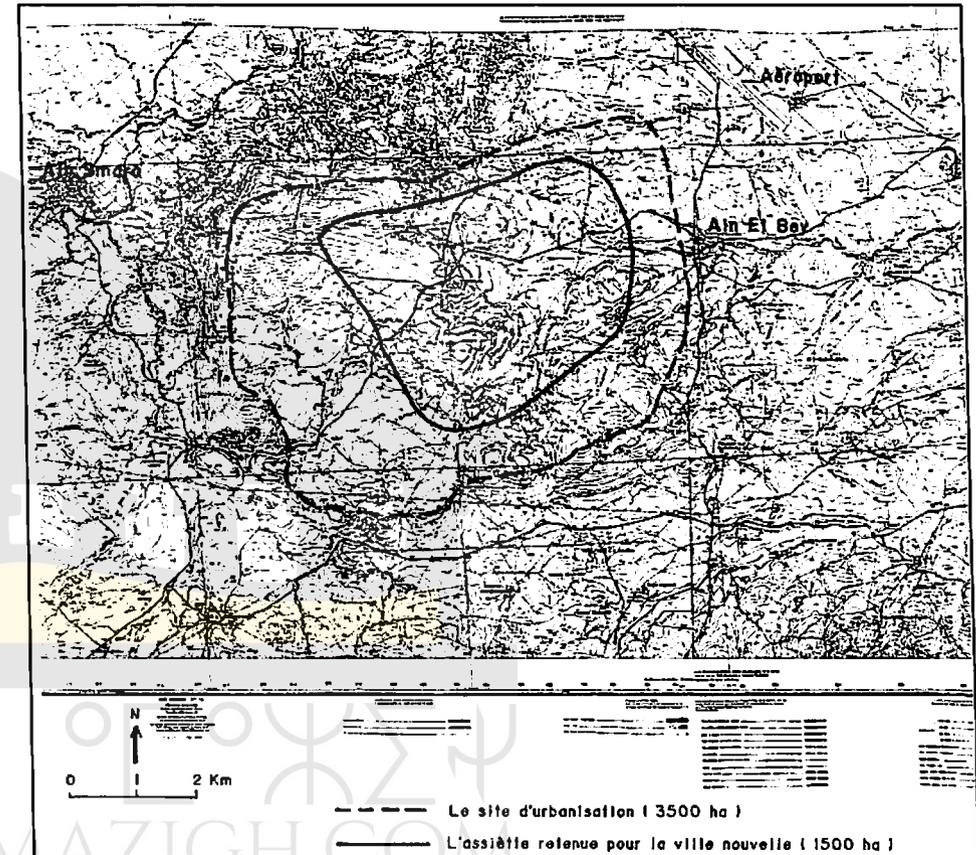


Fig. N° 14 : Le site de la ville nouvelle. Plateau d'Aïn el Bey, à 800 m d'altitude. De l'E il se relève lentement vers l'W, ou il se termine par une vaste retombée au-dessus de Aïn Smara. Sur ce site d'urbanisation vierge, sur 3500 ha, l'assiette retenue pour la ville nouvelle, partie la plus favorable, couvre 1500 ha.

(extrait carte INC 1/25 000°)

avec de minces couches d'argiles rougeâtres. Le tout disposé de façon quasi horizontale, et d'une stabilité parfaite. Alors que la vieille cité commençait à découvrir ses problèmes de glissement de terrain, aucun risque ici. Alors que les vallées du Rhumel et du Boumerzoug peuvent connaître des inondations, aucun risque sur ces terrains élevés et bien égouttés. Le seul inconvénient du calcaire lacustre est sa dureté, qui a surpris les constructeurs ; les travaux de dérochement augmentent de 10 à 20% le coût de certains chantiers.

- la faible valeur agricole de ces terrains. Sols minces, affleurements fréquents de la roche en place, faisaient de ces espaces des terres à blé très médiocres, à la différence de leur prolongement vers El Khroub, où la plaine comporte sols épais et grandes fermes cérésières. À une époque où le souci du respect des potentiels agricoles était devenu un mot d'ordre, c'était là un atout important. La ville ne venait pas en contradiction avec l'agriculture.

- le statut foncier peu contraignant. L'on sait que le foncier constitue souvent un handicap important pour des projets de création aux portes des villes. Or ici, la grande majorité des terrains relevait juridiquement de l'État : terres domaniales pour la partie NW rocheuse, terres des Exploitations Agricoles Collectives (issues du grand domaine socialiste Kadri Brahim) pour le reste. Seuls 360 ha relevaient du secteur privé, anciennes terres de colons, appartenant aujourd'hui à plusieurs propriétaires algériens. La majorité ont été rachetées par le service des Domaines, pour cause d'utilité publique; courant 2005 subsistent les 100 ha de la ferme Rouabah (UV 15), dont le sort n'a pas encore été tranché : soit rachat similaire par les Domaines, soit possibilité laissée au propriétaire de faire lui-même de la promotion immobilière.

- la topographie calme mais variée, d'un plateau sis à 800 m d'altitude, s'abaissant graduellement de 900 m dans le Djebel Ouled Sellem à 700 m à la ferme Kadri (Aïn el Bey), descendant par petites marches d'escalier vers l'E comme vers le SW (pentes de 1 à 10%). Topographie susceptible donc de permettre une urbanisation variée, avec étagements et ouverture sur de larges horizons. Pentes longues

vers El Khroub à l'E, retombée brutale sur la dépression d'Aïn Smara au NW, assurant des vues paysagères de qualité. L'altitude, un peu supérieure à celle de Constantine (650 m) y assurera des hivers plus rigoureux d' 1 ou 2 degrés, mais des étés plus frais d' 1 ou 2 degrés également. Et une garantie d'absence de moustiques...

- l'existence sur la partie NW, la plus rocheuse (calcaire massif du Dj. Ouled Sellem), et accidentée, d'un couvert d'une garrigue de chênes-verts, de 1 à 2 m de hauteur, et de diss. Il est susceptible de constituer un cadre de verdure et de loisir pour une population citadine, à condition d'être protégé, et son développement encouragé.

- enfin, ce secteur à l'écart des grands axes n'est nullement enclavé, puisque les routes préexistantes lui assurent des liaisons avec Constantine au nord, El Khroub à l'est, Batna au sud, et Aïn Smara à l'ouest. Par ailleurs, la proximité de l'aéroport à l'est, constitue un atout dans le cadre des échanges nécessaires à un grand organisme urbain. Postérieurement à l'étude, la réalisation de l'autoroute Alger-Constantine à quelques kilomètres au nord du site constitue un autre atout.

Telles sont les caractéristiques de ce plateau entre Aïn el Bey et Aïn Smara. Il est rare qu'aux portes d'une agglomération existe une opportunité de ce type, où se conjuguent presque tous les facteurs favorables à une urbanisation, et d'une telle ampleur. Ni Alger, ni Oran, ni Annaba, ne présentent un tel atout.

Ce site intéressant avait échappé jusqu'à présent à l'attention des responsables. Parce que à l'écart de voies de circulation habituelles, il était peu connu. Parce que à priori austère, peu verdoyant, peu peuplé, il apparaissait peu attractif. Il avait même commencé à jouer le rôle de site de report pour nuisances, puisque une décharge de ferraille avait été constituée sur la partie la plus éloignée (à l'W).

Quoi qu'il en soit, il y avait là un beau terrain pour une urbanisation d'ampleur. Il y avait là de quoi loger 200 000 à 300 000 habitants, de quoi réaliser un "Constantine 2". Le site même orientait à penser non pas simple quartier d'extension, mais ville véritable.

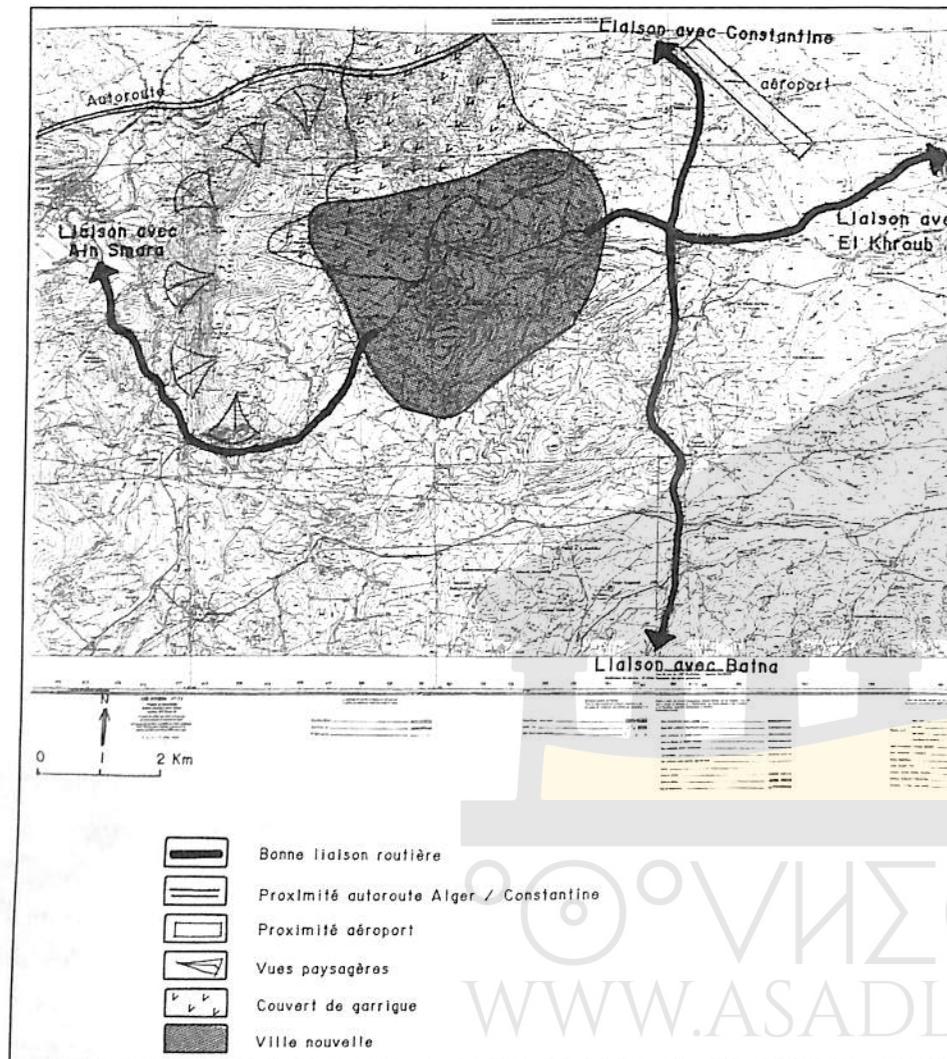


Fig. N° 15 : Les potentialités du site. Outre la bonne constructibilité des terrains, ce site présente quelques potentialités remarquables :

- de bonnes liaisons routières préexistantes, avec Aïn Smara, d'un côté, Constantine, El Khroub et Batna de l'autre,
- la proximité de l'autoroute Constantine / Alger
- la proximité de l'aéroport Mohamed Boudiaf
- un couvert de garrigue sur les hauteurs du N
- de belles vues paysagères à partir des auteurs W

Ainsi, l'idée de ville nouvelle pour Constantine est née de la convergence de deux éléments :

- la volonté de "resserrer" l'urbanisation, d'éviter l'éparpillement en des sites multiples, de sortir des vallées.
- l'existence d'un site d'urbanisation, unique mais vaste, sur lequel il était possible de regrouper toutes les urbanisations à venir, y concentrer les investissements, y faire une "belle" urbanisation.

Opter pour ce site, c'était apporter une réponse au site impossible d'oppidum de la vieille ville, c'était renouer avec la vocation d'échanges de la métropole, lui donner la possibilité de se déployer dans ces grands espaces ouverts situés au S de l'agglomération actuelle.

La distance à la ville mère (15 km) était trop forte pour une urbanisation en continuité, mais suffisante pour une urbanisation autonome (ville nouvelle ou ville satellite), solidement reliés à la ville mère.

Le site poussait donc à l'option ville nouvelle. Les villes choisissent habituellement leur site. Ici, on peut dire en quelque sorte que le site a fait la ville, qu'il a suscité la ville nouvelle.

Ce choix représentait cependant un pari, celui d'une création ex nihilo, sans noyau de démarrage. Et l'on sait que c'est là un handicap majeur de toutes les villes créées pleinement ex nihilo.

Aussi, l'étude faite par l'atelier de post-graduation se terminait-elle par l'énoncé des implications d'une telle option, sur lesquelles elle insistait :

- le lancement immédiat des études, afin que la réalisation puisse débuter sans tarder
- le blocage des urbanisations sur les autres sites, afin de regrouper investissements et programmes sur ce seul site
- le soin à apporter à l'étude de cette création, non comme une nouvelle ZHUN, mais comme ville nouvelle véritable, avec centre, activités, différenciations sociales et urbanistiques
- le gel immédiat de la situation foncière (terrains) et écologique (décharge).

Ce travail de recherche universitaire intéressa vivement les autorités locales, qui y virent la possibilité de résoudre les problèmes cruciaux de la métropole. Mais l'ampleur des programmes impliquait une décision (et un financement) nationale. Or, entre Constantine et Alger, les choses traînaient.

Ce n'est qu'en 1988 qu'un décret ministériel retint la ville nouvelle dans le cadre du PUD du groupement d'urbanisme du Grand Constantine, décret confirmé en 1998 dans le cadre du PDAU de la métropole. C'est-à-dire que l'option ville nouvelle était bien retenue, mais parallèlement à la continuation des investissements sur les autres pôles.

Entre temps, les autorités de la Wilaya avaient tenté de forcer un peu la main au pouvoir central, en engageant les études (URBACO), puis les premières réalisations (UV 6 et 8). En 2000, la ville nouvelle est officialisée, à travers le nom de baptême qui lui est donné, "ville nouvelle Ali Mendjeli", du nom d'un héros de la guerre d'indépendance.

La pré-étude prévoyait 250 000 habitants sur la ville nouvelle en l'an 2000. Le projet avait pris 15 ans de retard.

Ce retard avait-il permis de mieux mûrir le projet ?

1990-2000, le temps des architectes - la ville verticale -

La ville une fois décidée, il fallait la concevoir.

Le maître d'ouvrage fut la Wilaya de Constantine, c'est-à-dire le Wali entouré de son exécutif, avec au premier chef la Direction de l'urbanisme. Depuis plusieurs années, chaque semaine, une réunion de travail relative à la ville nouvelle regroupe tous les membres de l'exécutif, plus des représentants d'organismes concernés (Sonelgaz...). Leur instrument de travail fut le bureau d'étude de wilaya, de statut public, l'URBACO. C'est au sein de ces deux instances que furent définies les grandes orientations.

Tâche passionnante, pour l'équipe d'architectes qui composaient essentiellement l'Urbaco, que de penser ex nihilo une ville nouvelle.

À travers des va-et-vient avec les instances politiques, et des tâtonnements, les orientations majeures furent retenues, dont on peut préciser les principales.

La première est relative à la structuration d'ensemble de la ville nouvelle. L'Urbaco a défini sa structure générale, et non un plan complet et définitif.

Cette structure générale est faite d'un canevas orthogonal, et d'une organisation en auréoles concentriques, depuis le centre voué principalement aux services jusqu'aux périphéries occupées entièrement par l'habitat. Cette disposition répond à un ordonnancement hiérarchique, en ville /quartiers/ unités de voisinage/îlots. La ville se divise en 5 quartiers, ceux-ci en 20 unités de voisinage. En tout cela, rien que du très classique, hormis que les unités de voisinage sont d'une taille relativement grande (15 000 habitants en moyenne).

Pour une ville prévue à terme pour 300 000 habitants, 1500 ha d'assiette ont été retenus, occupant la partie centrale du territoire disponible.

Cela laisse la possibilité de penser pour l'avenir des extensions sur le pourtour, si nécessaire. La ville s'ordonne à partir de la cote 822 (ferme Bellevue), c'est-à-dire le point le plus haut, d'où le site s'abaisse lentement d'un côté vers l'est, de l'autre vers l'ouest. Cette cote est un signe repère fort, sur ce site ont été construits les premiers châteaux d'eau, qui seront accompagnés d'un espace vert.

Le second choix a porté sur les équipements. Ont été prévus logiquement tous les équipements afférents à la population de chaque quartier, et à terme aux 300 000 habitants : écoles, collèges, lycées, établissements sanitaires..., suivant la grille retenue par la planification algérienne d'une façon générale. Mais en sus, ont été retenus des équipements à rayonnement plus large, régional, voire national, qui peuvent à la fois suppléer la ville mère, et donner à la ville nouvelle une dimension pleinement urbaine. Tel est le cas d'une université (capacité 20 000 étudiants), d'un hôpital militaire de niveau national (similaire à ceux d'Alger et Oran), d'un Institut national de biotechnologie, des Archives de wilaya, de plusieurs hôtels, du siège de l'Agence des barrages...

Sur les 1500 ha retenus, la répartition des superficies est la suivante :

450 ha pour l'habitat (net)

350 ha pour les équipements (y compris les hôpitaux)

160 ha pour les espaces verts

420 ha pour les voiries.

Le troisième choix fut relatif à la centralité de la ville, et fut plus délicat. Le bureau d'étude proposa l'alternative entre une centralité polynucléaire, en plusieurs lieux, et une centralité linéaire, s'inspirant notamment du Cours de la Révolution à Annaba. Le maître d'ouvrage opta pour cette seconde solution. Ce centre linéaire fut étudié le long

du grand axe naturel de la ville nouvelle que constitue la route Aïn el Bey / Aïn Smara qui traverse de part en part toute l'assiette urbaine. L'on a conçu là un axe monumental de 80 m de largeur sur une longueur de 1500 m, bordé d'édifices publics (hôtel de ville, hôtel de 310 lits, palais des expositions...), et d'immeubles-tours dont les 3 niveaux inférieurs sont réservés aux services et commerces. L'axe comporte un large terre-plein piétonnier au centre, des contre-allées automobiles de part et d'autre, et des espaces de verdure.

L'entrée de ce centre linéaire, côté Constantine est marquée par des tours, le débouché côté opposé par la grande mosquée, située en position haute et exactement dans l'axe de la voie centrale.

Des centres secondaires sont prévus dans chaque quartier. Le premier existe au nord-est.

Autre choix original, celui du type de constructions. Les villes algériennes ayant tiré la leçon de nombreux échecs de ZHUN et lotissements transformés durant les décennies précédentes en vastes cités dortoirs, type "suburb" américains, volonté a été affichée de donner un caractère pleinement urbain à la ville nouvelle. Le mot d'ordre retenu dans le cahier des charges était "l'effet ville". Retrouver la ville laissée à Constantine, entendant par là non pas la médina (non renouvelable) ni les ZHUN (peu vivables), mais la ville coloniale, puisque les tissus coloniaux se sont révélés adaptés à la vie moderne, et qu'ils ont été réappropriés par la population depuis plusieurs générations. Donc, retrouver la rue, les commerces, les passages piétonniers, l'animation, la densité urbaine.

Aussi, dès le départ, la ville fut-elle dessinée avec façades sur rue, constructions en hauteur, forte densité de logements à l'hectare (100 en moyenne). La ville apparaît comme majoritairement une ville de 5 niveaux, en séries de grands ensembles diversifiés. Ils occupent tout l'espace péri-central. La trame d'ensemble est fournie par le système viaire, comme en toute ville moderne, mais il y a eu effort pour ne pas bâtir la ville sur l'automobile. Nombreux passages piétonniers entre immeubles, petits espaces dessinés à l'intérieur des groupes

d'immeubles, report des parkings au delà. Tous éléments devant permettre une certaine vie conviviale.

Ils sont complétés par des unités de constructions individuelles, discrètes parce que localisées en périphéries, et parce que en retard dans le programme de construction. Sur 30 000 logements réalisés ou programmés courant 2005, 1700 seulement sont en individuel. Pourcentage particulièrement faible, qui devrait augmenter dans l'avenir, par occupation progressive des périphéries.

Ils sont complétés également par un programme de tours de 14 à 17 étages, introduit à partir de 2001 sur décision du Ministère de l'Habitat. Le démarrage en grand du chantier de la ville nouvelle se trouve avoir correspondu à une double option du Ministère, celle de la location-vente et celle de la construction de tours. Comme la plupart des grandes villes du pays, la ville nouvelle a dû intégrer cette dimension. Ces tours ont été implantées le long de l'axe central, et renforcent sa monumentalité. Par une décision extérieure à Constantine et à la Wilaya, le caractère de ville verticale s'est trouvé fortement renforcé.

Schématiquement, la ville s'ordonne ainsi depuis l'individuel sur les périphéries, les immeubles 5 niveaux dans le corps de la ville, les tours de 15 niveaux au centre.

Ainsi, tout concourt à donner à la ville nouvelle une figure de ville dense et verticale, qui ne manque pas d'allure dans ses lignes, mais posera peut-être certains problèmes sociaux.

Fondée sur ces principes, la ville nouvelle commence à se dérouler de nos jours. La première tranche de réalisation a porté sur un quartier au nord, avec habitat et centre de quartier (UV 6 et 8). Il paraissait souhaitable de ne pas commencer par le centre ville proprement dit, élément toujours délicat dans une ville. Un concours d'architecture a été lancé pour ces 2 UV. La ville nouvelle est donc née là, ce sont ces UV qui ont été les premières habitées, c'est le long de ses voies que sont nés les commerces et services.

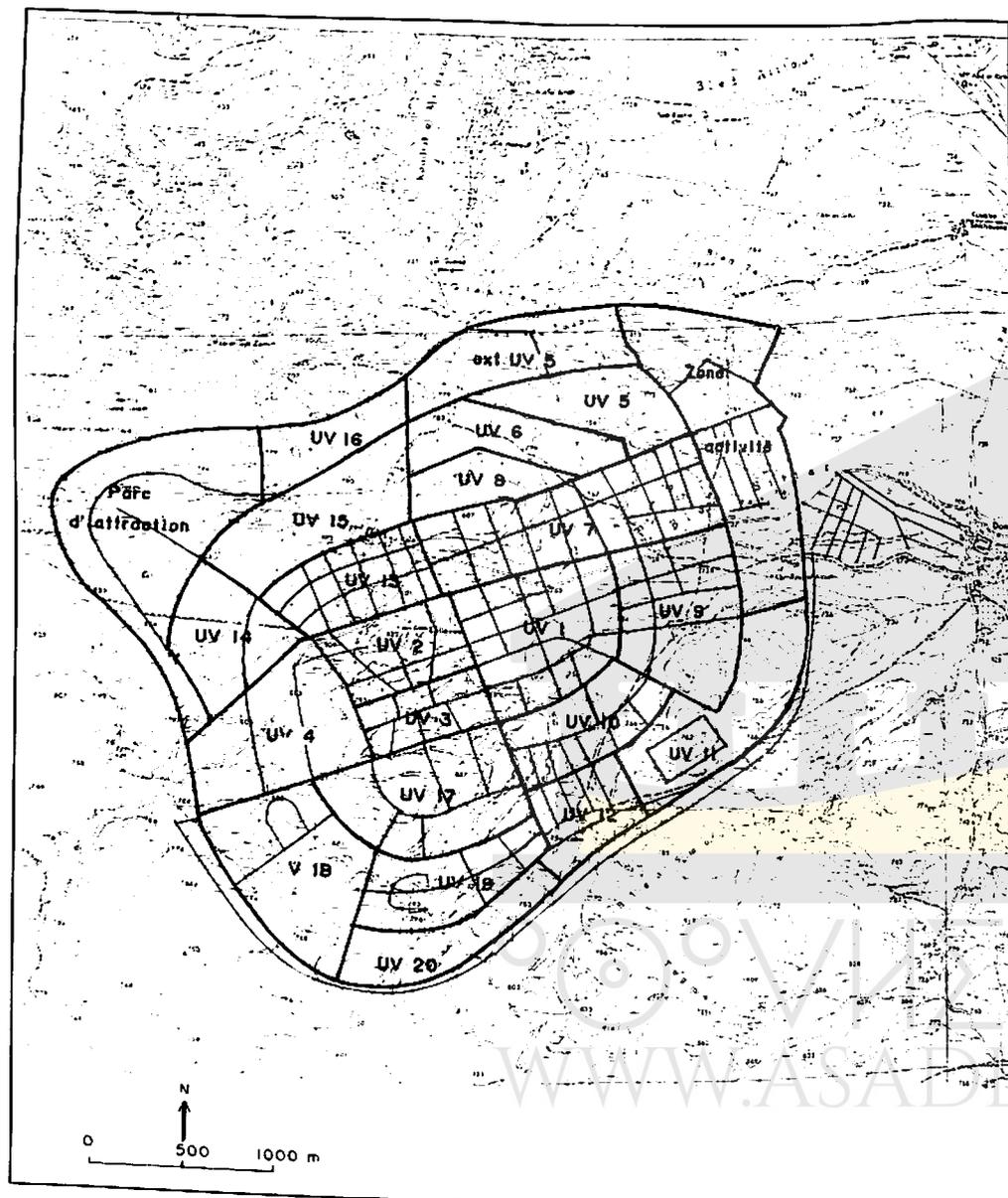


Fig. N° 16 : Le plan de structure de la ville. Au sein d'un dispositif auréolaire, maillage orthogonal. Structuration de l'espace en 20 unités de voisinage, de l'ordre de 15000 habitants chacune. Plan d'ensemble défini par l'URBACO. Chaque unité de voisinage est, tour à tour, l'objet d'un POS (Plan d'organisation des sols).

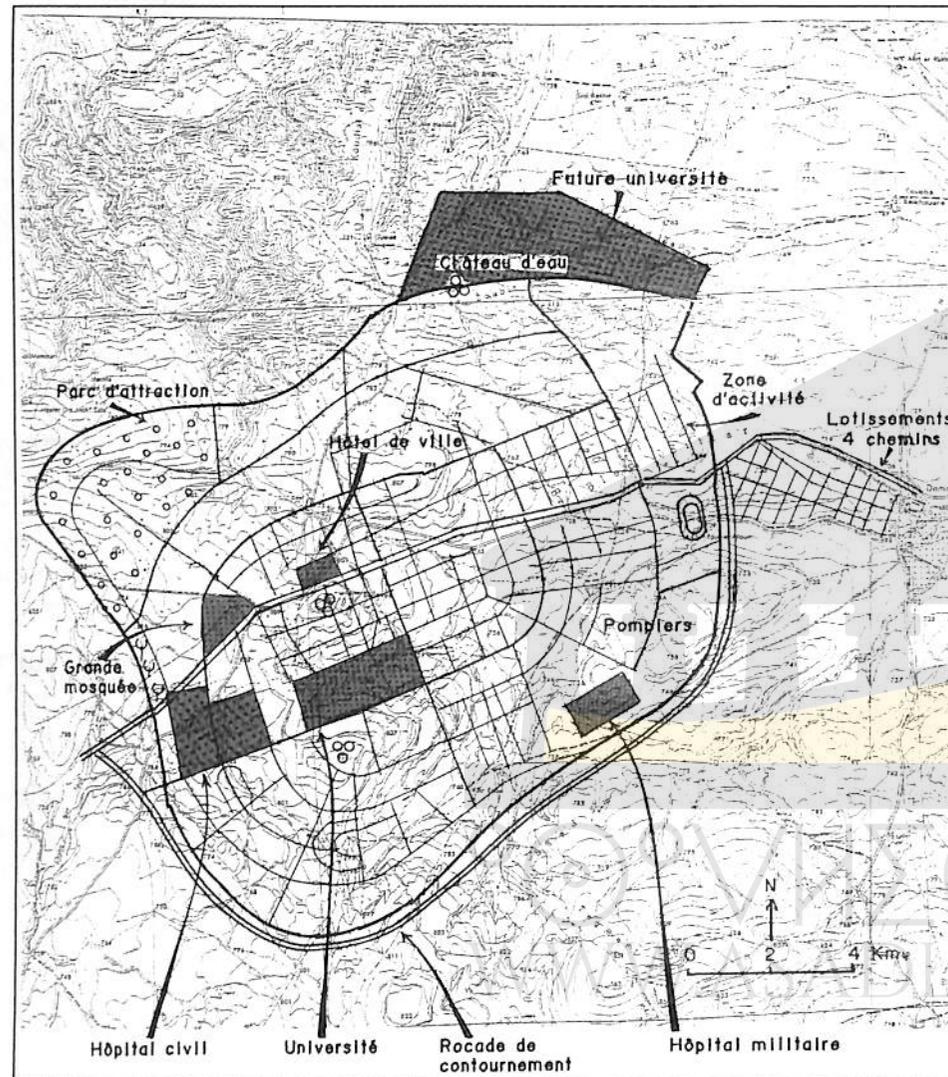


Fig. N° 17 : Les éléments structurants de la ville nouvelle. D'une part, un centre linéaire, organisé le long de l'axe WE qui partage la ville en deux. D'autre part, quelques gros équipements, qui marquent le paysage (châteaux d'eau) et induisent des fonctions importantes à la ville (université, hôpitaux). Le lotissement des 4 chemins ne fait pas partie officiellement de la ville, il en est l'antichambre.

Le plan Urbaco de 1990 était un schéma de structure. Par la suite, des plans plus détaillés ont été établis successivement pour chaque espace : cela a été le rôle des 10 POS. A tour de rôle, chaque POS a été mis au concours, confié à un bureau d'étude, et inséré dans le schéma d'ensemble. À l'intérieur de chaque POS, les sous-ensembles sont souvent repris par les bureaux d'étude des promoteurs. C'est ainsi que le tissu final de la Ville Nouvelle procède de cet assemblage d'une multitude de pièces juxtaposées.

Des réaménagements ont dû être prévus par rapport au schéma initial. L'extrême dureté particulière du substrat calcaire a amené à transférer le cimetière du NE vers la bordure W du périmètre. La zone d'activités située à l'E s'est vue amputée d'une partie de son terrain, parce que située dans l'axe des nuisances et des risques de l'aéroport. L'hôpital civil a dû être transféré également à l'W, de façon à réserver le point haut où il était prévu pour la réalisation de nouveaux châteaux d'eau.

À l'entrée de la ville, côté Constantine, le terrain jusqu'aux fermes des 4 Chemins devait rester vierge. Les autorités n'ont pu empêcher la réalisation d'un lotissement le long de la route reliant la ville nouvelle aux 4 Chemins. Ce lotissement, de type "évolutif", ne fait pas partie officiellement de la ville nouvelle, il en constitue l'antichambre.

Afin d'éviter au trafic de transit d'encombrer l'artère centrale faisant figure de centre ville, une rocade de contournement a été prévue sur la face sud de la ville.

L'alimentation en eau sera assurée par 4 groupes de châteaux d'eau en position haute, dominant chacun un versant. Ils devaient être alimentés à partir de la source d'Aïn Boumerzoug (30 km au S) ; ils le seront finalement par la grande conduite tirée depuis le barrage de Beni Haroun. Celle-ci alimentera les châteaux d'eau du Djebel Ouled Sellem, d'où l'eau gagnera par gravité les 3 autres groupes ; le surplus sera conduit vers El Khroub et Constantine. L'assainissement est organisé suivant les deux bassins-versants, 3/4 vers le Khroub à l'est, 1/4 vers Aïn Smara, et sera raccordé au réseau général de l'agglomération de Constantine.



Fig. N° 18 : La ville nouvelle vue du ciel. En 3 ans, une ville a surgi sur ce terrain. La ville a démarré par sa partie nord (unités de voisinage 5, 6, et 8). L'axe central n'est pas encore achevé. À droite, cité des 4 chemins.

(Source = photo INCT, 2002).

Une zone d'activité a été définie à l'entrée de la ville (facilité d'accès, espace subsonique). Elle comporte des lots de 1000 à 4000 m², tous vendus à l'heure actuelle. Par suite de la suppression de la zone prévue plus à l'est sous les nuisances de l'aéroport, la zone actuelle apparaît exiguë pour une ville de cette taille.

Au niveau de l'habitat, il faut noter le décalage entre les plans d'architecte et la réalité de terrain. Ce décalage réside dans la gestion des îlots, prévus dans la plupart des cas comme comportant un espace interne, de type intime et domestique (espaces verts, petits équipements), et qui se retrouvent généralement vides, ouverts sur l'extérieur, non aménagés. Délaissement qui rapproche malheureusement la ville nouvelle de bien des ZHUN des villes du pays.

2000-2010, le temps des politiques -la ville relogement-

La ville une fois conçue, il fallait la construire et l'habiter (même si, dans la pratique, les étapes se chevauchent souvent).

Ce fut l'oeuvre des politiques. Ceux-ci (Ministère, Wilaya, Commune) n'ont pas été absents dans les phases précédentes, puisque ce sont eux qui en 1988 ont pris la décision créatrice. Mais ils deviennent les acteurs majeurs à partir du moment où la ville sort de terre.

Leur premier grand domaine d'intervention est la définition des acteurs et des programmes de construction.

La Wilaya et la Direction de l'Urbanisme sélectionnent tout d'abord les opérateurs-promoteurs. Les opérateurs majeurs sont publics. Ce sont principalement l'OPGI, l'AADL, la CNEP, avec respectivement, courant 2005, des programmes réalisés ou en cours de 14 500 logements, 3500, et 1700. S'y joignent des opérateurs plus occasionnels, tels que la Sonatrach, des coopératives immobilières, des groupements de promoteurs privés.

Ces opérateurs définissent leurs propres programmes, confient les études à des bureaux d'études, et font appel à des entreprises de construction (à moins qu'ils n'opèrent eux-mêmes). La difficulté pour eux, face à l'ampleur des programmes, est la faiblesse de taille et de moyens des entreprises de construction existantes. Deux types de réalisateurs : les héritières des entreprises publiques de l'époque socialiste (Sonatiba, Ecotec, ESTE), ayant recours à la préfabrication lourde, mais qui n'ont plus l'efficacité qui était alors la leur ; les petites entreprises, dont beaucoup font figure de tâcherons, avec peu d'employés, utilisant les méthodes de construction "traditionnelle"

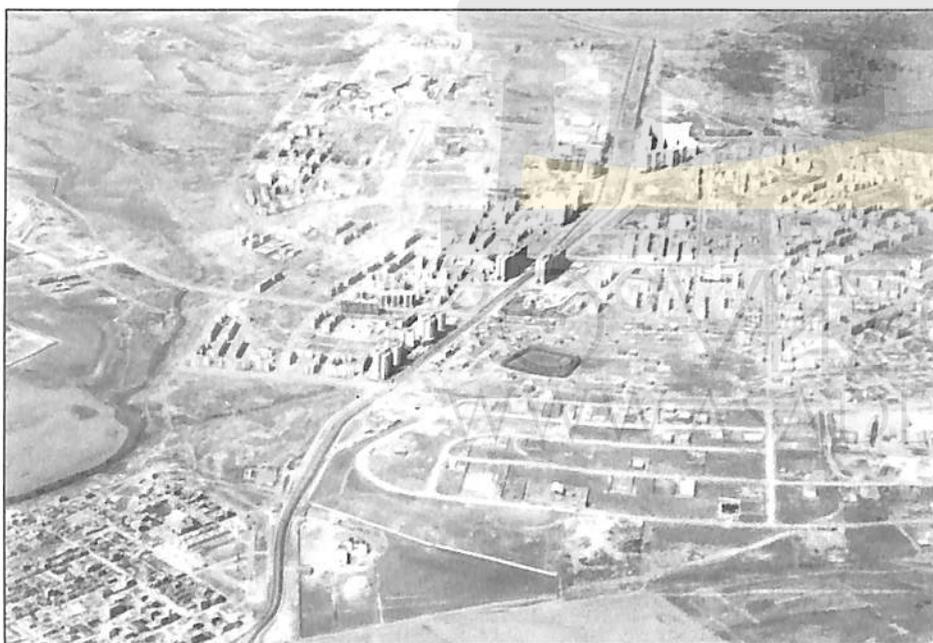


Fig. N° 19 : Le squelette d'une ville. La vue aérienne oblique générale montre le carrefour d'accès, la cité des 4 chemins, l'ensemble de la ville nouvelle en 2005, la végétation du Dj. Ouled Sallem. La vue rapprochée présente la ville de part et d'autre de son axe central.

(c'est-à-dire artisanale), mais qui au cours de la période socialisante ont perdu souvent tout leur savoir-faire acquis au cours des générations. Dans la pratique, l'on fait appel aux deux. Aussi les opérateurs sont-ils amenés souvent à subdiviser les programmes en lots de petite taille (de l'ordre de 50 logements). Ainsi un programme de 1500 logements a été pris par la CAP (Confédération du Patronat algérien), qui les confie à 35 petites entreprises qu'il a regroupées. Il arrive qu'une entreprise équipée en préfabrication fasse appel à des tâcherons pour les travaux de finition. La corde voisine alors avec la grue...

Une entreprise tranche parmi toutes celles-ci : l'entreprise chinoise chargée de construire la majorité des tours. Elle est là par suite d'un marché passé au niveau ministériel, et intervient dans différentes villes du pays. Elle s'est fait remarquer par la rapidité et la qualité de ses réalisations.

Au total, une ville-chantier très groupée, une multiplicité d'entreprises, un émiettement des chantiers en petits lots, qui se traduisent par une variété des rythmes de réalisation et des façades architecturales, plus que par une recherche originale des compositions (plans de cellules, îlots), parce que les cahiers des charges sont sensiblement les mêmes pour tous.

Les programmes répondent à des formules juridiques différenciées, qui correspondent à un temps précis de la politique algérienne d'habitat (2000-2005), et se retrouvent à travers toutes les villes algériennes. Essentiellement, 5 types de programmes :

- l'habitat social. Sous égide étatique (à travers l'OPGI). Pour catégories pauvre et moyenne inférieure. Logements en location. 56% des programmes de l'ensemble de la ville nouvelle.
- l'habitat socio-participatif. Formule nouvelle, pour catégories moyennes (condition d'accès = revenu inférieur à 4 fois le SMIG). Permet l'accès à la propriété, à condition qu'il y ait participation de l'intéressé. Schématiquement 40 à 50% payé par l'État, le reste par l'intéressé, avec possibilité de crédit bancaire sous garantie d'État.

Sous égide AADL. 20% des programmes de la ville nouvelle.

- l'habitat en location-vente. Sous égide AADL également. Pour catégories moyennes supérieures (revenu inférieur à 5 fois le SMIG). L'intéressé paie 25% au départ, le reste par loyer sur 25 ans. Correspond en particulier aux tours. Charges lourdes. Logements de 70 et 85 m². 18% des programmes

- l'habitat en promotion immobilière privée. 1% des programmes. Logements supérieurs à 100 m².

- l'habitat privé individuel, soit en coopératives, soit en individuel proprement dit. 6% des programmes.

À noter que les formes d'habitat populaire, du type évolutif, ou informel en dur, n'ont pas droit de cité dans la ville nouvelle.

L'autre intervention majeure des politiques est le "peuplement" de la ville nouvelle. L'on sait que celle-ci avait été prévue pour recevoir le trop plein de la ville-mère. Mais les circonstances ont fait que ce glissement s'est opéré de façon très particulière.

Car Constantine souffre depuis 5 décennies de deux maux au moins. L'un est la taudification de la vieille ville (le Rocher), par suite du remplacement des anciens propriétaires par des ruraux locataires, n'accordant pas à l'entretien des constructions la même préoccupation que les anciens occupants. D'où un bâti en très mauvais état dans l'ensemble, en ruine sur le secteur de Souika. Chaque fois qu'une bâtisse s'écroule, et menace de faire écrouler la bâtisse voisine, il y a nécessité pour les pouvoirs publics de reloger les habitants.

L'autre mal est l'existence de bidonvilles. Pas très gros, mais multiples, et souvent anciens. Coincés dans tous les sites mal urbanisables, versants pentus, anciennes carrières, berges du Rhumel. Ils ont été l'objet de programmes d'éradication anciens, mais qui n'ont touché que quelques secteurs. Or, à partir des années 2000, un programme vigoureux et cohérent d'éradication a été engagé: l'existence de disponibilités sur la ville nouvelle a été un élément incitatif majeur à ce programme. Les autorités ont



Fig. N° 20 : La ville nouvelle aujourd'hui. En haut, les tours AADL et la recherche d'un espace urbain compact. En bas, l'axe central, et sa recherche d'un aspect monumental.

commencé par les bidonvilles les plus gros, et visent à progressivement les éliminer tous.

Mais un malheur en attire un autre. Comme si Constantine ne souffrait pas suffisamment, un troisième problème a surgi depuis quelques années. Il s'agit des glissements de terrain. Si le Rocher est un bloc calcaire d'une résistance à toute épreuve, les autres terrains d'assiette de la ville sont beaucoup moins favorables : les conglomérats, cohérents au Coudiat, sont souvent moins stables ailleurs ; des eaux usées mal drainées, des fuites dans le réseau d'AEP (elles représentent 50% des débits fournis) peuvent entraîner des décollements, et des glissements de terrain. Les premières manifestations datent de plusieurs décennies, mais le phénomène a pris de l'ampleur depuis les années 2000-04, obligeant les pouvoirs publics à engager des études sérieuses, à solliciter un financement spécial d'Alger, et à procéder sur le terrain à des démolitions (plusieurs centaines de bâtisses dans le quartier Saint Jean). 150 ha sont ainsi sujets à glissement dans la ville.

Face à ces trois maux, la ville nouvelle s'est présentée comme une opportunité inespérée. Le chantier se trouvait à la fois proche et prêt. Prises par l'urgence, les autorités n'ont vu d'autre solution que le transfert rapide et massif des sinistrés sur le site nouveau.

Transfert réalisés (situation courant 2005) :

sinistrés de la vieille ville = 1500 familles

sinistrés des glissements = 1200

éradication bidonvilles = 5300 (20 bidonvilles)

cas sociaux = 4000

Sur la base de 6 personnes en moyenne par famille, cela représente environ 72 000 transférés sur la ville nouvelle (et sur "Massinissa" au Khroub).

Devant l'ampleur des problèmes, les tâches ont été réparties : à la Direction de l'Urbanisme les sinistrés des glissements, à la Commune de Constantine les cas sociaux, à la Daïra les sinistrés de la vieille ville et des bidonvilles. Des "enquêtes de proximité" ont été réalisées,

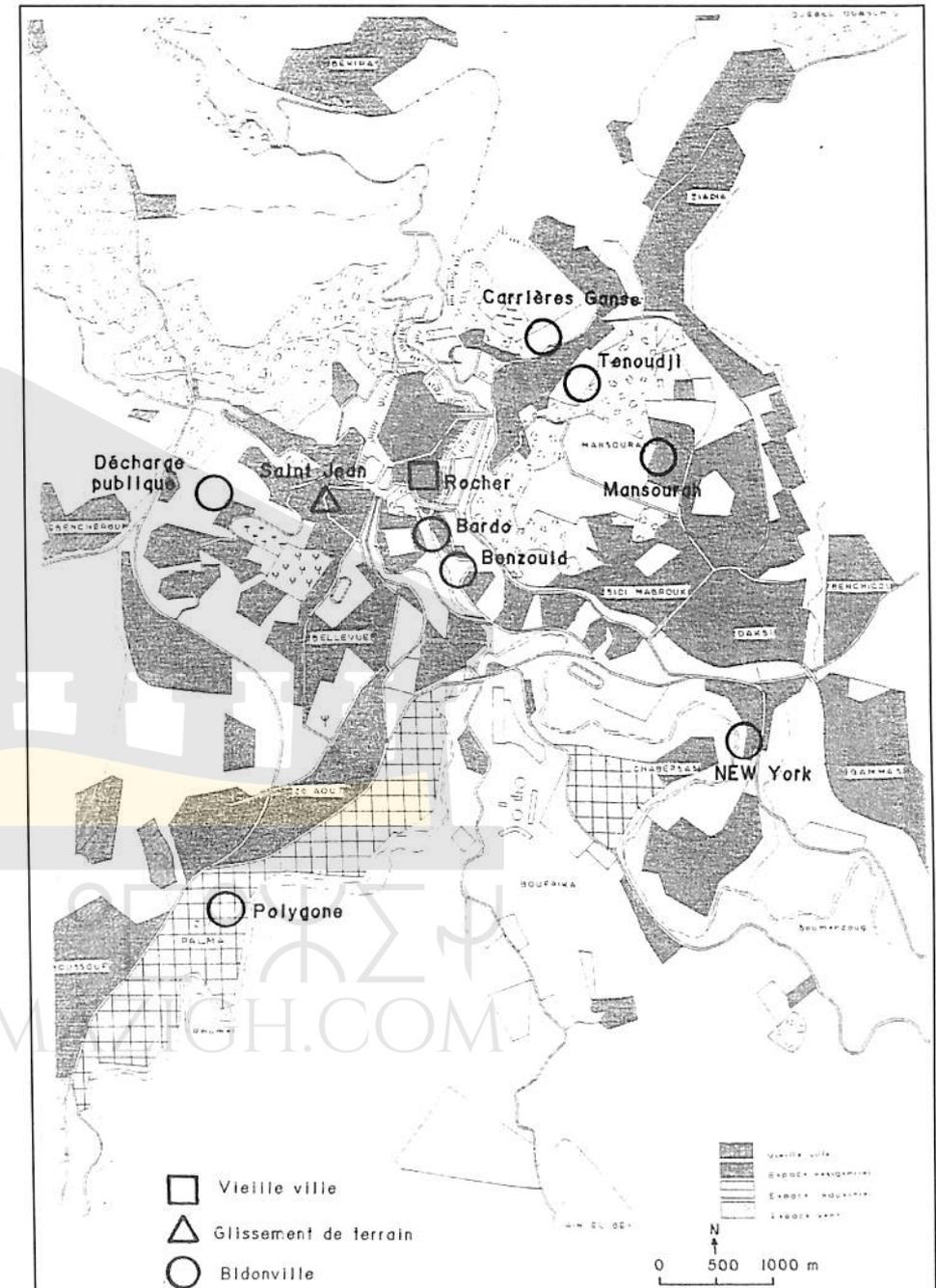


Fig. N° 21 : Les relogements à partir de la ville de Constantine. 3 catégories de population ont été concernées par le relogement vers la ville nouvelle : les sinistrés de la médina (Rocher) ; les sinistrés des glissements de terrain ; les bidonvilles.

afin d'avoir un état précis des familles concernées. Le jour du transfert décidé, beaucoup de familles assurent le déménagement par elles-mêmes, les plus pauvres disposent de camions mis à leur disposition par la mairie.

C'est ainsi qu'ont été transférées les populations des bidonvilles de New York, Tenoudji, Carrières Ganse, Bardo, Mansourah, Polygone. Quelques cas de réticences : certaines familles de Tenoudji, vivant depuis plus de 30 ans près de l'ancienne ferme coloniale, et pratiquant encore l'élevage. Et les sinistrés des glissements, car ils perdaient à la fois une situation centrale (Saint Jean) et une qualité de construction (habitat mitoyen de l'époque coloniale).

Mais dans l'ensemble, il apparaît que l'accueil du changement a été positif, car, si les populations perdaient les racines semi-rurales que le bidonville leur avait conservées, elles acquéraient l'accès aux commodités du logement moderne (propreté, eau courante, ...).

Le transfert dans la ville nouvelle s'est fait dans les logements sociaux de l'OPGI, groupe par groupe, en installant sur un même îlot les familles d'un même bidonville. Dans le cadre de chaque îlot, était procédé à un tirage au sort entre les attributaires.

Ce regroupement spatial par lieu d'origine a l'avantage de maintenir une certaine cohésion sociale. Les habitants ont transporté leur territoire à la semelle de leurs souliers, et traduisent ce sentiment d'appartenance par les noms donnés dans la ville nouvelle aux groupes d'immeubles, reconduisant le bidonville d'origine : ainsi la ville nouvelle comporte "New York", "la Poudrière", "Tenoudji", "le Bardo", "El Qahira"... Ils ont transporté également avec eux des pratiques sociales : une cohésion du groupe, un contrôle social mutuel.

Par la suite les pouvoirs publics ont vu les risques de ces ensembles homogènes, et ils sont passés à une politique de relogement par petits groupes, avec quota au sein de chaque groupe d'immeubles disponibles.

Ainsi, ce qui devait être un mouvement progressif et volontaire de populations diverses choisissant d'habiter la ville nouvelle, s'est transformé en un transfert d'autorité, de populations bien précises.



Fig. N° 22 : L'urgence de la ville nouvelle : les glissements de terrains à Constantine. En haut, une maison de Saint-Jean, 2005. En bas, le nouveau quartier de Boussouf, menacé à son tour.

Les implications en sont importantes :

- l'inadaptation des logements est flagrante, car le passage du bidonville ou de la maison du Rocher au F2 ou F3 des grands ensembles à 5 niveaux n'est pas aisée. La ville apparaît comme bien mal préparée dans son bâti à accueillir ce type de population.
- les populations concernées sont globalement des populations pauvres, à revenus faibles. Dans le bidonville, elles ne payaient pas de loyer ; elles ont du mal à intégrer cette dimension nouvelle de leur vie urbaine, et l'Office qui les gère (l'OPGI), fait face à des impayés généralisés.
- elles ont conservé leurs propres pratiques, se heurtant au "territoire des autres". Les cohabitations s'avèrent difficiles.
- ce peuplement a donné à la ville nouvelle une image particulière, il fait un peu figure de repoussoir pour les populations moyennes ou aisées. Les actes de délinquance y seraient plus nombreux qu'ailleurs. "La ville nouvelle, c'est Brooklyn". Des heurts entre groupes de jeunes originaires des différents quartiers ont lieu : tensions avec les étudiants, délinquance sur les marchés de Aïn Smara.

Aussi, a-t-on assisté à un reflux des programmes de la promotion aisée, à une réticence des constructeurs individuels. Le retard de ces groupes sociaux ne fait qu'accentuer le caractère social qu'affiche la ville, ville de relogement, ville des pauvres.

Où est la ville melting pot ?

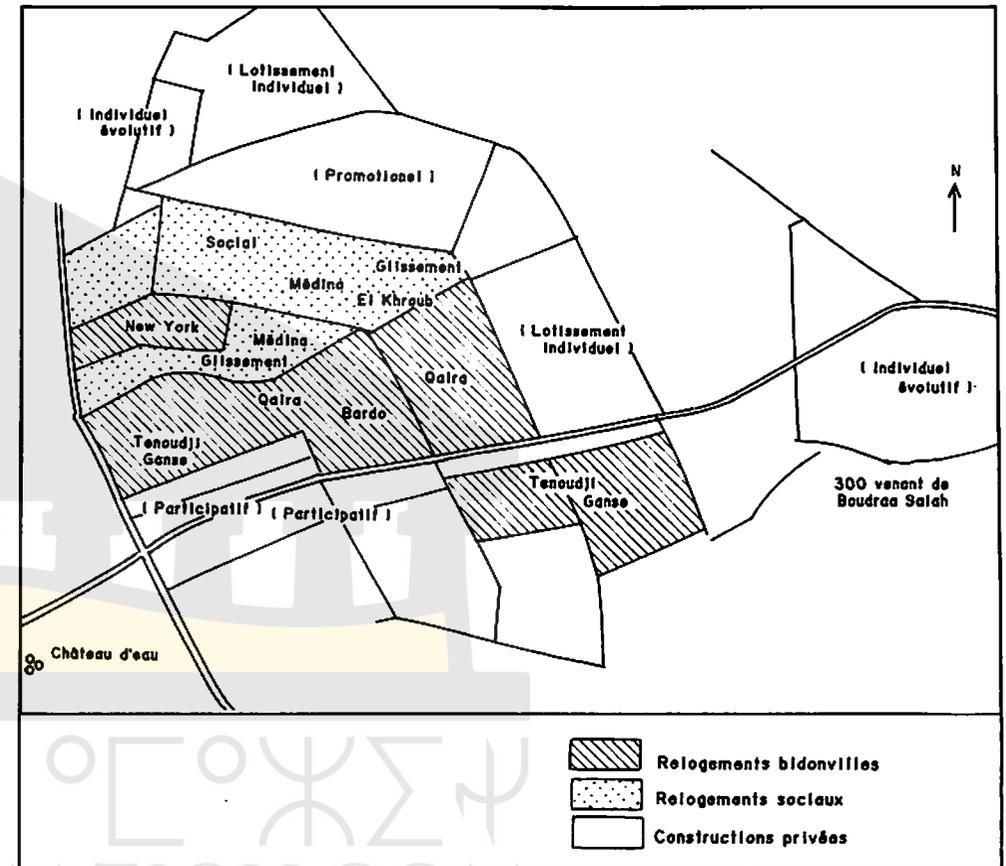


Fig. N° 23 : Le relogement dans la ville nouvelle. Partie est de la ville, celle qui est habitée en 2005. Ont été reportés les noms des groupes de population relogés, tels qu'ils se définissent par leur lieu d'origine. On y retrouve les bidonvilles majeurs de Constantine (New York, Qahira, Tenoudji...). La ville nouvelle maintient et confirme les particularismes.

Après 2010, le temps des habitants ? - la ville vivante -

15 000 habitants en 2001, 100 000 en 2006.

Si la réalisation avait été longtemps retardée, par contre, une fois démarrée, l'accent a été mis très fort sur ce chantier, et le rythme de construction a été rapide. Entre 2000 et 2005, c'est la moitié de la ville nouvelle qui est sortie de terre.

Son achèvement était prévu théoriquement pour 2013. Au rythme actuel de la construction, et vu les affectations réalisées ou en cours, elle sera achevée vraisemblablement avant. Les études ayant montré que l'ampleur des terrains sujets à glissement dans Constantine était beaucoup plus grande que définie initialement, les besoins de relogement sur la ville nouvelle "rempliront" rapidement l'assiette prévue.

Fin 2005, environ 50 milliards de DA y ont été investis (soit 700 millions d'euros), tous secteurs confondus. La ville "achevée" nécessitera le double.

Cette réalisation va dégager l'horizon de l'urbanisation de la métropole. "La solution de la ville nouvelle est devenue incontournable" (Direction Urbanisme 2005).

Mais force est de reconnaître qu'elle pose pour la ville nouvelle des interrogations, dont certaines fortes. Il faut s'y attarder, car elles éclairent le fait ville nouvelle, et renvoient à des débats qui ont eu lieu ailleurs dans le monde à ce sujet.

La gestion de cet organisme urbain. Toute ville est un organisme vivant, et a besoin d'une institution de gestion, unique, multifonctionnelle, et forte.

Or, la ville nouvelle Ali Mendjeli présente de ce point de vue un double paradoxe.

D'une part, du point de vue territorial, l'assiette de la ville nouvelle relève de 2 communes, El Khroub pour 2/3, Aïn Smara pour 1/3. Or, la commune qui est intéressée au premier chef par cette création est une troisième, celle de Constantine, qui y voit un exutoire pour son trop-plein. Le problème d'un nouveau découpage communal, créant une commune propre à Ali Mendjeli, est posé, mais non résolu à ce jour.

D'autre part, la ville nouvelle ne comporte pas d'institution de *gestion spécifique*. Près d'Alger, la ville nouvelle de Sidi Abdallah a été dotée d'un établissement public de gestion, qui a pleins pouvoirs. L'équivalent n'a pas été établi pour Ali Mendjeli. L'ensemble des procédures relèvent théoriquement des 2 communes parties prenantes, en fait elles sont assurées par la Wilaya, ce qui renforce le caractère centralisé des décisions.

Financièrement, la ville nouvelle n'a pas bénéficié d'une enveloppe spéciale, elle a été prise en charge par chaque ministère pour le secteur le concernant (infrastructures, enseignement, santé, ...).

Ici, la ville nouvelle a disposé de moins de moyens qu'à Sidi Abdallah. Elle donne l'impression d'une création un peu "bricolée" du point de vue des montages juridiques et financiers.

Le plan d'urbanisme de la ville. L'on peut regretter que le plan d'ensemble de la ville n'ait pas fait l'objet d'un concours d'architecture et d'urbanisme, comme cela a été le cas pour les deux premières unités de voisinage. Cela eût permis à la fois d'intéresser à l'affaire la population constantinoise, et d'améliorer peut-être le projet.

Le canevas défini présente de bons éléments. Peut-être un canevas non orthogonal, pour la partie centrale, eût pu s'adapter plus finement à la topographie, dont on a vu qu'elle était diversifiée, et donner des compositions plus variées, plus souples.

Les "locomotives" de la ville nouvelle. Il apparaît essentiel, à la lecture des expériences des pays étrangers, qu'une ville nouvelle soit dotée de "locomotives", qui compensent l'handicap de la création ex nihilo, et tirent le développement.

Ici, le problème a été pensé, puisque la ville est dotée d'équipements de niveau régional, dont deux, l'université de 20 000 étudiants, et l'hôpital militaire de niveau national, font bien figure de locomotives. Une occasion a peut-être été perdue, lorsque dans les années 2000, le nouveau siège de la Wilaya, déménagé du Rocher, et qui aurait bien eu sa place ici, a été implanté finalement à Sidi Mabrouk. Frilosité d'aménagement ?

En 2005, a été prise la décision d'implanter une nouvelle université à la Ville Nouvelle : 50 000 places pédagogiques, 42 000 lits en cités universitaires, parc technologique. Un terrain de 150 ha a été retenu à la lisière N du tracé initial. Cette décision va donner à la ville une nette connotation de ville universitaire et culturelle, et peut-être de technopole. La poussée estudiantine dans le pays force la main aux décideurs et oriente l'avenir de la ville.

Cependant il faut noter la faiblesse des activités économiques, et l'exiguïté de la zone d'activité actuelle.

Le type de constructions. La ville a été pensée comme urbaine, avec fortes densités et constructions en hauteur. L'on a donc adopté comme gabarit de base l'immeuble de 5 niveaux classique dans les villes algériennes. Or ce caractère de ville verticale a été accentué par une décision exogène, celle de la construction de tours de 15 niveaux. Les uns et les autres assurent à la ville une certaine monumentalité.

Mais elles ne vont pas sans poser un problème social. Il y a un dysfonctionnement entre ce contenant, qui évoque classes moyennes et activités de bureau, et le contenu, qui est fait d'une population pauvre, et dont l'origine rurale n'est guère ancienne.

Le type de contenu. Après la dérive des formes (la ville verticale), la dérive du contenu (population homogène).

Une ville, c'est un ensemble de constructions, une composition urbanistique, mais c'est aussi une population, avec ses caractéristiques et ses pratiques. Une formule utilisée par J. Lévy définit la ville comme : "la concentration + la diversité". Dans son caractère lapidaire, la formule est très juste. Et P. R. Baduel confirme : "la ville, lieu dans lequel la distance est minimale, la densité et la diversité maximales".

La ville nouvelle Mendjeli assure indiscutablement la concentration. Mais elle est l'antipode de la diversité. Les nécessités de l'heure ont conduit à assurer à la ville un peuplement trop homogène et trop pauvre pour une vie urbaine véritable. La vie urbaine repose sur la diversité des générations, des branches d'activité, des groupes sociaux. L'opération relogement a oblitéré la diversité des populations, indispensable à toute vie, et à toute ville.

La ville n'est pas condamnée pour autant. Le premier quartier construit est déjà très animé, il compte un marché de plein air très actif, certaines rues font figures de "rues" telles qu'on entend ce terme à travers paysage et animation. Les liaisons sont très nombreuses vers la ville mère et les autres localités. L'achèvement des programmes location-vente (les tours notamment) va attirer des catégories moyennes. La population estudiantine va créer de l'animation au coeur de la ville. Et il est possible de stimuler les UV d'habitat individuel.

Il est intéressant de noter que les critiques les plus vives à l'égard de la ville nouvelle viennent des Constantinois citadins. Peut-être rêvaient-ils d'une nouvelle médina, ou d'un lotissement de villas à jardins. Ils ne se reconnaissent pas dans ce monde tout nouveau. Alors que les habitants de celle-ci y trouvent un certain nombre d'avantages (espace, logement neuf, marché, liaisons...) que ne leur concédait plus la cité mère.

La phase de démarrage est toujours, pour une ville nouvelle ex nihilo, la plus difficile. Il faut laisser aux habitants le temps de se réapproprier leur espace, l'occasion de penser leur ville, de s'organiser entre eux. Il faut laisser au temps le temps de faire son oeuvre.

III - REPENSER LA VILLE NOUVELLE AU SEIN DU GRAND CONSTANTINE



Fig. N° 24 : La ville éclatée. Vue aérienne oblique des cartiers de Aiffour, DNC (station de verdunisation), et le bas de Zouaghi.

Pour bien comprendre la spécificité et le devenir de la ville nouvelle, il est nécessaire de la resituer dans un contexte plus large, de passer des plans aux cartes, de la grande à la petite échelle.

Dans ce domaine aussi, le cas de Constantine est très démonstratif.

l'émergence d'une aire métropolitaine constantinoise

À l'instar de ses collègues Alger, Oran et Annaba, Constantine est devenue une métropole. Et parallèlement elle s'est donnée une aire métropolitaine.

Qu'est-ce à dire ? La ville est née sous forme d'une médina, la vieille ville enfermée dans son Rocher (rayon 400 mètres). Puis elle est devenue ville moderne, avec des extensions plus ou moins auréolaires à partir du Rocher (rayon de l'ordre de 3 km). De ville, elle est devenue ensuite agglomération, lorsqu'elle a lancé des tentacules dans différentes directions (Boussouf, Bekira, Aïn el Bey, rayon de l'ordre de 6 km). D'agglomération, elle tend aujourd'hui à se donner une aire métropolitaine. Les spécialistes entendent par là une agglomération très étendue et polymorphe, dans laquelle certains éléments sont en nette discontinuité avec la ville mère, et dans laquelle tissus urbains et tissus ruraux sont fortement imbriqués. L'aire métropolitaine de Constantine, comme toute aire, a des limites floues, mais son rayon est de l'ordre de 20 à 25 km. Elle englobe jusqu'à Ibn Ziad, Didouche Mourad, Ouled Rahmoun. D'ici une ou deux décennies, elle tendra à rejoindre les limites de sa wilaya.

De quoi est faite aujourd'hui cette aire métropolitaine ?

Schématiquement elle comprend 6 noyaux urbains, de taille variable, mais actifs, séparés physiquement les uns des autres, appartenant juridiquement à des communes différentes, mais fonctionnant comme un seul et même organisme. Ce sont :

- la ville mère, Constantine, forte de ses 480 000 habitants, de son activité tertiaire et ses fonctions de commandement. Les programmes de construction étant compensés par les relogements à l'extérieur

(fermeture de certaines écoles à Souika et Saint Jean), l'effectif de population devrait rester relativement stable. La ville est aujourd'hui structurée en 9 secteurs urbains (avec leur propre mairie).

- la ville nouvelle, 100 000 habitants aujourd'hui, 300 000 à terme, est destinée d'ici une ou deux décennies à rééquilibrer la ville mère. Un "Constantine 2" en quelque sorte, plutôt qu'une ville nouvelle au sens classique du terme.

- la ville satellite d'Aïn Smara, village souffreteux au départ, qui a été réveillé par un programme de ZHUN et une zone industrielle (pelles, grues, compacteurs) de 7000 emplois. 25 000 habitants aujourd'hui. Le terme de ville satellite est justifié, puisque elle dispose d'une certaine autonomie aujourd'hui, la population trouve sur place services et commerces nécessaires à la vie courante.

- la ville de Didouche Mourad, satellite symétrique au NE, dotée d'une cimenterie et de plusieurs briqueteries, un peu gênée dans ses relations avec Constantine par la rupture topographique

- El Khroub au S, sur un site ouvert, bénéficiant de son grand marché et du carrefour d'axes. La décennie 80 l'a dotée de deux zones industrielles à l'écart (Oued Hamimine et Tarf), la décennie 90 de grands ensembles sur les hauteurs de l'E, auxquels les pouvoirs publics ont donné le nom de "ville nouvelle Massinissa". Elle n'a rien d'une ville "nouvelle", puisque l'agglomération à laquelle elle a été greffée avait déjà 40 000 habitants, et qu'elle ne dispose d'aucun des attributs d'une ville. Mais elle a gonflé ce satellite urbain qui compte dès aujourd'hui 90 000 habitants.

- le cas du 6ème noyau urbain est un peu particulier, c'est celui de Hama Bouziane. Anciens jardins péri-urbains de Constantine, lieu d'implantation d'un petit village colonial et d'une grosse mechta (Rhirane) ; elle était vouée dans toutes les planifications à être préservée de l'urbanisation. Mais la poussée spontanée (dans ce beau cadre de verdure et à proximité de Constantine) a été telle qu'elle compte aujourd'hui 40 000 habitants.

Si l'on ajoute à ces éléments des localités plus petites, intégrées aujourd'hui et de l'ordre de 10 000 hab, telles que Ibn Ziad et El Aria,

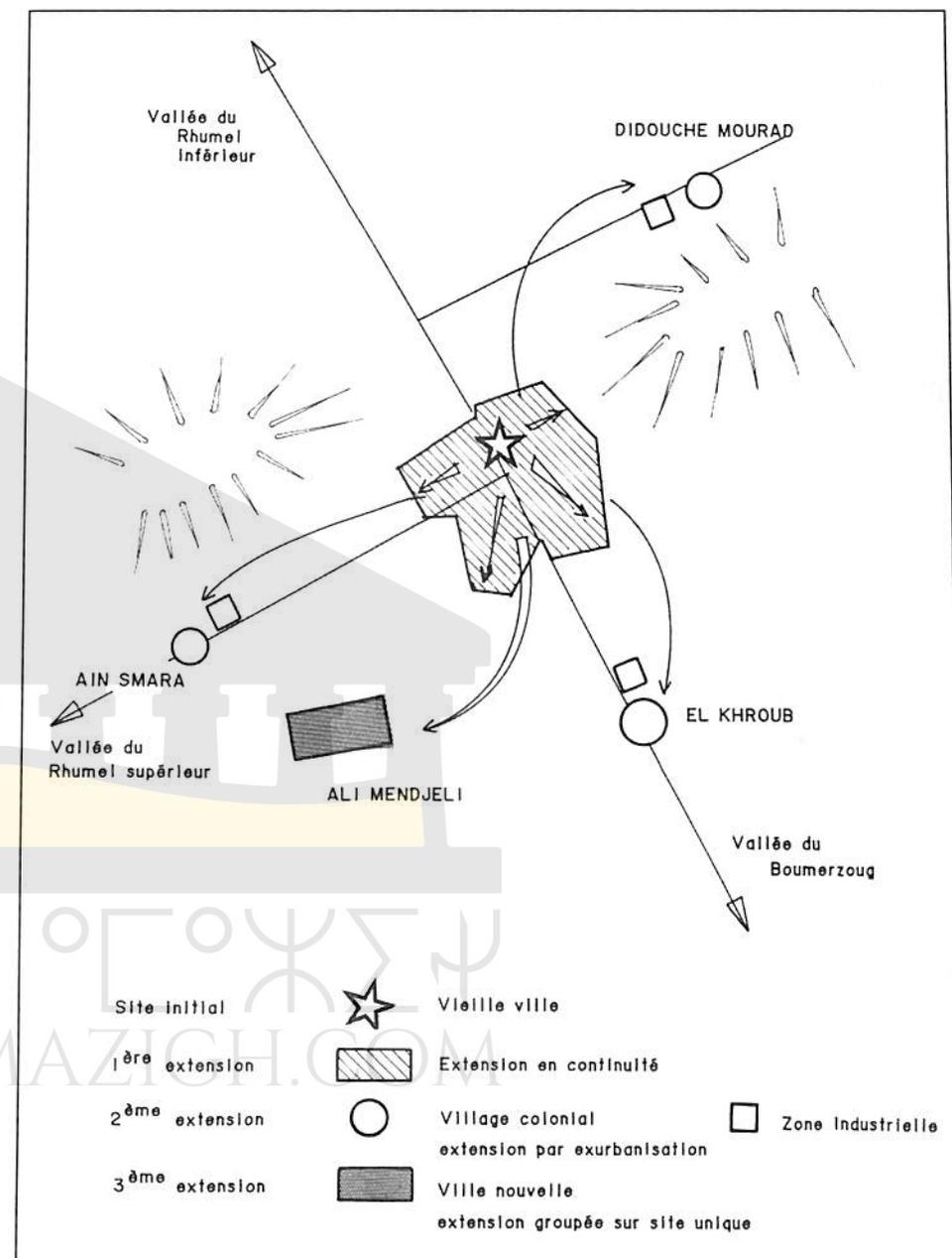


Fig. N° 25 : Les extensions successives de la ville. À partir de la vieille ville du Rocher, l'extension s'est faite suivant trois démarches différentes, correspondant à trois époques :

- l'extension en continuité (1830-1975)
- l'extension par exurbanisation sur 3 villages coloniaux (1970-1990)
- l'extension sur site unique (ville nouvelle) (depuis 1990)

l'aire métropolitaine comptait au recensement de 1998 650 000 habitants, elle en compte aujourd'hui 750 000.

L'on voit que l'image du "Grand Constantine" apparaît aujourd'hui comme brouillée, par cette floraison de créations multisites. L'on a prôné la ville nouvelle, mais l'on a continué l'urbanisation éclatée. Une planification spontanée, en quelque sorte, si ces 2 termes peuvent coexister. L'on peut regretter cette attitude permissive, mais il faut prendre en compte aujourd'hui la réalité nouvelle de cette métropole, éclatée spatialement.

Symbole de ce fonctionnement : les mouvements pendulaires, qui unissent très fortement les 5 noyaux urbains à la ville mère. Toutes les enquêtes faites ont montré l'importance de ces mouvements quotidiens, à des fins de travail ou de services, qui font que la ville mère qui comprend 500 000 habitants la nuit en compte près de 800 000 dans le milieu de la journée. Même la réalisation de zones industrielles à proximité de chaque ville satellite n'a pas empêché l'ampleur de ces mouvements, sous-tendus aujourd'hui par la disponibilité des transports. La libéralisation des transports en commun a été capitale, car tout à la fois elle maintient la ville dans des dimensions acceptables (les gens ne sont plus obligés d'habiter en ville pour y travailler), mais élargit considérablement son aire d'attraction. Certains actifs habitent Aïn Abid ou Mila et viennent tous les jours travailler à Constantine. La couronne qui respire au même rythme que la ville ne cesse de s'étendre.

Ce sont ces flux quotidiens multiples qui font l'unité de cette aire métropolitaine, et qui font que toute cette population, quel que soit son lieu de résidence, se sent constantinoise.

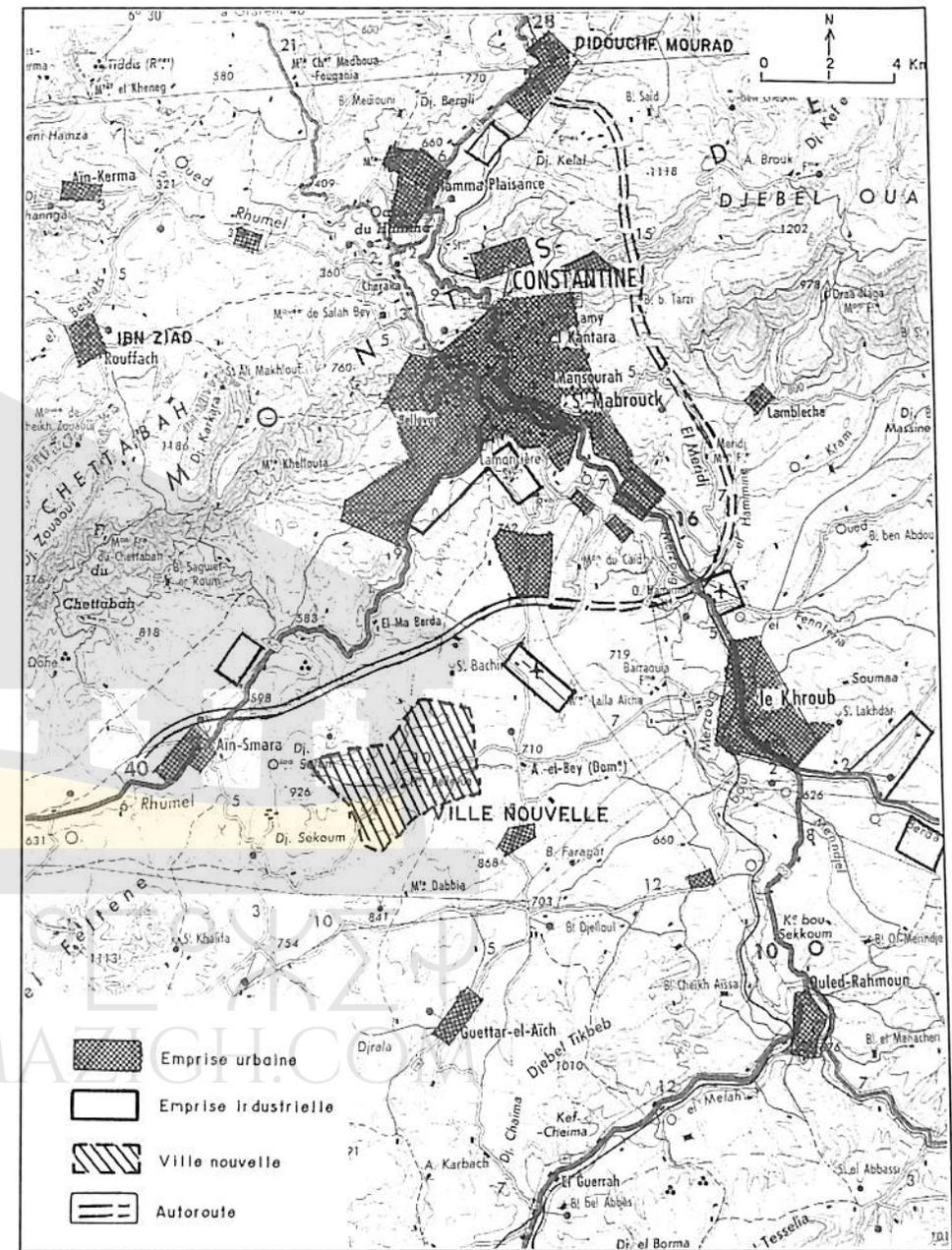


Fig. N° 26 : Le grand Constantine, aujourd'hui. L'aire métropolitaine a progressivement gagné sur la dépression au N (Hamma et Didouche), la vallée au SW (Aïn Smara), la vallée du Boumerzoug (El Khroub et jusqu'à Ouled Rahmoun). Elle se regroupe aujourd'hui sur le plateau d'Aïn El Bey (ville nouvelle).

la gestion de l'aire métropolitaine constantinoise

L'image mentale de la ville est celle du Rocher. Mais les édiles comme les urbanistes doivent s'obliger aujourd'hui à penser l'organisme urbain à l'échelle du Grand Constantine. Car il fonctionne à ce niveau-là. La planification et la gestion des aires urbaines sont aujourd'hui dans le monde, une des réalités les plus difficiles à mettre en oeuvre par les urbanistes.

Il y a nécessité d'une planification d'ensemble. Certes, les études sont menées dans le cadre d'un "groupement d'urbanisme", mais il n'existe aucune structure, aucune institution qui gère globalement ce groupe de localités, afin de penser de façon unitaire un certain nombre de services communs (transports, déchets ménagers, eau, ...). À défaut de communauté de communes, c'est la wilaya qui doit assurer cette coordination.

Par exemple l'évacuation de 600 tonnes/jour de déchets ménagers n'est pas une mince affaire, et la ville a changé plusieurs fois de lieu de décharge contrôlée.

C'est à l'échelle du Grand Constantine que la ville doit aujourd'hui repenser ses problèmes de liaisons internes. À juste titre, depuis 1990, ont été envisagés des projets de transports en site propre (projet Ingerop pour un tramway). Le premier ne visait que le territoire urbain proprement, le second une liaison centre-Zouaghi. Dans l'avenir, c'est le Grand Constantine qui doit être innervé par un jeu de tramways modernes, suivant un tracé en X fondé tout naturellement sur les noyaux urbains et les potentialités du site : un axe SW-NE Aïn Smara / ville nouvelle / centre / Djebel Ouasch ; un axe SE-NW El Khroub / centre / Hamma / Didouche. Le noeud de

raccordement du "centre" étant logiquement situé à la place de la Pyramide, à proximité du centre ville. Une telle infrastructure permettrait au Grand Constantine de fonctionner comme un ensemble urbain.

Cette vision d'ensemble doit prendre en compte également les *espaces agricoles* de l'aire métropolitaine. La configuration locale fait que les fonds de vallée et bassins constituent les meilleures terres *agricoles de la wilaya* (vallée du Boumerzoug, vallées supérieure et inférieure du Rhumel, bassin du Hamma), souvent irriguées et portant *des cultures maraîchères* et fruitières. L'urbanisation les a largement *mordues*. Les besoins en eau urbaine les ont souvent asséchées. Le *choix aujourd'hui* est entre laisser l'urbanisation tendre à faire se rejoindre par leurs marges les 6 noyaux urbains, ou au contraire de faire de ces espaces agricoles des *barrières vertes* entre chacune d'elles.

L'environnement écologique s'impose de façon aussi drastique aujourd'hui. Une métropole de 700 000 habitants a besoin de pôles de verdure. Elle a l'avantage de disposer de ces deux poumons d'oxygène que sont le Djebel Chettabah au SW, le Djebel Ouasch au NE, avec leurs forêts, leurs lacs, leurs ruines romaines et leurs vieilles zaouïas. Après une décennie d'enfermement l'agglomération va retrouver ses liens avec ce cadre écologique.

Un des éléments les plus évidents des liens de la ville avec son environnement est celui de l'alimentation en eau de la ville. Dès l'époque romaine, Cirta devait aller chercher son eau à 50 km de là (Aïn Boumerzoug), d'où elle s'écoulait par gravité jusqu'aux arcades qui *dominent le Rhumel*. Aujourd'hui, la métropole de 700 000 habitants, qui *consomme 50 fois* plus d'eau qu'à cette époque, frappe à toutes les portes, doit faire appel à tout son arrière-pays, et dessine autour d'elle une aire d'attraction dans toutes les directions, chaque génération ayant créé son adduction. L'appel aujourd'hui au barrage de Beni Haroun, le plus grand barrage algérien, montre bien la difficulté des choses : parce qu'il est situé à 100 m d'altitude largement en contrebas de la ville, il va falloir refouler les eaux sur 700 m de dénivellation, par des pompes géantes. Parce qu'il est localisé en aval de la ville, sur le Rhumel

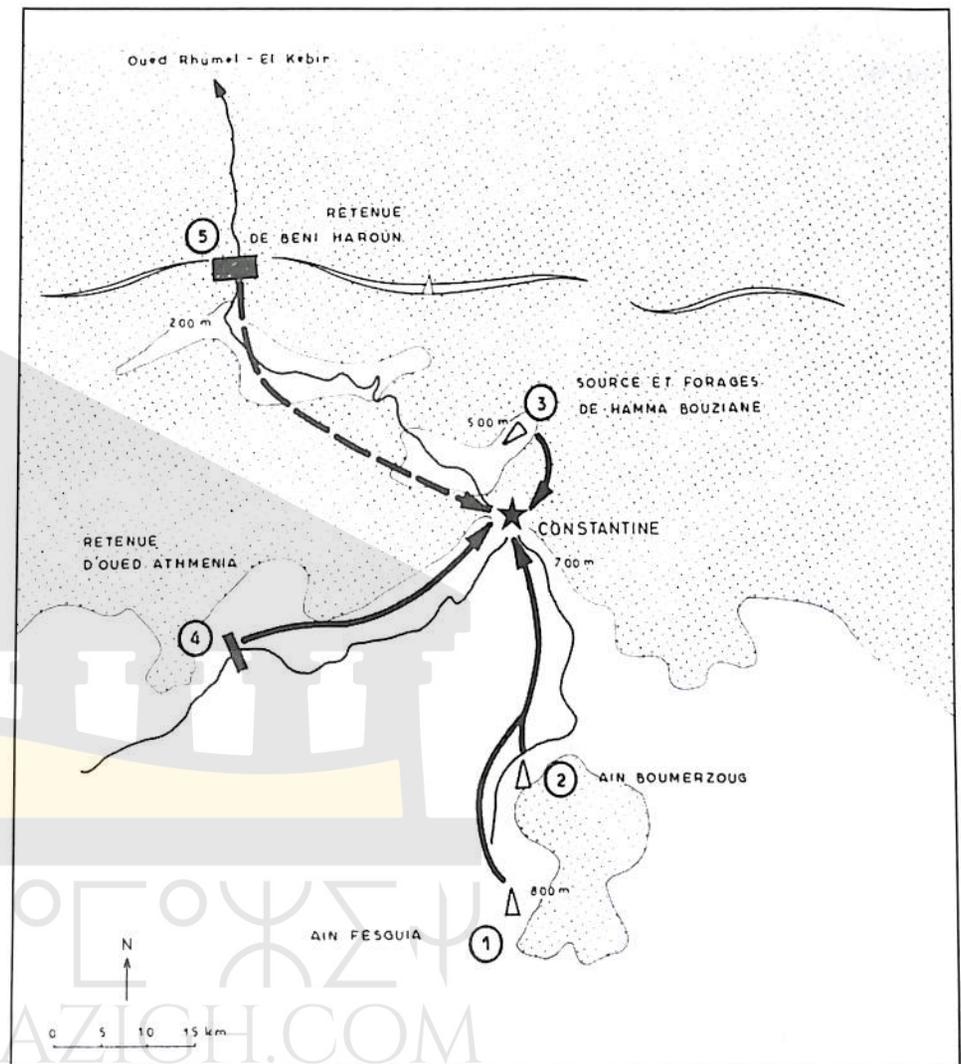


Fig. N° 27 : L'alimentation en eau de Constantine. L'alimentation en eau d'une ville perchée à 700 m d'altitude pose des problèmes délicats. Dès l'époque romaine a été captée l'Aïn Boumerzoug, située à 40 Km de là et amenée par gravité. L'époque coloniale a fait de même pour l'Aïn Fesguia. Les années 1980 ont pompé une partie des eaux du Hamma (au détriment des jardins) ; les années 1990 ont réalisé le barrage d'Oued Athménia, construit sur un karst. Enfin aujourd'hui une solution à plus long terme est en cours de réalisation à partir du grand barrage de Beni Haroun (950 millions de m³).

raccordement du "centre" étant logiquement situé à la place de la Pyramide, à proximité du centre ville. Une telle infrastructure permettrait au Grand Constantine de fonctionner comme un ensemble urbain.

Cette vision d'ensemble doit prendre en compte également les espaces agricoles de l'aire métropolitaine. La configuration locale fait que les fonds de vallée et bassins constituent les meilleures terres agricoles de la wilaya (vallée du Boumerzoug, vallées supérieure et inférieure du Rhumel, bassin du Hamma), souvent irriguées et portant des cultures maraîchères et fruitières. L'urbanisation les a largement mordues. Les besoins en eau urbaine les ont souvent asséchées. Le choix aujourd'hui est entre laisser l'urbanisation tendre à faire se rejoindre par leurs marges les 6 noyaux urbains, ou au contraire de faire de ces espaces agricoles des barrières vertes entre chacune d'elles.

L'environnement écologique s'impose de façon aussi drastique aujourd'hui. Une métropole de 700 000 habitants a besoin de pôles de verdure. Elle a l'avantage de disposer de ces deux poumons d'oxygène que sont le Djebel Chettabah au SW, le Djebel Ouasch au NE, avec leurs forêts, leurs lacs, leurs ruines romaines et leurs vieilles zaouïas. Après une décennie d'enfermement l'agglomération va retrouver ses liens avec ce cadre écologique.

Un des éléments les plus évidents des liens de la ville avec son environnement est celui de l'alimentation en eau de la ville. Dès l'époque romaine, Cirta devait aller chercher son eau à 50 km de là (Aïn Boumerzoug), d'où elle s'écoulait par gravité jusqu'aux arcades qui dominent le Rhumel. Aujourd'hui, la métropole de 700 000 habitants, qui consomme 50 fois plus d'eau qu'à cette époque, frappe à toutes les portes, doit faire appel à tout son arrière-pays, et dessine autour d'elle une aire d'attraction dans toutes les directions, chaque génération ayant créé son adduction. L'appel aujourd'hui au barrage de Beni Haroun, le plus grand barrage algérien, montre bien la difficulté des choses : parce qu'il est situé à 100 m d'altitude largement en contrebas de la ville, il va falloir refouler les eaux sur 700 m de dénivellation, par des pompes géantes. Parce qu'il est localisé en aval de la ville, sur le Rhumel

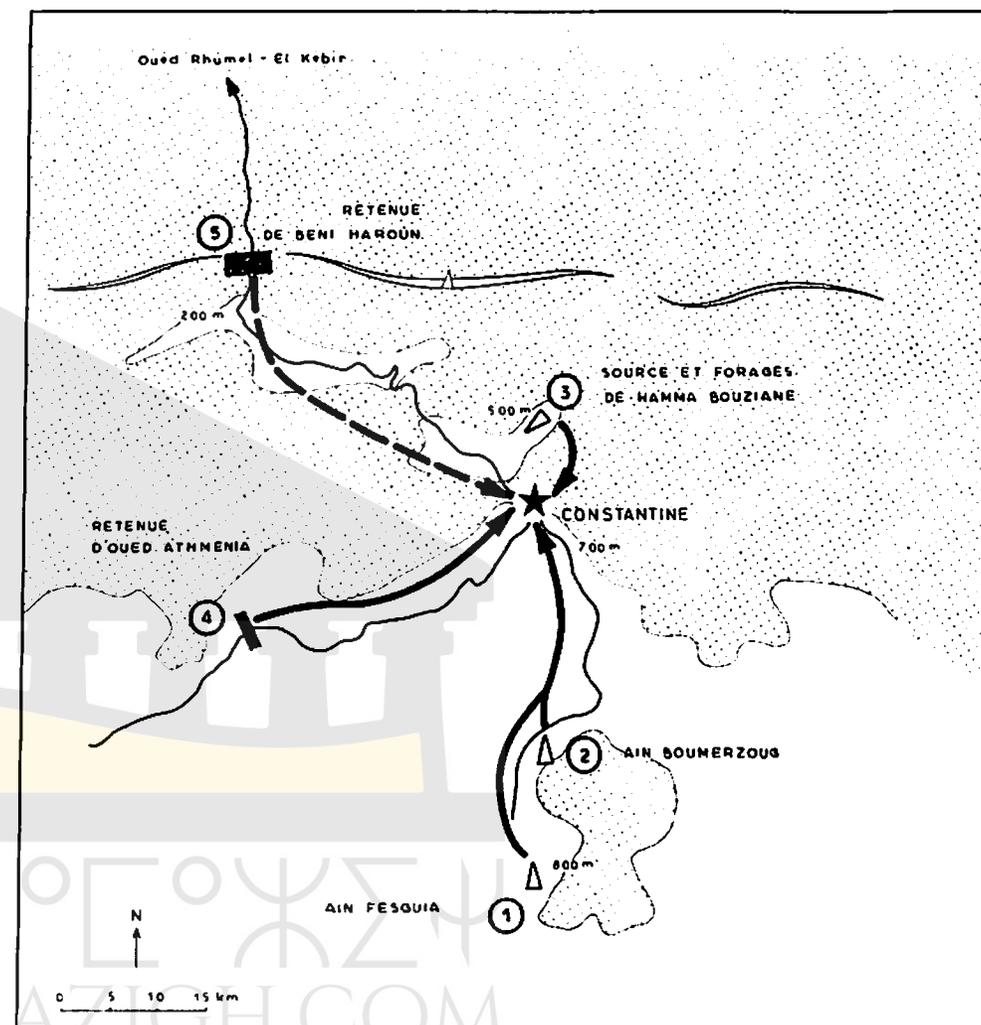


Fig. N° 27 : L'alimentation en eau de Constantine. L'alimentation en eau d'une ville perchée à 700 m d'altitude pose des problèmes délicats. Dès l'époque romaine a été captée l'Aïn Boumerzoug, située à 40 Km de là et amenée par gravité. L'époque coloniale a fait de même pour l'Aïn Fesquia. Les années 1980 ont pompé une partie des eaux du Hamma (au détriment des jardins) ; les années 1990 ont réalisé le barrage d'Oued Athmenia, construit sur un karst. Enfin aujourd'hui une solution à plus long terme est en cours de réalisation à partir du grand barrage de Beni Haroun (950 millions de m³).

inférieur, il va recevoir toutes les eaux usées de l'agglomération. D'où l'importance, dans ce circuit fermé Beni Haroun/Constantine/Beni Haroun, de la station d'épuration sise à l'aval de la ville (réalisée par les Yougoslaves), et de la station de traitement des eaux (à réaliser par la Société Suez à l'amont de la ville, près du barrage de reprise d'Ouled el Kaïm). C'est toute la région qui sera mise à contribution. Et c'est un contrôle très serré de ces opérations qui sera nécessaire.

De même, les axes de communications doivent être à la hauteur de cette métropole régionale. L'autoroute W-E en cours, contournant la ville par le sud et traversant de part en part l'aire métropolitaine, déviara le trafic de transit, et améliorera l'articulation de la ville avec les pôles d'Alger et Annaba. La voie ferrée créée dans la décennie 80 entre El Arrouch et Jijel la relie à la région de Petite Kabylie, celle en cours de construction d'Aïn Mlila à Tébessa lui redonnera le contrôle des Hautes Plaines extrême-orientales.

Ces exemples amènent à repenser le Grand Constantine dans son cadre régional, à reprendre en compte tous les liens tissés au cours des âges entre ville et région. Nous avons vu que Constantine avait de fait des fonctions de capitale régionale. N'est-il pas nécessaire d'officialiser ce rôle, c'est-à-dire d'en faire un niveau intermédiaire entre l'État et les wilayate, niveau de coordination et de planification régionale. C'est tout le problème de la régionalisation qui est posé là. Fonction qui n'enlèverait rien aux wilayate, mais déchargerait les instances de l'État d'une partie de leurs fonctions. Constantine renouerait ainsi avec ses fonctions du temps passé. Les régions-programmes du Ministère de l'Aménagement amorcent ce type de structure.

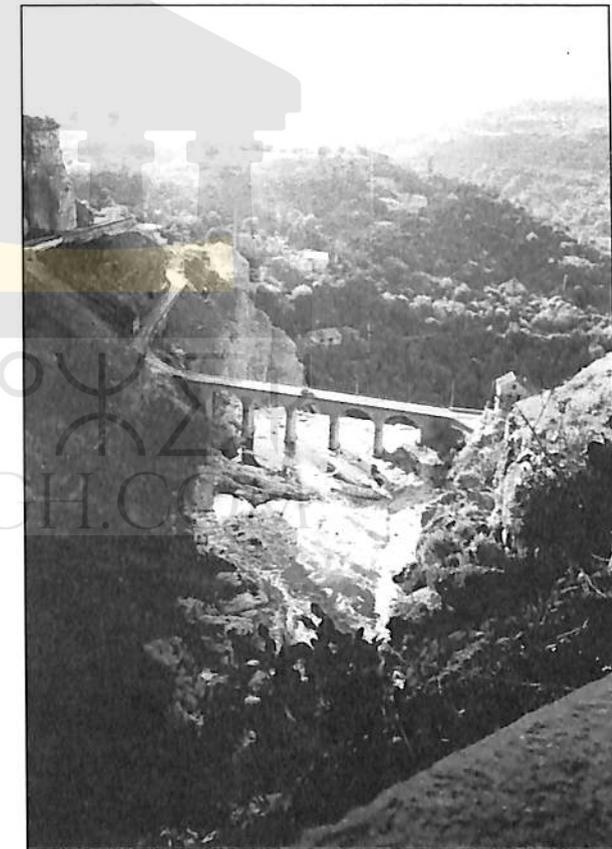
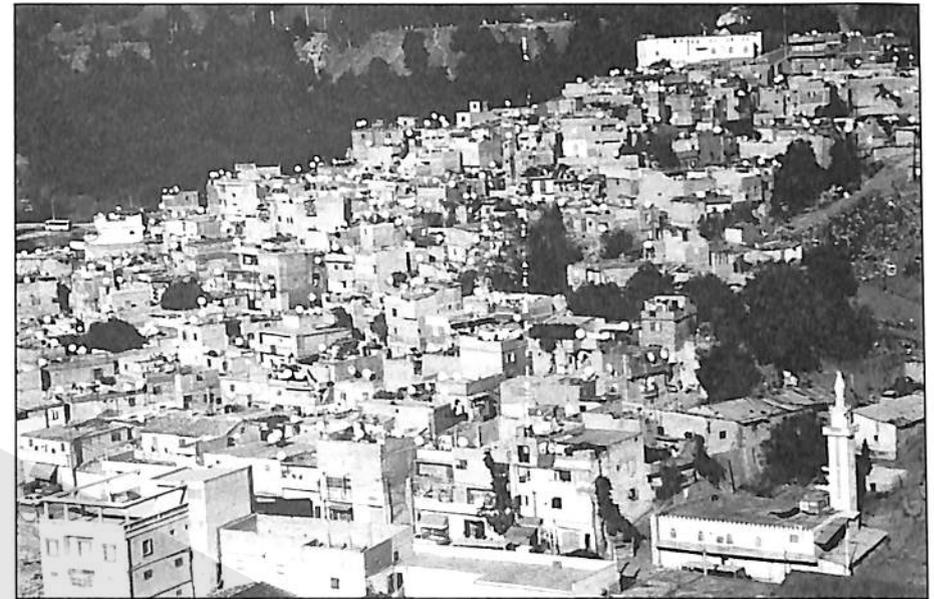


Fig. N° 28 : Deux paysages de Constantine. En haut, le quartier de l'Avenue de Roumanie, sur un versant du Rhumel, avec ses paraboles. En bas, le pont des chutes au débouché des gorges du Rhumel.

Conclusion

Saisir une ville, à travers son territoire, n'est jamais chose aisée aujourd'hui. Il faut aller du centre historique à la ville, puis à l'agglomération, puis à l'aire urbaine et jusqu'à la région, et revenir inversement de la région au centre ville, par un mouvement de va et vient. C'est par cette gymnastique de l'esprit que l'on peut pénétrer quelque peu la complexité des choses.

Constantine est riche de son ancienneté historique, et de toute sa culture, symbolisée par la vieille ville du Rocher. Celle-ci est une des rares médinas véritables qui subsistent aujourd'hui en Algérie, elle mériterait d'être sauvegardée d'urgence. Mais la ville n'est pas fermée sur son passé, elle reconquiert ses fonctions régionales, et se donne de vastes terrains d'expansion pour l'avenir. La ville nouvelle en est l'élément majeur.

La ville d'Ali Mendjeli, création totalement ex nihilo, sans orientation bien nette au départ hormis l'habitat, un peu bricolée sur le plan administratif, est destinée à avoir une ampleur numérique beaucoup plus grande que la plupart des villes nouvelles dans le monde. Poussée par la pression démographique, la menace des glissements de terrains à Constantine, et la montée estudiantine, elle est assurée de remplir à terme son assiette et ses 300 000 habitants. Plus qu'une "ville nouvelle", ce sera un Constantine 2, en symbiose avec la ville mère.

Toutes les grandes villes ont des problèmes d'assiette de leur extension spatiale. Et y répondent par des solutions diverses. Casablanca, Alger ou Oran, se développent par bourgeonnement successifs et taches urbaines sur les plaines voisines. Annaba, par un développement en anneau urbain autour du Djebel Bellelita. Le Caire, Londres, Paris ou Hong Kong, par la création d'une auréole de villes nouvelles de petite taille. L'originalité de Constantine est de fonder sa croissance spatiale sur une ville nouvelle unique, mais de

grande taille, capable à terme de contrebalancer le poids de la ville mère. L'avenir dira si cette formule se révèle adéquate.

La vieille cité de Constantine a généré une création nouvelle. Dans l'espérance et la fierté. Mais aujourd'hui, elle voudrait divorcer d'elle. Les Constantinois trouvent tous les arguments pour condamner cette création, "qui n'a rien d'une ville nouvelle". Ils condamnent les édiles, les promoteurs, les habitants, les architectes, les praticiens.

Dans sa gestation, rapide et centralisée, elle a été marquée de certaines dérives, nous l'avons vu. Elle est pourtant indispensable, quoi qu'on dise. Et elle a pour elle de grandes potentialités, il faut les favoriser, les mettre en exergue. D'une ville de béton faire une ville d'hommes. Redonner la Ville Nouvelle aux Constantinois. La réhabiliter dans leur esprit. C'est une occasion unique pour nous de voir jaillir de terre une ville conçue pour et par les hommes du 21ème siècle.

C'est une chance pour la ville de Constantine d'être constituée demain à la fois d'une vieille cité très enracinée dans l'histoire, et d'une ville neuve, de poids presque équivalent, et apte aux innovations du monde moderne et de la mondialisation. Aux responsables de saisir cette chance, aux populations de la vivre.

ANNEXES

Textes d'auteurs ayant décrit la ville de Constantine :

El Idrisi (12ème siècle)

Louis Régis (1879)

Guy de Maupassant (1884)

Isabelle Eberhardt (1901)

Kateb Yacine (1956)

Armand Frémont (1974)

Benjamin Stora (2003)

Najia Abeer (2003)

AL IDRISI

Géographe arabe, 12ème siècle,
Kitab nuzhat al-mushtaq, édit Bresc H., Nef A., 1999,
traduction Moukraenta Bakhta, 2005.

À dix huit milles de Mila, à l'est, à travers une chaîne de montagnes, on arrive à la ville de Qusantina al-Hawa. C'est une ville peuplée qui a des souks et des marchands, des habitants aisés, nantis, vivant largement des transactions qu'ils font avec les Arabes et des contrats d'association qu'ils souscrivent, avec eux, pour les labours et pour le stockage des récoltes. Le froment séjourne dans les silos de cette ville cent ans sans se gâter. Ils ont du miel en abondance, ainsi que du beurre salé qui est exporté dans tous les pays.

La ville est bâtie sur un promontoire isolé et en forme de quadrilatère avec une légère partie recourbée. On n'y accède que du côté d'une porte située dans sa partie occidentale et qui n'est pas bien large. Là est le cimetière de la ville ainsi qu'un édifice encore debout datant des anciens Romains, un château entièrement démoli ou à peu de chose près et enfin un théâtre construit par les Romains, semblable au théâtre de Tarma en Sicile. Qusantina est entourée, de tous côtés, par la rivière, comme par un collier. Du côté intérieur, elle n'a pas de mur dépassant une demi-brasse de haut, sauf du côté de la porte de Mila. La ville a en effet deux portes, celle de Mila, à l'ouest, et celle d'al-Qantar, à l'est. Le pont est une des constructions les plus étonnantes, sa hauteur dépasse cent coudées rasas, il a été construit par les Romains, en arcades superposées, au nombre de cinq dans la

partie la plus large de la rivière. L'eau pénètre par trois d'entre elles, du côté ouest. Comme nous venons de le dire, il y a arcade sur arcade et celle du bas est parcourue par l'eau qui coule dans le lit de la rivière, tandis que l'autre, qui est en haut, offre son dos aux piétons et aux passants qui gagnent la rive opposée. Les deux arcades restantes, qui sont du côté de la ville, sont adossées isolément à la montagne. Entre les arcades, il y a des piliers qui les protègent des méfaits de l'eau et des coups de boutoir, au moment des crues. En haut des piliers, il y a des arcatures vides qui sont comme des "fillettes d'arcades" dans le cas où l'eau, augmentant de volume et dépassant la hauteur des piliers, serait évacuée par ces ouvertures. C'est une des constructions les plus curieuses qui aient jamais été vues.

Dans toute la ville, il n'est pas de maison, grande ou petite, dont le linteau ne soit pas monolithe. Il en est de même des piliers latéraux des portes, il en est qui sont de deux pierres et il en est qui sont de quatre pierres. La construction des maisons est faite en terre, mais le sol est entièrement dallé. Dans chaque maison, il y a deux, trois ou quatre souterrains creusés dans le roc. La température qui y règne est constamment fraîche et tempérée, elle assure la conservation du blé. La rivière lui vient du côté sud, la contourne par l'ouest, puis par l'est, puis fait une courbe du côté nord, coule vers l'ouest jusqu'au pied de la montagne, puis vers le nord, pour aller se jeter à la mer, à l'ouest de l'oued Seher.

Qusantina est une des places les plus fortes du monde, elle domine des plaines qui s'étendent au loin et ont de vastes champs de blé et d'orge. À l'intérieur de la ville, près des remparts, il y a un réservoir où l'on puise l'eau en temps de siège.

Louis REGIS

Femme écrivain et voyageur

1879

Constantine et sa région, voyages et séjour, 1879.

Publication LERSHMM, Université Constantine, présenté par K. Filali, 2005, 180 p.

La ville de Constantine peut être justement comparée à un vaste caravansérail. Son enceinte fortifiée, forcément restreinte par la configuration des montagnes, renferme dans son étroit espace une nombreuse population pressée et en partie flottante. (...)

Pour pénétrer dans Constantine, il faut traverser un large pont de fer jeté avec hardiesse à trois cent pieds au dessus du Rummel. La porte à laquelle il aboutit s'appelle Bab el-Kantara, ce qui, en arabe, veut dire porte du Pont. La ville est traversée dans toute sa largeur par une rue française. Percée comme au hasard au beau milieu des quartiers arabes. Elle n'est pas encore entièrement garnie de maisons des deux côtés, et dans les espaces restés vides, on aperçoit des habitations mauresques dont il ne reste debout qu'une faible portion; quelque fois, la moitié seulement d'une cour avec deux ou trois arcades joignant le mur ; dans d'autres endroits, les arcades sont à jour et servent de cadre à une petite ruelle arabe pleine de va-et-vient. Pour niveler un peu la rue, on a été obligé de la creuser, dans certaines parties, assez profondément ; on a solidifié la tranchée avec de la maçonnerie et on a placé des escaliers étroits pour mettre en communication cette partie de la ville avec celle qui se trouve perchée

sur le sommet de la butte. L'effet est véritablement très pittoresque. En levant les yeux, on aperçoit tantôt la porte arrondie d'une petite mosquée, tantôt des murailles blanches et inégales se détachant sur le ciel bleu et rompent, par leur forme fantaisiste, l'aspect trop uniforme des affreuses maisons françaises qui bordent la rue. Les maisons européennes, sans cour et percées de nombreuses fenêtres exposées au midi, sont loin d'être appropriées aux climats chauds. (...)

Toutes les caravanes déchargent le matin leurs fardeaux, soit à la halle au blé, soit dans les entrepôts. Vers le milieu de juillet, quoique tous les grains ne soient pas encore apportés, l'abondance extraordinaire de céréales qui s'étalent dans cette partie des faubourgs offre en soi-même un beau et curieux spectacle. Des montagnes de grains de différentes espèces s'élèvent de tous côtés dans l'enceinte de la halle, vaste bâtiment couvert en vitres, où le bruit des voix, le mouvement des employés arabes, des conducteurs de chameaux et des acheteurs européens, étourdit ceux-là mêmes qui s'arrêtent, ne fût-ce qu'un moment, devant l'une des entrées. (...)

Les caravanes chargées de dattes, de tapis et d'étoffes sont les seules, à proprement parler, qui viennent directement du grand désert; celles qui apportent à Constantine du grain et de la laine ont généralement pris leurs chargements dans les différentes parties de la province qui se trouvent éloignées d'une ligne de chemin de fer ou d'une grande route. Constantine sert de débouché à toutes les denrées d'exportation de cette vaste province, étant, par Philippeville, en communication facile avec Alger et Marseille et avec les nombreux ports de l'Espagne.

Depuis que la rue Nationale est tracée, les chameaux ne sont plus admis à pénétrer dans la ville. Il n'y a pas longtemps encore une simple ruelle tortueuse et inégale traversait Constantine dans toute sa longueur d'une porte à l'autre, et les caravanes, en suivant ce chemin unique, causaient, par leur nombre, des encombrements inextricables. Il est vrai de dire qu'à cette époque il n'y avait ni la station de chemin de fer, ni les nombreuses voitures particulières, ni les omnibus de toute forme qui descendent, à présent, la rue avec rapidité.

Guy de MAUPASSANT

écrivain français

1884

Au soleil. Récit de voyage. Havard, 1884, 297 p.

Du Chabet jusqu'à Sétif on croit traverser un pays en or. Les moissons coupées haut et non fauchées ras comme en France, pilées par les pieds des troupeaux, mêlant leur jaune clair de paille au rouge plus foncé du sol, donnent juste à la terre la teinte chaude et riche des vieilles dorures. Sétif est une des villes les plus laides qu'on puisse voir. Puis on traverse, jusqu'à Constantine, d'interminables plaines. Les bouquets de verdure, de place en place, les font ressembler à une table de sapin sur laquelle on aurait éparpillé des arbres de Nuremberg.

Et voici Constantine, la cité phénomène, Constantine l'étrange, gardée, comme par un serpent qui se roulerait à ses pieds, par le Rhumel, le fantastique Rhumel, fleuve de poème qu'on croirait rêvé par Dante, fleuve d'enfer coulant au fond d'un abîme rouge comme si les flammes éternelles l'avaient brûlé. Il fait une île de sa ville, ce fleuve jaloux et surprenant ; il l'entoure d'un gouffre terrible et tortueux, aux rocs éclatants et bizarres, aux murailles droites et dentelées.

La cité, disent les Arabes, a l'air d'un burnous étendu. Ils l'appellent Belad-el-Haoua, la cité de l'air, la cité du ravin, la cité des passions. Elle domine des vallées admirables pleines de ruines romaines, d'aqueducs aux arcades géantes, pleines aussi d'une merveilleuse végétation. Elle est dominée par les hauteurs de Mansoura et de Sidi-Mecid.

Elle apparaît debout sur son roc, gardée par son fleuve, comme une reine. Un vieux dicton la glorifie : "Bénissez, dit-il à ses habitants, la mémoire de vos aïeux qui ont construit votre ville sur un roc. Les corbeaux fientent ordinairement sur les gens, tandis que vous fientez sur les corbeaux".

Les rues populeuses sont plus agitées que celles d'Alger, grouillantes de vie, traversées sans cesse par les êtres les plus divers, par des Arabes, des Kabyles, des Biskris, des Mzabis, des nègres, des Mauresques voilées, des spahis rouges, des turcos bleus, des kadis graves, des officiers reluisants. Et les marchands poussent devant eux des ânes, ces petits bourricots d'Afrique hauts comme des chiens, des chevaux, des chameaux lents et majestueux.

Salut aux juives. Elles sont ici d'une beauté superbe, sévère et charmante. Elles passent drapées plutôt qu'habillées, drapées en des étoffes éclatantes, avec une incomparable science des effets, des nuances, de ce qu'il faut pour les rendre belles. Elles vont, les bras nus depuis l'épaule, des bras de statues qu'elles exposent hardiment au soleil ainsi que leur calme visage aux lignes pures et droites. Et le soleil semble impuissant à mordre cette chair polie.

Mais la gaieté de Constantine, c'est le peuple mignon des petites filles, des toutes petites. Attifées comme pour une fête costumée, vêtues de robes traînantes de soie bleue ou rouge, portant sur la tête de longs voiles d'or ou d'argent, les sourcils peints, allongés comme un arc au-dessus des deux yeux, les ongles teints, les joues et le front parfois tatoués d'une étoile, le regard hardi et déjà provoquant, attentives aux admirations, elles trottaient, donnant la main à quelque grand Arabe, leur serviteur.

On dirait quelque nation de conte de fées, une nation de petites femmes galantes; car elles ont l'air femme, ces fillettes, femmes par leur toilette, par leur coquetterie éveillée déjà, par les apprêts de leur visage. Elles appellent de l'oeil, comme les grandes ; elles sont charmantes, inquiétantes, et irritantes comme des monstres adorables. On dirait un pensionnat de courtisanes de dix ans, de la graine d'amour qui vient d'éclorre.

Mais nous voici devant le palais d'Hadj-Ahmed, un des plus complets échantillons de l'architecture arabe, dit-on. Tous les voyageurs l'ont célébré, l'ont comparé aux habitations des *Mille et Une Nuits*. Il n'aurait rien de remarquable si les jardins intérieurs ne lui donnaient un caractère oriental fort joli. Il faudrait un volume pour raconter les férocités, les dilapidations, toutes les infamies de celui qui l'a construit avec les matériaux précieux enlevés, arrachés aux riches demeures de la ville et des environs.

Le quartier arabe de Constantine tient une moitié de la cité. Les rues en pente, plus emmêlées, plus étroites encore que celles d'Alger, vont jusqu'au bord du gouffre, où coule l'Oued-Rhumel.

Huit ponts jadis traversaient ce précipice. Six de ces ponts sont en ruine aujourd'hui. Un seul, d'origine romaine, nous donne encore une idée de ce qu'il fut. Le Rhumel, de place en place, disparaît sous des arches colossales qu'il a creusées lui-même. Sur l'une d'elles, fut bâti le pont. La voûte naturelle où passe le fleuve est élevée de quarante et un mètres, son épaisseur est de dix-huit mètres ; les fondations de la construction romaine sont donc à *cinquante neuf* mètres au-dessus de l'eau ; et le pont avait lui-même deux étages, deux rangées d'arches superposées sur l'arche géante de la nature. Aujourd'hui, un pont de fer, d'une seule arche, donne entrée dans Constantine.

Mais il faut partir, et gagner Bône, jolie ville blanche qui rappelle celles des côtes de France sur la Méditerranée.

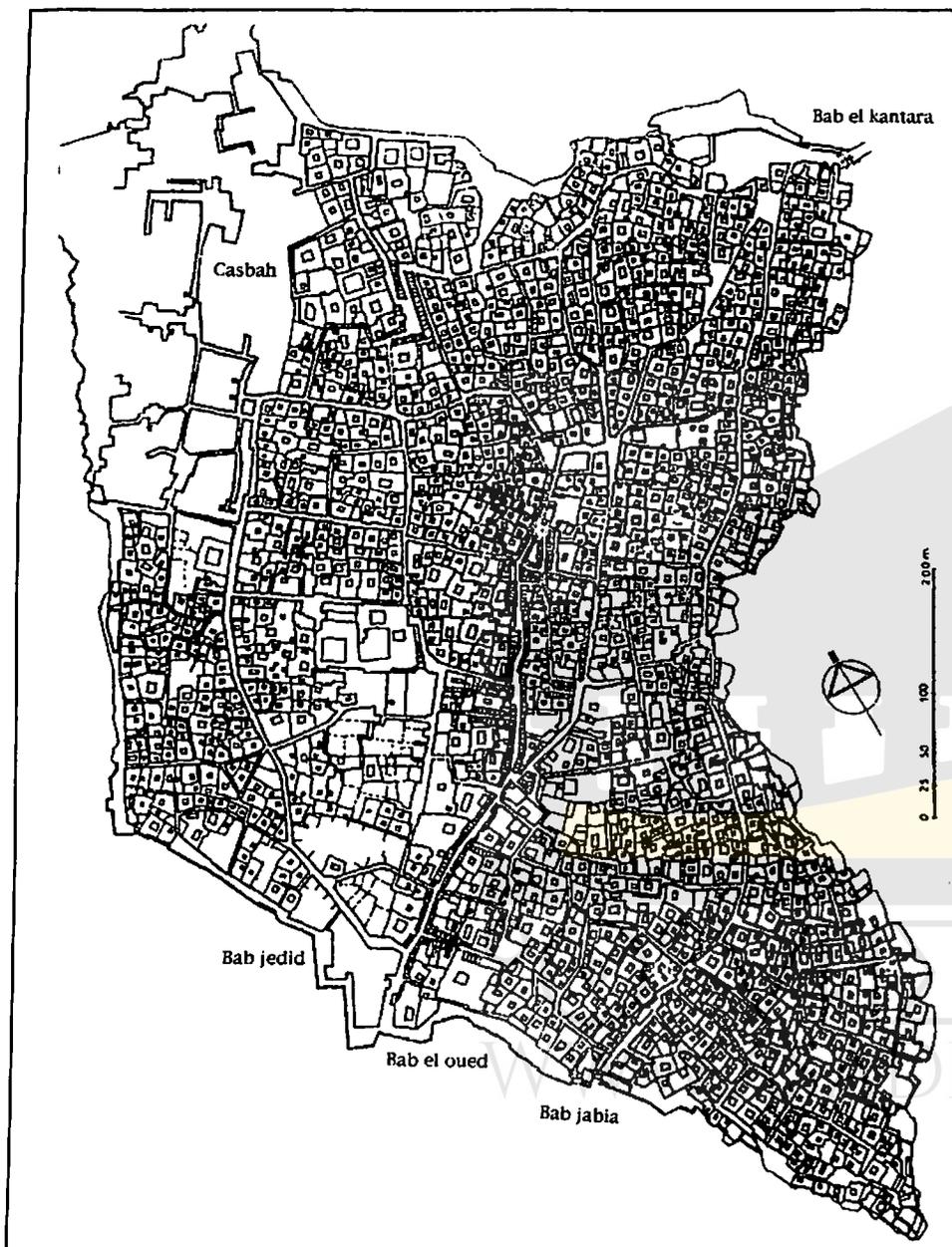


Fig. N° 29 : La vieille ville de Constantine en 1837, telle qu'ont du la connaître L. Régis ou G. de Maupassant. Coalescence de maisons à cour fermée, telles les alvéoles d'une ruche ; 4 portes d'accès, rue centrale avec souks.

(Source = Archives de Wilaya).

Isabelle EBERHARDT

Journaliste écrivain, franco-russe.

Mes journaliers (écrits en 1901). Ed d'Aujourd'hui, 1923, 300 p.

Départ à 6 heures (de Philippeville). Jusqu'à Constantine, montagnes, coteaux et plaines fertiles. Joie enfantine d'Amara à la vue des champs, des tentes et des troupeaux. Dans cette âme obscure, faussée, irrepentie, subsiste l'amour vivace du bédouin pour la terre musulmane, pour la patrie des nomades... Enfin, les rochers prodigieux de Constantine se profilent à l'horizon.

Nous débarquons dans la gare. Si Mahmoud monte avec moi jusqu'à la première rue à gauche. Là, nous nous séparons et je prends les rues, devant moi, au hasard. Enfin, j'entre au café Zouaoui, honteuse de ma casquette de roumi... Après une longue station et un entretien avec le patron, vieux fumeur de kif, je pars avec le hamel Hantou à la recherche de Mohamed ben Chakar. Rues étroites et tortueuses, en pente, places inclinées, carrefours compliqués, coins d'ombre et de silence, porches immaculés et ciselés de mosquées anciennes, bazars couverts, tout cela me donne une ivresse bien connue, celle que je ressens toujours dans les vieux décors arabes. Impressions de Tunis ou d'Alger... de la première surtout...

Pérégrinations, interrogations sans fin... Enfin, nous découvrons le gisement de Ben Chakar : tout en haut d'une ruelle en escalier, une impasse au-dessus de laquelle, à à peine 1m,60 du sol, est le plancher en poutres d'un ali, sorte d'ancre obscur où il faut marcher

courbé pendant quatre ou cinq mètres. Puis, intérieur maure, blanc bleuâtre, comme ceux de Bône.

Frère de Mohamed ben Chakar, fumeur de chira et de kif, tantôt portefaix, tantôt cafetier, tantôt marchand de beignets, très sympathique. Gentille aussi sa femme, délurée et hommasse.

Dès l'après-midi, départ, avec Ben Chakar, pour les gorges du Rhumel, abîmes prodigieux où de frêles passerelles sont suspendues, souvent dans l'ombre, avec des escaliers souterrains, et des circuits sans fin.

Rencontré quelques artisans constantinois. Aux bains juifs, baignade fantastique de grands enfants. Revenus par la route qui surplombe l'abîme, sur la rive opposée à celle où est la ville.

Le soir, été au café de Sidi Ksouma, avec la sensation très nette que Zuizou était à Constantine... Assise dans un coin, sous mes effets arabes qui me mettaient à l'aise, écouté chanter et frapper du tambourin jusqu'à une heure avancée. Fêtes de Beldia, faces pâles et distinguées, atones, les yeux mi-clos...

Nuit mauvaise, à cause de l'inquiétude et des puces...

KATEB Yacine

écrivain algérien

1956

Nedjma. Roman. Paris, Seuil, 256 p.

"L'Écrasante", annonçait l'homme dressé à la portière, et qui n'avait pas dormi de la nuit ; Rachid ne se leva pas. Il rabattait les revers de sa veste sur la vieille chemise de soldat, en s'appuyant en avant, le front, le nez, la lèvre épaisse contre la vitre, comme s'il tenait à l'oeil toute l'imprévisible banlieue de Constantine qui s'étendait au ralenti, apparemment hors d'atteinte, bondissante et pétrifiée, sans nulle hospitalité ni masque de grandeur - selon le mot de ses habitants suspendus : l'Écrasante.

Élevée graduellement vers le promontoire abrupt qui surplombe la contrée des Hauts Plateaux couverts de forêts, au sol et au sous-sol en émoi depuis les prospections romaines et les convois de blé acheminés par les Génois pour finir impayés dans les silos du Directoire, Constantine était implantée dans son site monumental, dont elle se détachait encore par ses lumières pâlisantes, serrées comme des guêpes prêtes à décoller des alvéoles du rocher sans attendre l'ordre solaire qui téléguide leur vol aussitôt dissipé, - insoupçonné promontoire en son repaire végétal, nid de guêpes désertique et grouillant, enfoui dans la structure du terrain, avec ses tuiles, ses catacombes, son aqueduc, ses loges, ses gradins, son ombre d'amphithéâtre de toutes parts ouvert et barricadé, - le roc, l'énorme roc trois fois éventré par le torrent infatigable qui s'enfonçait en

battements sonores, creusant obstinément le triple enfer de sa force perdue, hors de son lit toujours défait, sans assez de longévité pour parvenir à son sépulcre de blocs bouleversés: cimetière en dérouté où le torrent n'était jamais venu rendre l'âme, ranimé bien plus haut en cascades inextinguibles, sombrées à flanc d'entonnoir, seules visibles des deux ponts jetés sur le Koudia, du ravin où l'oued n'était plus qu'un bruit de chute répercuté dans la succession des gouffres, bruit d'eaux sauvages que ne contenait nulle chaudière et nul bassin, bruissement sourds sans fin, sans origine, couvrant le grondement acharné de la machine dont la vitesse décroissait cependant, traversant les restes de verdure, prairies encore interdites au cheptel, irradiées sous la légère croûte de gel, fourrés de figuiers nus et difformes, de caroubiers, de ceps en désuétude, d'orangers rectilignes, détachements de grenadiers, d'acacias, de noyers, ravines de néfliers et de chênes jusqu'aux approches du chaos brumeux et massif, - le roc, sa solitude assiégée par la broussaille, l'énorme roc et l'hiver finissant dans ses replis âpres et irrités... Sidi Mabrouk.

Enfumée dans la brume, la locomotive semblait perdue à chaque détour, chaque escapade, chaque maléfice de la brusque, la persistante ville - Écrasante de près comme de loin - Constantine aux camouflages tenaces, tantôt crevasse de fleuve en pénitence, tantôt gratte-ciel solitaire au casque noir soulevé vers l'abîme: rocher surpris par l'invasion de fer, d'asphalte, de béton, de spectres aux liens tendus jusqu'aux cimes de silence, encerclé entre les quatre ponts et les deux gares, sillonné par l'énorme ascenseur entre le gouffre et la piscine, assailli à la lisière de la forêt; battu en brèche, terrassé jusqu'à l'esplanade où se détache la perspective des Hauts Plateaux, - cité d'attente et de menace, toujours tentée par la décadence, secouée de tranches millénaires, - lieu de séisme et de discorde ouvert aux quatre vents par où la terre tremble et se présente le conquérant et s'éternise la résistance : Lamoricière succédant aux Turcs, après les dix ans de siège. (...)

Armand FRÉMONT

Géographe français.

Algérie - El Djezaïr, les carnets de guerre et de terrain d'un géographe. Paris, Maspéro, coll Hérodote, 1982, 278 p. (texte cité : 1974).

Je serai toute ma vie ébloui par la lumière des matins de Constantine. (...)

Nous tournons autour et dans Constantine, cette ville qui se regarde sous de multiples faces, taillées par le Rhumel. Les grands murs raides des bâtiments administratifs à la française s'opposent aux escaliers et aux décrochements de la médina. Les bidonvilles cascades en coulées sur les pentes comme des décharges aménagées. Le hérissément des grands ensembles collectifs fait surgir une autre ville aux abords de la route de Sétif. Nous faisons un saut jusqu'au Hamma blotti dans la verdure des jardins irrigués. Le souk regorge de bottes de carottes et de navets.

Constantine est une ville, peut-être la ville par excellence. Ses formes jouent avec les facettes de multiples miroirs, avec les jardins et les terrains vagues, les éperons et les gorges, les ruelles et les places. Constantine admet difficilement la ligne droite et s'organise à l'infini dans les détours de sa géographie et de son histoire. On s'y perd rapidement. Mais on se retrouve non moins vite, dans le même tour ou dans un autre. La place des Martyrs rassemble. Le Rhumel est un repère, pour peu qu'on en ait compris le cours. Les quartiers

s'identifient dans leur disparité. L'université répond puissamment aux constructions du centre historique. La ville existe. Alger n'échappe pas à l'éclatement et à l'étalement urbain; la capitale devient un monstre de plus en plus difficile à maîtriser. Constantine projette aussi des tentacules le long de ses grandes routes, comme une hydre. Mais, dans un site singulier, l'alternance même des ravins et des éperons maintient l'unité de la ville autour du Rocher ainsi que l'interpénétration du rural et de l'urbain, des immigrés des villages agglomérés dans la ville et des citadins en regard sur le bled. La plaine, les jardins, les champs investissent la ville, presque jusqu'au centre de celle-ci, de même que la ville est présente dans chaque village. (...)

Oscar Niemeyer, l'architecte de Brasilia, a construit l'université sur un des plateaux en éperon qui regarde la ville, au-dessus du Rhumel et de l'oued Bou Merzoug, au sud de l'agglomération, vers les Hautes Plaines. Une haute tour comme un signal, le bâtiment de l'administration. Un restaurant panoramique, la salle des conférences et des congrès, une sorte de vaste tente de béton. Une longue horizontale, trait d'union de l'ensemble, fermée comme un navire, détachée au-dessus du sol, le bâtiment des classes, le couloir des instituts. Les étudiants en foule vont et viennent dans ce chantier encore en installation. Tout se confond pour traduire l'évidence. L'université en chantier. Le chantier dans l'université. Le peuple qui se cherche. Le mouvement du béton. L'audace en mouvement... Le directeur du département de géographie a vingt ans. (...)

Au fond du rayon, les ponts se chevauchent et mélangent les âges et les genres : l'oued, la piste, la route, le chemin de fer, l'aqueduc romain, le contemporain. Les arches de l'aqueduc dressent en contre-jour leur beauté inutile, tronquée sur le vide. Mais plus loin, la courbe d'une future autoroute appelle des prolongements. Nous remontons sur le versant opposé que coiffent les bâtiments de l'université. De ce côté, la plus grande partie de la pente reste inoccupée, comme si subsistait encore quelque coupure manifeste entre la ville et le nouveau savoir, entre le grouillement de la foule

dans les ruelles et les rues qui prolongent et concentrent les pistes comme dans un essaim, et cette longue file d'étudiants qui descendent des bus et sortent de tous les pores du bled et de la ville, pour finalement former une longue file qui monte, un cortège muet sur les flancs de la colline, des rangs serrés sur la crête où chaque silhouette se profile encore, dans la netteté du contre-jour que la distance cisèle en miniatures, avant qu'ils ne pénètrent tous enfin dans le long vaisseau de béton et de verre.

Les ouvriers préparent le café au pied des murailles de béton. Les femmes de ménage semblent sortir des mechtas ou des ruelles, comme les étudiants aux traits rugueux enfouis dans leurs grandes kachabias. Tous se confondent, hommes obscurs, peuple sombre, comme étaient obscurs et sombres les combattants des années de braise, les pionniers des années de boue.

À l'image de l'université, la ville demeure inachevée, et de plus en plus lourde de tous ses problèmes...

Benjamin STORA

Historien français

2003

La dernière génération d'octobre. Autobiographie. Paris, Stock, 278 p.

Bref, j'ai retrouvé avec Mai 68 le soleil et la chaleur de Constantine, ma ville natale.

Constantine... C'était une ville gaie, où les gens faisaient la fête. Je dis cela parce que souvent Constantine est associée à l'austérité d'une ville haute située à six cent mètres d'altitude, entourée de gorges et de ponts, où il neigeait l'hiver. Je n'ai pas le souvenir de cette austérité. Certes, la cité semblait secrète, fermée sur elle-même de par sa situation géographique. Mais les deux principales communautés qui y vivaient étaient joyeuses. Une proximité physique, une sensualité se dégageaient de cette ville. À l'approche de l'été, une chaleur terrible s'abattait dans la journée. Mais dès la tombée du jour, il commençait à faire un peu frais, et très vite les gens sortaient. Par petits groupes, ils flânaient du lycée d'Aumale vers la place de la Brèche en empruntant la rue Caraman. C'était toujours la même déambulation, les promeneurs se parlaient, se regardaient, se saluaient... se draguaient. Un paseo très méditerranéen : en Italie, en Espagne, les gens font de même. Dans cette complicité à la fois communautaire et citadine, tout le monde connaissait tout le monde. Et quand ma mère, beaucoup plus tard dans l'exil, ira dans la rue, elle dira tristement : "Ici, pas une tête connue..."

Nous vivions en évitant prudemment le soleil. Une attitude typiquement méditerranéenne elle aussi que cette hantise de la chaleur, l'obsession perpétuelle de s'abriter de la "fournaise". Dès que le soleil commençait à taper dur, tout le monde se cachait, se protégeait. Les gens vivaient en fait beaucoup à l'intérieur des appartements, derrière les persiennes fermées. Je me souviens de ma mère et de mes tantes qui à grand coup de jet d'eau aspergeaient en permanence le carrelage pour rafraîchir l'atmosphère. Un geste familial, souvent répété sur la terrasse. Pourtant, il y avait un grand problème d'eau à Constantine, elle était coupée plusieurs fois par jour et il fallait toujours l'économiser, mais mes parents avaient fait construire un réservoir sur la terrasse. La vie se passait ainsi, entre cette sorte de pénombre des logements dans la journée et les sorties en fin d'après-midi. Une pénombre associée à la proximité de la vie domestique et la sensualité pour l'adolescent que j'étais. (...)

J'ai passé mon enfance dans ce quartier, probablement le plus important de tout le Maghreb dans les années 1950. Près de trente mille Juifs vivaient à Constantine, la "Jérusalem du Maghreb". Je suis né le 2 décembre 1950 dans le petit appartement familial, au 2, rue Grand, rue considérée comme le coeur du quartier juif de Constantine qu'on appelait le "Challah" (ou "Mellah" pour les Juifs marocains). Mon père m'a expliqué que c'était là qu'avait eu lieu ma circoncision, une semaine plus tard, faite par un rabbin du voisinage - un vieux quartier où Juifs et Musulmans vivaient côte à côte, séparés du quartier dit "européen".

Car deux villes effectivement se juxtaposaient en une : une ville judéo-arabe, dans le vieux centre de Constantine où s'entassait une population extrêmement nombreuse et complètement mêlée; et la ville européenne située à Saint Jean, de l'autre côté. Il fallait traverser le square Vallet, la place de la Brèche, remonter la rue Rohaut-de-Fleury pour arriver place de la Pyramide et rejoindre le quartier européen. Je m'y rendais bien entendu avec mes parents, mais nous sentions que c'était une autre ville. Une sorte de frontière invisible, tacite, ressurgissait

sans cesse entre ces deux univers: l'europpéen, le "métropolitain" et l'autre, plus traditionnel et plus ancien.

Les Juifs qui, traditionnellement, vivaient avec les Musulmans dans la vieille ville de Constantine, ont commencé à émigrer vers le quartier européen au milieu de la guerre d'Algérie, dans les années 1958-1959. (...) Ce signe avant-coureur disait la modification d'une ville traditionnelle judéo-arabe qui se vidait au profit de la ville européenne. C'était les prémices d'un mouvement qui aller mener la communauté juive vers la métropole, cette France mythique que bien peu connaissaient.

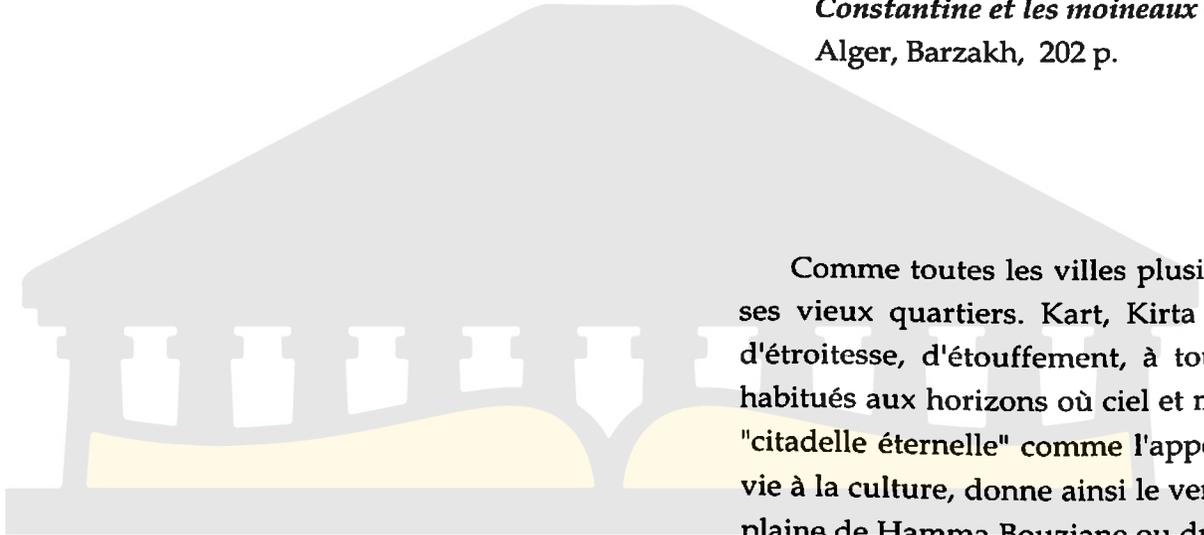
Najia ABEER

Algérienne enseignante et écrivain

2003

Constantine et les moineaux de la murette. Autobiographie.

Alger, Barzakh, 202 p.



Comme toutes les villes plusieurs fois millénaires, Constantine a ses vieux quartiers. Kart, Kirta ou Cirta, donne cette impression d'étroitesse, d'étouffement, à tous les enfants du littoral algérien habitués aux horizons où ciel et mer se confondent. La belle Cirta, la "citadelle éternelle" comme l'appelaient tous ceux qui ont voué leur vie à la culture, donne ainsi le vertige à qui la regarde d'en bas, de la plaine de Hamma Bouziane ou du haut de son Monument aux Morts qui surplombe l'un des plus hauts ponts suspendus du monde, le pont de Sidi M'cid. Plus d'un furent frappés par cet aspect physique surprenant, inquiétant. (...)

Je suis à la recherche d'une vérité : la clef de ce "moi" qui erre dans cette ville à l'aspect énigmatique et à l'esprit rebelle. "Souterraine et multiple" avait dit un jour un journaliste, "elle décourage les illusions et incite les désertions. Car on ne s'installe pas impunément dans cette cité..."

Constantine, je ne t'ai pas désertée. Mon destin m'avait enlevée vers d'autres cieux, mais je reviens te voir chaque fois que j'éprouve le besoin de replonger mon regard dans ton abîme. J'aime revoir tes ponts et tes gorges vertigineuses. "Cité du ravin, cité des passions,

des gorges du Rhumel, connues dans toute l'Algérie et de par le monde..." Est-ce cette passion qui m'emporte ?...

Comme toutes les villes dont le passé se noie dans la nuit des temps, la ville porte en son sein, ce rocher, des secrets jusque là sujets à controverses interminables. Tous ses amoureux s'épuisent à se poser des questions. La Souika, le plus vieux quartier, est faite de maisons agglutinées, frileuses, s'accrochant les unes aux autres, comme si, à tout instant, elles risquaient de dégringoler dans cet abîme qui fait d'elle une cité à part, unique en son genre. Elle le sait, la prétentieuse. Certaines maisons, déjà happées par le vide lors de fortes secousses telluriques, ont laissé derrière elles des pans de murs peints de chaux vive bleutée ou bleuis au nil (indigo), et portant encore quelques fenêtres aveugles, alcôves ou niches autrefois décorées. (...)

La Souika reste pour moi ce labyrinthe digne des héros mythologiques. Les ruelles de la vieille cité sont sinueuses, capricieuses, extravagantes et rebelles. Ses raccourcis, petites voies de passage et impasses, sont si étroits que seuls leurs habitants savent que ce ne sont pas des couloirs privés. Une ébauche d'escalier pas plus large qu'un mouchoir de poche, grimpe vers la maison de voisins depuis longtemps émigrés en France. Quelquefois, une ruelle se perd dans l'ombre d'une voûte ou aboutit à un cul-de-sac transformé en lieu privé où laine lavée et couscous fraîchement roulé sèchent en sécurité. Les femmes poussaient leur liberté jusqu'à s'y réunir pour causer.

Ses vieilles familles, aujourd'hui dispersées aux quatre vents, dans les anciens quartiers européens et faubourgs, ont cédé leur place aux nouveaux arrivants de cet immense exode rural survenu au lendemain de l'indépendance de l'Algérie. À l'inverse de toutes ces grandes villes qui subissent une mue, avalent les nouveaux venus en acceptant leurs empreintes, Constantine n'aime pas changer de peau. Elle s'impose, et c'est aux autres à se plier à ses exigences. Elle n'est pas transformable, c'est elle qui transforme. (...) Ne se mariant qu'entre eux, ces "pauvres" citadins n'en peuvent plus de côtoyer ces

parvenus qu'ils n'assimileront jamais. Ainsi sont faits les Constantinois. Ils ont cette fâcheuse manie de montrer à l'étranger qu'il restera toujours un étranger.

Glossaire



Fig. N° 30 : La beauté des toitures de la vieille ville. Habitat à cour fermée, toitures à double pente, tuiles rondes, l'on découvre là l'influence andalouse. (Source : photo prise en 1968 du pont Sidi Rached ; maisons en ruines aujourd'hui).

bab = porte
bey = gouverneur, à l'époque turque
casbah = forteresse
coudiat = colline, butte
djebel = montagne
kantara = pont
medina = vieille ville
m'laia = voile féminin traditionnel
oued = cours d'eau
ramadhan = période de carême
souk = marché
wilaya = département
zaouia = confrérie religieuse

calcaire lacustre = couche calcaire formée dans un lac
canyon = gorge
conglomérat = gros galets cimentés
ensellement = abaissement topographique dans une chaîne
huerta = bassin irrigué
oppidum = site élevé, protégé
ottoman = turc

AADL = agence algérienne de développement du logement
AEP = adduction en eau potable
CADAT = agence foncière (ancienne)
CNEP = Caisse nationale d'épargne et de prévoyance
OPGI = Office public de gestion immobilière
POS = plan d'occupation des sols
URBACO = Agence d'urbanisme de Constantine
UV = unité de voisinage
VRD = voirie et réseaux divers

Quelques références

- BENDAKIR M., *Architecture et patrimoine, la médersa en chantier*. Grenoble, Ecoles Archi Grenoble et Constantine, 2004, 80 p.
- BENZEGOUTTA M., *Cirta Constantine, de Massinissa à Ibn Badis, trente siècles d'histoire*. Constantine, tome 1, 1998, 254 p.
- BERRAHAL S., MERDACI A., *Constantine, itinéraires de culture 1962-2002*. Constantine, Ed. Simoun, 2003, 160 p.
- BERTHIER A., CHARLIER R., *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*. Paris, Arts et Métiers graphiques, 1952, 2 vol.
- CHALINE Cl., *Les villes nouvelles dans le monde*. PUF, Que sais-je ? 1996, 125 p.
- Commission de wilaya pour la commémoration des 2500 ans de Cirta, *Constantine, miroirs et reflets*. Constantine, 1999, trilingue, 180 p.
- Direction de l'Urbanisme, *Ville nouvelle Ali Mendjeli, pour la réussite d'une ville*. Wilaya de Constantine, Ministère habitat, 2005, 61p, CD.
- DELEAU P., *Le pays constantinois*. 19ème congrès géologique international, monographies régionales, Algérie n° 13, 1952. Alger, 85 p.
- GRANGAUD I., *La ville imprenable, une histoire sociale de Constantine au 18ème siècle*. Constantine, Média-plus, 2004, 368 p.
- GUECHI F.Z. (s/ dir), *Constantine, une ville, des héritages*. Constantine, Média-plus, 2004, 232 p.
- Laboratoire de l'Aménagement du territoire, *Une ville nouvelle, pourquoi ?* Université Constantine, 2001, 150 p.
- MEGRAOUI Nacira, 2005 : *Quel habitat pour l'Algérie ? production, conception, réalisation*. Thèse université Constantine, 202 p.
- MERCIER E., *Constantine avant la conquête française (1837)*, notes sur cette ville à l'époque du dernier bey. Constantine, Recueil de la société archéologique de Constantine, 1879.

- MERCIER E., *Histoire de Constantine*. Constantine, J. Marie et F. Biron, 1903, 730 p.
- PAGAND B., *La médina de Constantine, de la ville traditionnelle au centre de l'agglomération contemporaine*. Poitiers, Public centre Etud. Médit., 1989, 309 p.
- Post-graduation en urbanisme, *Pistes de recherche pour un urbanisme*, Constantine. Univ Constantine, Institut Architecture, 1982, format A2.
- SALVETAT J.J., *Le voyage à Constantine, lettre ouverte à quelques amis algériens*, Paris, L'Harmattan, 2003, 242 p.
- VAYSETTES E., *Histoire de Constantine sous la domination turque*. Constantine, Recueil des notices et mémoires de la Soc. Archéo. de Cne, 1867, 1868, 1869.

Table des figures

Fig. n° 1 : Le site de Constantine, vu de Salah Bey
Fig. n° 2 : Ville de ponts et d'escaliers
Fig. n° 3 : Le site topographique
Fig. n° 4 : Une implantation urbaine difficile
Fig. n° 5 : Constantine, croquis d'ambiance
Fig. n° 6 : La vieille ville, vue aérienne oblique
Fig. n° 7 : Le centre ville
Fig. n° 8 : Les populations qui ont alimenté la ville
Fig. n° 9 : La fonction de commandement de la ville
Fig. n° 10 : Deux modèles d'organisation du territoire
Fig. n° 11 : La ville et ses faubourgs
Fig. n° 12 : La ville de Constantine, aujourd'hui
Fig. n° 13 : La ville nouvelle Ali Mendjeli
Fig. n° 14 : Le site de la Ville Nouvelle
Fig. n° 15 : Les potentialités du site
Fig. n° 16 : Le plan de structure de la ville
Fig. n° 17 : Les éléments structurants de la ville nouvelle
Fig. n° 18 : La ville nouvelle vue du ciel
Fig. n° 19 : Le squelette d'une ville
Fig. n° 20 : La ville nouvelle aujourd'hui
Fig. n° 21 : Les relogements à partir de Constantine
Fig. n° 22 : L'urgence de la ville nouvelle
Fig. n° 23 : Le relogement dans la ville nouvelle
Fig. n° 24 : La ville éclatée
Fig. n° 25 : Les extensions successives de la ville
Fig. n° 26 : Le Grand Constantine, aujourd'hui
Fig. n° 27 : L'alimentation en eau de Constantine
Fig. n° 28 : Deux paysages de Constantine
Fig. n° 29 : La vieille ville en 1837
Fig. n° 30 : La beauté des toitures de la vieille ville

Table des matières

1ère partie :

Une métropole historique à l'étroit dans son site

Chap. 1- Ville de ponts et d'escaliers	9
Chap. 2 - Ville de vieille tradition historique	15
Chap. 3 - Une ville de commandement régional	23
Chap. 4 - Une agglomération qui a rempli son site	31

2ème partie :

Une solution à la croissance de Constantine, la ville nouvelle ?

Chap. 5 - 1980-1990 : le temps des géographes, la ville nouvelle	41
Chap. 6 - 1990-2000 : le temps des architectes, la ville verticale	49
Chap. 7 - 2000-2010 : le temps des politiques, la ville relogement	59
Chap. 8 - après 2010, le temps des habitants ? la ville vivante	71

3ème partie :

Repenser la ville nouvelle au sein du grand Constantine

Chap. 9 - une aire métropolitaine	77
Chap. 10 - la gestion de l'aire métropolitaine	83
Conclusion	89

Annexes : Constantine vue par 8 auteurs	91
-----------------------------------------	----

Glossaire	117
Quelques références	118
Table des figures	120

L'auteur remercie les services de l'urbanisme de la wilaya, et de la mairie de Constantine pour leur documentation.

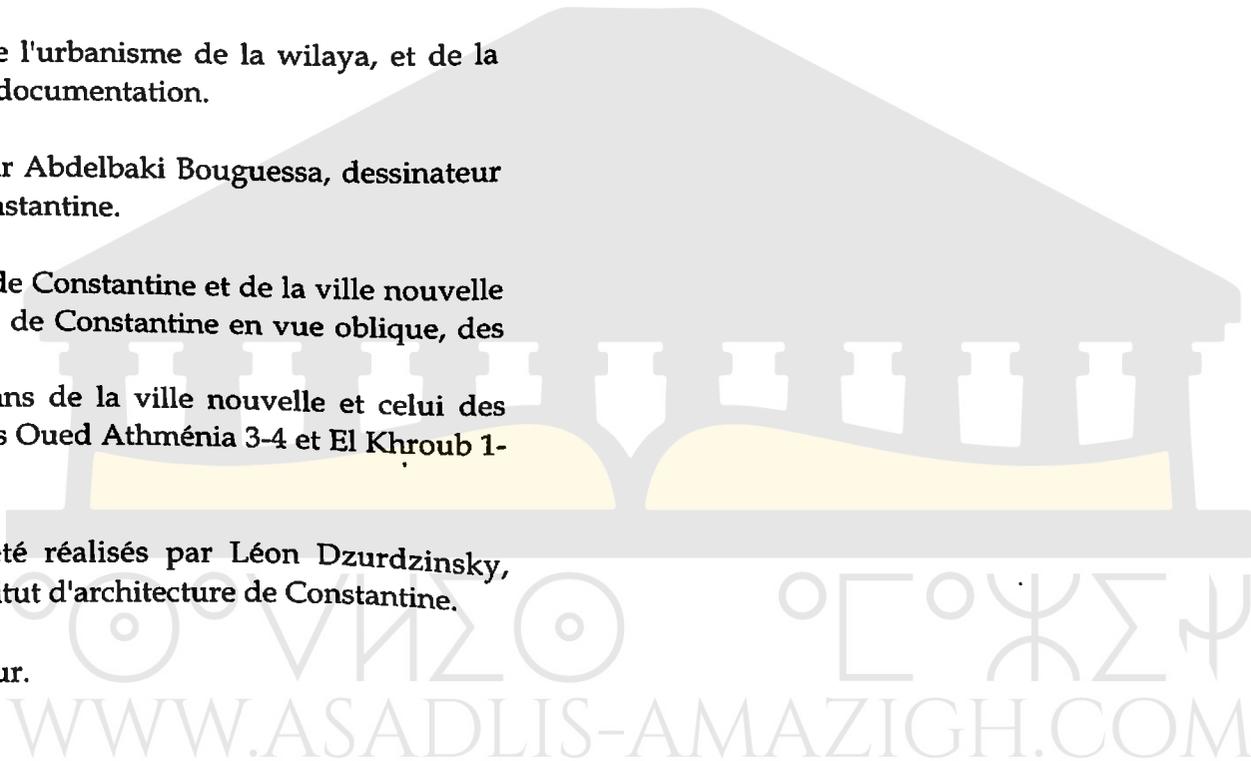
La cartographie a été réalisée par Abdelbaki Bouguessa, dessinateur cartographe à l'université de Constantine.

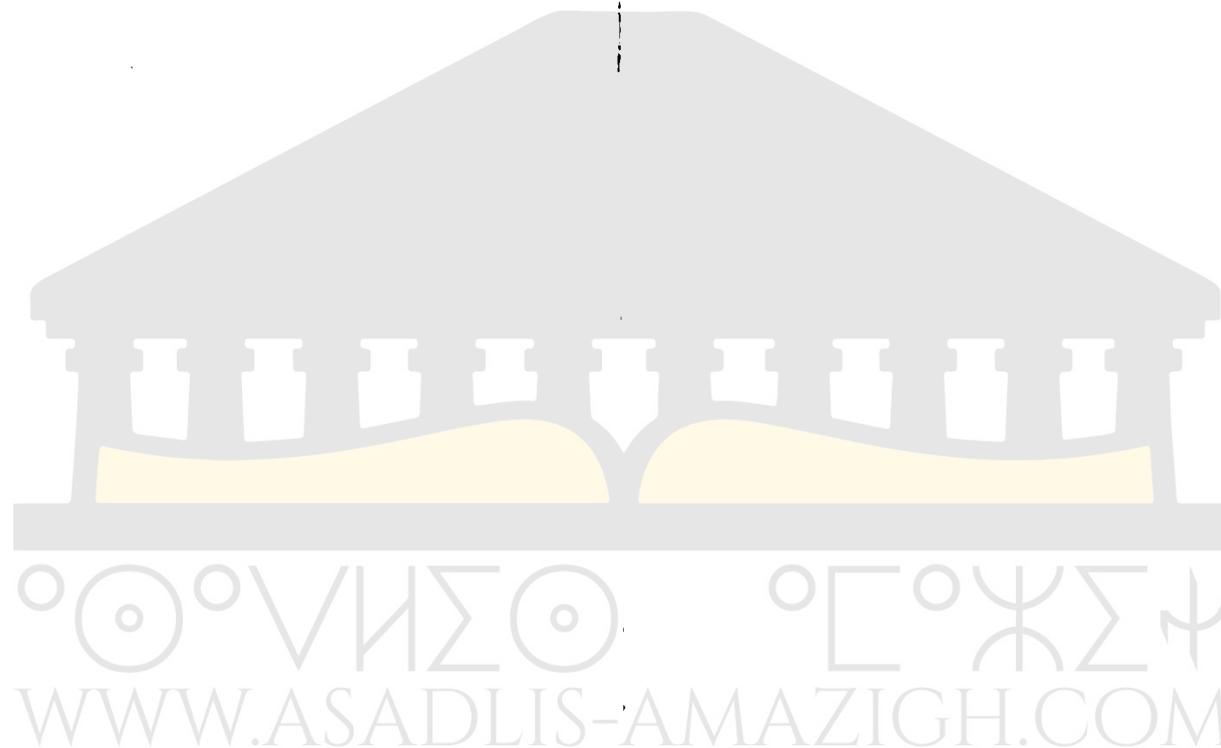
Les photos aériennes verticales de Constantine et de la ville nouvelle relèvent de l'INCT Alger. Celle de Constantine en vue oblique, des archives de l'IGN Paris.

Le fond topographique des plans de la ville nouvelle et celui des cartes topo au 1/25 000°, feuilles Oued Athménia 3-4 et El Khroub 1-2, INCT Alger.

Les croquis d'ambiance ont été réalisés par Léon Dzurdzinsky, ancien enseignant en PG à l'institut d'architecture de Constantine.

Les autres photos sont de l'auteur.





Achévé d'imprimer
en avril 2006 sur les presses
de l'imprimerie A. Guerfi - Batna

Pour le compte des éditions Saïd Hannachi / Média-Plus
1, place des martyrs, Constantine - Algérie
Tél. : 00213(0)31938591 & 00213(0)30203524
E-mail : mediaplusalgerie@yahoo.fr